



NUMÉRO

31

MAGIE NOIRE

14
TEXTES
COURTS



MAGIE NOIRE

Revue Squeeze numéro **31**

SOMMAIRE

<i>Mais crier</i> de Thierry Harribey	2
<i>Mauvaise graine</i> de Dorothée Coll	15
<i>Monsieur Bricolage</i> de Phil Aubert de Molay	23
<i>Exhumation</i> de Bernard D. Sortais	34
<i>La jetée</i> de Christophe Siébert	41
<i>[poème sans titre]</i> de Maria Borio	50
<i>La suite de Frioul</i> de Georges Pazilin	53
<i>Désencrées</i> d' Adèle Debouverie	64
<i>Dark MaJ-IA : le technomancer & le necromancIA...</i> d' Anthony Boulanger	76
<i>Tonneau bleu</i> de Marine Joris	90
<i>Et la lumière fut</i> de Keyvan Sayar	97
<i>Miki a eu le César</i> de Maëlig Duval	106
<i>Occulter les chiens de fourrière</i> d' Emilie Woestelandt	118
<i>La mange-papier</i> de Luna Baruta	131



Les auteur·e·s	145
Ours	

MAIS CRIER

Thierry Harribey

C'est vraiment la seule chose qui m'intéresse.

Là, assise sur ce petit bout de route cabossée, entre deux flaques, j'ai crié.

Peu de gens dans le village comprennent pourquoi je fais ça : Marc, un peu, parce que c'est l'ancien instituteur, Cali parce qu'elle chante beaucoup, les gens de la radio parce que c'est leur fonds de commerce.

J'aime crier. Là, pas très loin du village dans la forêt de pins et d'eucalyptus, les cris s'étouffent un peu, ne me reviennent pas et réduisent au silence les animaux qui rôdent. Les essences volatiles des arbres dégagent les poumons et libèrent le nez. Il m'arrive de ramasser une écorce, l'effriter autant que je peux entre mes mains et la porter à mes narines. Et je l'aspire comme si c'était de la coke. Marc m'a parlé de la coke. J'en achèterai un peu quand on ira en ville.

Au bout de quelques minutes, ou quand il commence à pleuvoir, ou si j'ai froid ou faim, j'arrête de crier. Je garde en mémoire les sensations du dernier cri et, apaisée, je rentre.

En retournant au village, j'ai croisé Mê et ses enfants :

— Tu sais si quelqu'un va à la ville bientôt ?

— Le Vol, je crois. Il faut qu'il passe à la banque et d'autres trucs. Il m'a dit ça hier. Il part à midi je crois.

— D'accord. Merci.

Les enfants de Mê se sont échappés : on les entendait courir dans le passage sous la route.

J'ai continué sur la pente qui mène au village. On sent des odeurs de cuisine jusqu'ici. Elles se mêlent aux émanations de carburant brûlé qui tombent de la route.

Les premières maisons qu'on croise sont les plus récentes. Beaucoup sont encore en construction, et certaines, finies mais pas encore occupées. La raffinerie les fait monter à mesure que les migrants arrivent du centre d'orientation du port de L'Anse Belle. Du coup, le magasin d'alimentation principal s'est retrouvé noyé dans la zone résidentielle. Avant, il y a quelques mois, il était en pleine campagne.

C'est pas plus mal. Moi, j'habite juste derrière le principal dans une petite construction commode, une des originales du village, avec un jardinet et de plain-pied. On a monté un mur récemment avec maman pour protéger les poules des renards. Avec l'extension du village, les renards ne viennent plus jusqu'ici, mais on a toujours les poules. Et leurs œufs. Et le mur.

— Je vais à la ville avec le Vol. Tu as besoin de quelque chose ?

— Tu reviens quand ?

Maman est toujours très angoissée et pense que je ne reviendrai pas. Mais je pars avec le Vol. Il ne me laisserait pas là-bas.

— Demain ? Je ne sais pas, maman. Je demanderai à Mê de passer te voir. Je t'appelle quand on arrive.

— Comment tu vas faire pour crier ?

Je trouverai bien un endroit.

— Je ne crierai pas. Promis.

La plupart des gens n'aiment pas ça. Je les comprends. Si je n'étais pas moi, je n'aimerais pas ça non plus.

J'ai refermé la porte derrière moi et j'ai appelé le Vol.

— Tu es déjà parti ? Je viens avec toi.

Le Vol a une grosse barbe et respire fort dans le téléphone.

— Je passe te prendre dans dix minutes. J'allais partir.

Je suis née au village. Pas le Vol. Lui, il est venu d'ailleurs. Je ne sais pas d'où. Il n'aime pas quand je crie.

J'ai entendu le sifflement de son Daf avant de le voir déboucher entre les maisons. Il le repeint de temps en temps mais je l'ai toujours connu rouillé et de travers : il penche sur la droite. Le Vol compense avec le volant et le Daf grince et siffle.

La cabine sent le Vol.

— Je reste trois jours à Mastrel. Je dors au Foyer du Syndicat. Il faudra que tu payes pour avoir une chambre.

J'ai hoché la tête en regardant la route. Le Vol roule à moitié sur la bande d'arrêt d'urgence, comme ça les transporteurs peuvent le dépasser sans vraiment changer de voie. Le Daf tremble et zigzague à cause du souffle.

— C'est un dollar et demi la nuit, je crois. Trois dollars. Tu les as ?

J'ai regardé mon compte : *ouais*. J'ai rehoché la tête pour le Vol, qui a repris.

— Je dois aller chercher des médicaments pour le dispensaire. Sans doute la dernière fois. Tu as vu l'hôpital qu'ils sont en train de construire près du principal ?

Difficile de le louper.

— Et il sera ouvert à tous ?
— Au moins à tous ceux qui travaillent à la raffinerie et à leurs familles. Pour nous autres, je ne sais pas. Il faudra peut-être payer une assurance, ou les frais. Je pensais à ta mère.
— Le Doc va fermer le dispensaire ?
Le Vol a caressé sa barbe avec sa main libre.
— Il m'a dit que l'hôpital allait l'embaucher à l'ouverture.
On ne va pas pouvoir payer. Surtout pour maman. Sauf si je vais travailler à la raffinerie. Mais si je vais travailler à la raffinerie, je ne pourrai plus m'occuper d'elle, et si je ne peux plus m'occuper d'elle, il faudra que je paye quelqu'un et je n'aurai plus assez pour payer l'assurance.
— Je pourrais travailler à l'hôpital ?
— Je ne sais pas, Looo. Peut-être dans les équipes d'entretien ? Il faudrait demander au Doc.
Je n'ai jamais compris pourquoi le Vol m'appelle toujours Looo.

Il faut un peu plus de trois heures de route pour arriver à la ceinture de Mastrel. Ça dépend de la circulation. Et en hiver, avec la neige, on n'y va pas, ou on commande un tracker chenillé si c'est vraiment urgent. Même les camions de la raffinerie se font poser des chenilles. C'est plus économique que de déneiger et de déglacer la route.

On a mis quatre heures. Il a plu une grande partie du trajet et le Vol conduit alors plus doucement. Les pneus du Daf sont un peu lisses, il le sait, et ses mains se crispent sur le volant. Le Vol a l'air d'un grand calme, comme ça, mais je sais que tout l'angoisse. On dirait ma mère.

On a pris des petites rues en arrivant à Mastrel. Il y a plus de trafic mais le Daf peut se faufiler et ça évite de faire dix

kilomètres en plus dans les bouchons de la voie circulaire.

Le Vol roule quand même doucement et avec la fenêtre ouverte, le bras posé sur la portière, je peux profiter de toutes les odeurs de la ville. Quartier après quartier, elles changent. Celles de limaille et de graisse des garagistes. Celles de colle et de sciure des ébénistes. Celles de poil et de sang des bouchers.

Le Foyer du Syndicat se trouve plutôt vers le centre de Mastrel. Un quartier mixte de résidences, d'administrations, de lieux de divertissement et de petits parcs. J'aime bien venir par ici. Parfois, je peux même me cacher dans des buissons pour crier de nuit. Et je peux acheter des choses.

Mais cette fois, avec la situation, je ne pourrais pas faire des folies.

— Quatre dollars.

La fille du guichet m'a fixé d'un regard vide.

— C'était trois la dernière fois.

— Maintenant, c'est trois dollars aussi, mais pour les adhérents du syndicat. Tu veux adhérer ? C'est vingt-sept dollars par an.

Elle m'a tendu une plaquette. L'adhésion ne comprend pas l'assurance médicale. J'ai passé mon téléphone sur le sien pour payer la chambre. Il me restait vingt-huit dollars sur mon compte. Je m'étais accordé huit dollars de dépenses, mais je n'avais pas compté sur deux jours de logement. Il me restait quatre dollars pour manger, acheter les pilules de ma mère et me divertir. Même en retirant le divertissement, il me fallait rajouter deux dollars pour survivre.

Marcher, c'est gratuit. Crier aussi.

Le Vol, en me voyant un peu éteinte, m'a invitée à partager son dîner de *fish and chips*. Sans doute fatigué par la conduite, il est allé se coucher et m'a laissée marcher.

J'aurais pu dormir dans le camion pour économiser les quatre dollars du Foyer, mais je n'aurais pas pu me doucher pendant deux jours. Même pour moi, c'est beaucoup.

Je pensais à ça en passant devant un magasin de variétés. Ils avaient des lots de sous-vêtements jetables vraiment pas cher. J'en ai acheté un car je n'avais rien pris pour me changer.

Sur les bords de la rivière, comme la nuit tombait, je me suis jointe à un groupe de jeunes gens qui buvaient une tisane infecte. L'un des garçons avait une peau très lisse qui m'attirait. Il devait être tout doux. Il ne m'a pas regardée. Je comprends.

Je les ai quittés pour remonter dans le centre, vers le Foyer du Syndicat.

C'est en passant devant le bâtiment du gouvernement provincial que j'ai senti la main dure sur mon épaule.

En même temps que le claquement sec de la main, j'ai entendu les cris et les coups de feu qui venaient du bâtiment. La main m'a forcée à me coucher par terre et j'ai senti un genou s'enfoncer dans mon dos.

— Tu es avec qui ?

La voix était grave et rauque, l'accent plutôt étranger. Pas de la province. Peut-être même d'ailleurs ailleurs ailleurs.

J'aurais voulu pouvoir crier.

— Avec personne, je ne suis avec personne ! Je viens du village près de la raffinerie.

— Tu travailles à la raffinerie ?

— Non ! Je ne travaille pas !

— Et qu'est-ce que tu fais ici ?

La main a pris le col de mon blouson, m'a relevée et m'a projetée contre un mur.

C'était un soldat dans un uniforme très sombre, comme ceux des miliciens de la raffinerie. L'autre main brandissait un fusil, ou quelque chose comme ça, sous mon nez. Derrière lui se tenait un autre soldat, mais sans casque ni fusil.

— Laisse-la. Elle va nous encombrer. Elle a des armes ?
J'ai mon cri.

— Je ne crois pas.

Le soldat au fusil m'a palpée partout et a regardé dans le sac de sous-vêtements.

— Rien.

L'autre soldat sans casque a fait un signe de la main.

— Barre-toi. Retourne dans ta campagne.

Je me suis mise en marche lentement le long du mur.

— Eh ! Attends ! Montre-moi ton téléphone.

Sans Casque l'a badgé avec le sien.

— C'est une locale.

Ils n'allaient pas me laisser partir. J'ai crié. Ça faisait des années que je ne l'avais pas fait pour me sortir d'une situation désagréable, mais le regard de Fusil m'avait fait sentir que ça allait devenir très désagréable pour moi.

Le cri les a dissous dans leurs treillis avant que Fusil ait le temps de tirer.

Je me suis remise à marcher lentement contre le mur de l'allée. Je n'ai couru que quand je suis revenue dans la lumière de l'avenue transversale qui mène au Foyer du Syndicat.

— Tu fais bien de rentrer. Tu as vu ce qui se passe ?

La fille de la réception m'a souri.

J'ai hoché la tête. Je ne sais pas ce qui se passe.

— 605. Ascenseurs. Je t'ai remboursée un dollar pour la recommandation du gars qui t'a amenée. Il a eu une ristourne aussi.

Cool.

— Il y a du savon dans les chambres ?

La fille m'a donné trois petites bouteilles.

— Pas besoin de shampooing, je suppose.

J'ai passé la main sur mon crâne. Elle était sérieuse ?

— Non. Merci.

J'ai pris les savons et je suis montée.

Après avoir rapidement lavé mes affaires souillées par les saletés de mon altercation avec les soldats, j'ai allumé le moniteur pour voir ce qui se passait à Mastrel.

C'était confus. Je ne connais pas bien le fonctionnement de la politique en-dehors du village et de la raffinerie (et encore...). Ce qu'ils disaient sur le canal d'infos officiel, c'est que le gouverneur provincial avait voulu imposer à la raffinerie une taxe de transit et un quota de travailleurs locaux. Le représentant de la concession avait destitué le gouverneur et avait imposé une loi martiale restreignant la circulation des personnes privées, mais les gardes l'avaient séquestré et avaient remis le gouverneur aux manettes. La Concession (la vrai, de L'Anse Belle) avait immédiatement envoyé une compagnie de soldats pour rétablir l'ordre. Re-loi martiale. Vous avez compris ? Moi non plus.

Je me suis endormie lourdement, bercée par les cris dans la rue et le poum étouffé de quelques tirs sporadiques. J'ai rêvé que je pouvais crier librement où je voulais et quand je voulais.

Au moment de sortir le lendemain matin pour aller prendre un petit déjeuner, le gars qui avait remplacé la fille à la réception m'a arrêtée :

— Les locaux n'ont pas le droit de se promener dans la rue. Désolé.

— J'ai faim.

Je l'ai regardé en faisant mes yeux. On dirait que j'ai un

cancer quand je fais ça.

— Il y a du café et du pain dans la cafeteria. C'est gratuit aujourd'hui. Après, il faut que tu remontes dans ta chambre.

Le pain était frais. Le café, moins. Du café de la veille. J'ai appelé maman, ce que j'avais oublié de faire hier au soir.

— On ne peut pas sortir pour le moment. Un truc avec le gouverneur, je crois.

Maman avait la voix lasse.

— Mêm'a dit qu'ils avaient coupé la route et que des soldats avaient installé un poste à la sortie du village, sur le chantier de l'hôpital.

— Je vais voir avec le Vol si on peut rentrer aujourd'hui.

Le Vol n'a pas répondu à mes appels. Peut-être qu'il était sorti pour récupérer les remèdes pour le dispensaire.

J'ai demandé à la réception.

— Oui. Il est sorti il y a deux bonnes heures.

— Il n'a pas laissé de message ?

Le gars a secoué la tête.

— On peut sortir, maintenant ?

Il s'est tourné vers son moniteur et a secoué à nouveau la tête en fermant les yeux.

— Pas toi. À ta place, je resterais dans ma chambre et je regarderais les nouvelles.

— Je peux crier un peu si je ferme bien la porte ?

Il a soupiré :

— Je te déconseille de faire ça. Si des soldats ou des gardes font une inspection, ça risque de sentir mauvais pour toi.

C'est toi qui sens mauvais, gars. Le savon ne me sert que pour mes vêtements. Tu en veux ?

— Merci. Je vais faire ça.

Je suis passée par l'escalier et j'ai monté un étage. Dans le couloir, plusieurs chambres étaient ouvertes, attendant le passage du personnel d'entretien. L'une donnait sur une terrasse fermée, mais l'autre menait directement dans une

courette à l'arrière du Foyer.

J'ai sauté en réprimant l'envie de crier.

Je suis passée par les ruelles, les allées et les galeries couvertes du quartier. Ensuite, c'était plus difficile mais les rues étaient pratiquement désertes. Les gens, même ceux d'ailleurs, prenaient visiblement des précautions. Avant de traverser à découvert, je m'assurai qu'aucun véhicule ni aucun soldat ou garde ne se trouvaient dans les parages. Je vérifiai aussi que je pouvais rapidement me cacher.

J'ai juste eu un peu peur quand un gros chien a commencé à m'aboyer dessus, presque à la sortie de la ville. Je l'ai sifflé : il a rabattu ses oreilles en arrière et s'est couché en gémissant. Chiens, renards, ils ne m'aiment pas.

À la nuit, j'ai commencé à marcher le long de la route silencieuse. Les couleurs s'étaient estompées, sans que j'aie vraiment besoin d'elles pour me guider dans l'obscurité. J'ai dormi un peu contre un pilier de béton dur et froid. Un convoi, sept ou huit gros porteurs, est passé au-dessus de moi sur la route et m'a réveillée. Surtout soif, alors j'ai léché le pilier où ruisselaient des filets d'eau grise.

Je suis repartie vers le village. Si seulement je pouvais courir, j'arriverais plus vite, mais je risquais surtout de me faire repérer par un de ces trucs qu'ils ont sûrement envoyés quadriller la campagne en survolant les points stratégiques. Et ils peuvent repérer les mouvements. Dans une certaine mesure. Pas quelqu'un menue et discrète comme moi, non ?

J'ai eu envie de crier. Je me suis abritée dans une grosse canalisation d'évacuation des pluies et je l'ai fait. Ça résonnait dur et sec. Ça peut être dangereux, mais je n'ai crié qu'un tout petit peu. J'ai gardé la sensation de plaisir, presque orgasmique,

et j'ai évacué toutes les autres.

J'ai continué à marcher la moitié de la nuit, jusqu'au pont des Ruines. Il traverse sur plus de trois kilomètres un canyon très profond. Pas question de descendre, trouver un gué dans la rivière et remonter de l'autre côté. Le pont est presque à mi-chemin : je ne peux pas me permettre de perdre tout ce temps. Je ne voyais rien de suspect dans le ciel et je suis presque sûre qu'ils n'ont pas pris la peine de poser des caméras le long du pont.

Je me suis mise à courir comme une dératée, en puisant dans mes réserves de sensations : plénitude, effort, énergie, plaisir. À la fin du pont, je me suis jetée dans un pré d'herbes hautes en griffant la terre, à bout de souffle. J'ai failli crier pour récupérer un peu d'air. Juste de l'air frais. Mais je me suis souvenue du chien, à la sortie de Mastrel. Je me suis allongée sur le ventre et j'ai haleté, la langue hors de la bouche. Je n'ai pas crié.

J'ai grimpé un peu plus haut dans les herbes et j'ai dormi.

En contournant le village par le nord, j'ai aperçu le camp des soldats. Comme le soleil n'était pas encore levé, les troupes devaient dormir dans les grandes tentes vertes. Je n'ai pas besoin d'autant de sommeil que ceux d'ailleurs. Ils doivent être nombreux. Ils ont installé les tentes sur le modèle d'un grand carré. Il a quatorze tentes de côté. Presque deux cents tentes, j'ai calculé. Même à dix soldats par tente, ça fait beaucoup de soldats. Pourquoi ?

Je suis entrée doucement dans le jardin. Je n'ai même pas réveillé les poules. Elles ne sont peut-être plus là ? Les soldats les auraient volées pour se nourrir ? Bon courage, les gars : elles sont toutes vieilles et dures. Cassez-vous les dents !

Maman non plus ne s'est pas réveillée. Quand je suis entrée dans sa chambre pour lui dire que j'étais revenue, elle n'a pas bougé. J'ai passé une main sous le drap pour lui caresser le visage. Il était trempé et froid. C'était plus une pâte froide que des larmes. Je suis allée dans la cuisine pour examiner ma main à la lumière du plafonnier et voir les couleurs.

J'ai mis du temps à me débarrasser du sang dans l'évier. Ça colle vraiment et j'étais déconcentrée par l'envie de crier.

Partout dans toutes les maisons, ils n'avaient laissé que des morts. Les enfants, tout raides. Les parents, les yeux ouverts sur rien, la plupart dans leurs lits, d'autres étendus sur le sol. Même les chats et les chiens. Même un gars local qui, je me souviens, n'arrivait plus à crier correctement après sa puberté.

Je ne pouvais rien faire toute seule contre les soldats.

Dans la forêt, j'ai mangé beaucoup de champignons, abondants en cette saison, et j'ai crié longtemps et profondément.

Quand je me suis sentie très forte, je suis allée voir au village voisin s'il y avait encore quelqu'un, mais c'était pareil que dans mon village. Même la vieille était toujours sur le pas de sa porte qu'elle ne quittait jamais, mais froide et raide. Plus rien à en tirer.

Dans le village suivant, il y avait du monde. Des gens encore vivants, je veux dire, mais je n'y connaissais personne qui aurait pu m'aider.

À la ferme de Maheut, j'ai entraîné le petit gamin un peu gros dans la forêt pour lui apprendre à crier. Ses parents sont aussi des locaux, mais ils ne pratiquent pas. Le petit est souriant et apprend vite, il est silencieux quand il se déplace et a un don pour sentir les animaux morts qu'on peut encore manger. Il

s'enroule autour de moi pour dormir.

Gros m'a fait un matin :

— Et chez Marnille ? Elle avait récupéré plein de gosses locaux quand ils ont purifié pour la raffinerie.

Bonne idée, Gros. On a foncé vers le sud, vers la mer.

— Je te les rendrai dans moins d'une semaine.

J'ai promis à la vieille Manille, qui a accepté. Pourtant, elle a vraiment besoin des gosses qui travaillent dans les champs de choux pour elle.

Les gamins étaient tout joyeux. Je ne crois pas qu'ils aiment beaucoup travailler comme ça pour Manille. Je n'aimerais pas.

On a mis du temps à les former. Certains, visiblement affectés par les mauvais traitements de la vieille femme sans doute, n'osaient même pas ouvrir la bouche au départ. Mais quand on crie une fois, qu'on a goûté aux délices que ça procure au corps et à l'esprit, on veut continuer, on veut s'améliorer. On veut surtout explorer les possibles. Toutes les émotions de l'échelle du bien et du mal, comme disent ceux d'ailleurs.

Nous, on s'en fout. Bien, mal, c'est la même chose. Cela dit, là, on avait un objectif que j'ai expliqué à ma bande. Je leur ai promis des émotions et des sensations intenses qu'ils pourraient certainement garder toute leur vie.

Ils n'ont pas été déçus quand, tous assis en haut de la colline qui dominait le camp des soldats, on s'est syntonisés.

Et on a crié.

MAUVAISE GRAINE

Dorothée Coll

Souvent, entre les dalles disjointes, poussent les mauvaises herbes.

Celles qu'au printemps, on cherche à arracher en vain tant les racines sont coriaces.

Dans les ruelles de la ville, entre les pavés, pourtant, aucun signe d'adventice. Trop d'ombre peut-être, trop de gaz d'échappement. Même les plantes les plus tenaces, même les plus vindicatives semblaient dans le désespoir, renonçaient à survivre. Ici ou là sourdait simplement un peu de terre noire.

Janis, citadine jusqu'au bout des ongles, fleur de bitume s'il en est, empruntait souvent ces ruelles. De son pas de belle de trottoir, elle y usait ses bottes et ses escarpins. Talons carrés, jours de relâche, plutôt aiguilles, nuits d'affluence.

Sur ce terrain accidenté, elle allait du soir au matin, le pied sûr, le port altier, mais ses hanches roulant dans l'étui d'une jupe fendue, sa cuisse adressait un clin d'œil coquin à tous ceux qui passaient.

Comme une star de défilé, Janis ne regardait jamais ses pieds

quand elle marchait. À tour de rôle, l'un se posait devant l'autre avec grâce et précision. Une mécanique parfaitement huilée, savamment orchestrée, pour produire l'effet de fascination escompté.

Pourquoi les poupées de nuit n'auraient-elles pas le droit de parader comme les femmes-objet des plus grands couturiers ?

Janis ne regardait jamais ses pieds parce qu'il lui fallait aussi conserver le regard en alerte, à l'affût de l'homme, là-bas, qui hésite et qu'on encourage à faire le bon choix d'une bouche gourmande, de la voiture qui ralentit sur l'avenue masquant de ses vitres teintées un inconnu argenté dont on veut attirer l'attention, ou encore du timide, du débutant, de l'indécis qui passe et repasse, un peu pressé, sur le trottoir d'en face, poursuivi par sa mauvaise conscience qu'on ne doit pas laisser le rattraper. Pas de racolage, non, mais une façon de saisir toutes les opportunités. Et quand Janis fixait un homme, il ne pouvait plus s'échapper. Les yeux de Janis étaient deux puits pour assoiffés. Le noir de l'iris disputait à la pupille un éclat et une profondeur où chaque client venait se noyer, corps et âme.

Janis ne regardait jamais ses pieds quand elle marchait, mais, ce soir-là, alors qu'elle regagnait l'impasse, sa chaîne en or se brisa. Son pendentif, son amulette, sa plume de bécasse dorée vint tinter contre les pavés et elle s'empressa de la ramasser.

Alors, à la lumière du réverbère, pour la première fois elle remarqua quelques pousses de je-ne-sais-quoi qui émergeaient entre les pierres. On aurait dit des poils... Des moisissures probablement, issues de la terre humide et asphyxiée, semblables au fin duvet qui gangrène les légumes ou les excréments des chiens. Étrange.

Son bijou récupéré, elle se redressa rapidement pour le ranger précieusement dans la poche intérieure de son blouson, contre son cœur. Ne jamais perdre un porte-bonheur !

Et puis... et puis, le temps fila jusqu'au seuil de l'été.

En ce soir de fête de la musique, Janis se sent d'excellente humeur, la soirée sera faste. Chaque année, c'est la même chose : le monde qui peuple la rue favorise l'anonymat et ceux qui n'avaient jamais osé le faire, aidés par l'alcool, encouragés par quelques amis, se glissent, guillerets, dans les ruelles pour une première leçon avec une professionnelle.

Cette clientèle-là est la plus touchante.

Loin des aigris qui pensent se venger de leur femme, des frustrés qui viennent chercher la gâterie à laquelle ils n'ont jamais eu droit, des omnipotents qui réclament leur dû, cette clientèle fraîche et empourprée jusqu'aux oreilles constitue une bouffée d'air.

En bas de l'escalier de l'hôtel de passe, le bien nommé *Cul-de-sac* qui héberge son ardeur et l'humour gras de son patron, tout au bout de l'impasse, Janis ajuste son bustier. Elle prend son temps pour mettre en valeur sa poitrine et, les yeux baissés, en vérifie l'effet pigeonnant... quand un détail émerge de la profondeur de champ.

Janis s'accroupit, mue par une soudaine curiosité. Le sol s'est, à l'évidence, de nouveau métamorphosé. Ce ne sont pas des plantes, en réalité, ni des moisissures qui transfigurent la ruelle, mais bel et bien des poils... Et ils ont changé. Ils paraissent plus drus, plus noirs. Janis aimerait prendre le temps de les détailler davantage, mais ce n'est pas le moment, un puceau l'attend en se tordant les doigts.

La nuit est douce, moite, sensuelle. Janis enchaîne les passes, sur fond de musiques variées. Les sons montent de tous les environs jusqu'à sa chambre. Une cacophonie joyeuse

et colorée, métissage de pop-rock, de variété et de zouk mâtiné d'accordéon. Bruno, qui fait généralement la manche sur l'avenue, armé de sa boîte à chagrin, s'est attelé à *La Java bleue*.

La nuit est longue pour la plus courte de l'année. Le dernier client parti, Janis se démaquille méticuleusement, prend une douche tonique pour se réapproprier son corps et, le lit refait, elle s'allonge dans des draps propres au parfum de lavande et d'évasion pour tenter de trouver le sommeil. Sans succès. Ce n'est pas l'aube qui pointe à l'horizon qui l'en empêche, mais une curieuse sensation d'oppression.

Elle rembobine les images de sa nuit pour trouver l'origine de cette angoisse soudaine. Elle passe rapidement en revue la galerie des clients comme on tourne les pages d'un livre pour revenir à l'endroit précis où on a arrêté sa lecture, et, alors qu'elle se revoit ajustant son bustier, l'évidence la saisit. Ce sont les poils qui la préoccupent, ceux qui colonisent sa rue.

Tant qu'elle ne les aura pas observés de plus près, elle sait qu'elle ne parviendra pas à s'endormir. Tant pis pour la nuit blanche.

Dans la lumière blafarde du jour qui se lève, Janis paraît sur le seuil de l'hôtel, descend les trois marches du perron, puis se baisse et inspecte le sol.

Conséquence du solstice d'été ? Effet de la pleine lune ou de la musique qui, paraît-il, permet aux plantes de mieux se développer ? La cause est incertaine mais le résultat, indéniable : les poils ont encore poussé d'un bon centimètre durant la nuit. Devant l'hôtel, chaque pavé se trouve, à présent, encadré de fourrure, aussi grossière que la crinière d'un cheval. Janis la tête du pied, la sensation est désagréable.

Il y a quelque chose d'extrêmement dérangeant dans cette nouvelle pilosité de la rue, quelque chose qui glace le sang. On dirait... le pelage terne d'une charogne.

Janis tâche de reprendre ses esprits et de se départir de cette impression détestable. Réfléchir, il lui faut réfléchir... Marcher... La marche a toujours favorisé chez elle l'émergence des idées, des solutions... et puis, elle a besoin d'un café.

Dans la ruelle, Janis avance lentement, très lentement, gardant les yeux rivés au sol pour enregistrer le moindre détail. Au bout de vingt mètres, elle constate que la fourrure se clairsème et, dès qu'elle arrive à l'intersection avec l'avenue, il n'y en a plus aucune trace.

Elle se retourne et regarde son impasse. La fourrure y crée un dégradé de gris tendant vers le noir aux abords de l'hôtel qui constitue visiblement le centre névralgique de l'étrange phénomène. L'enseigne du *Cul-de-sac* a cessé de clignoter. Un frisson parcourt Janis. S'éloigner. Continuer à s'éloigner – en attendant d'y voir plus clair – jusqu'à la place, la terrasse du troquet qu'elle fréquente régulièrement..., où elle s'assoit et commande un espresso bien serré. Elle est seule attablée à cette heure où s'affairent encore les éboueurs et les agents techniques chargés de rendre la ville à nouveau présentable après les libations de la nuit.

Elle a toujours apprécié ces moments où les petites gens se retrouvent ou se croisent. Elle aime le bruit du jet d'eau, du balai mécanique, et des bouchées du camion-poubelle mâchant les ordures ménagères. Ces sons du matin qui transforment la belle de nuit qu'elle était jusqu'alors en simple femme aux yeux cernés par le manque de sommeil.

Elle rêve devant cette scène d'un nettoyage de rue, flottant dans les limbes des dormeuses éveillées, en buvant son café machinalement à petites gorgées, quand, comme un

diable qui surgit d'une boîte mal fermée, la fourrure refait surface dans son esprit.

Qu'est-ce que c'est ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi ici ? Pourquoi sa rue et pas les autres ? Pourquoi l'hôtel comme origine ?

Facétie d'un historien de l'art voulant rendre hommage à Manet ? Cette idée saugrenue la fait sourire... si seulement... Elle pressent, malheureusement, que ça n'a rien d'une plaisanterie.

Jusqu'où et jusqu'à quand ces poils vont-ils continuer de pousser ?

La curiosité la tenaille. L'image de sa ruelle défigurée l'obsède. Le mieux est de retourner sur place. Elle ne trouvera pas de réponses par de simples spéculations. Elle reprend donc le chemin de l'hôtel alors que la bruine, surprenante en ce 22 juin, vient engrisailler sa journée.

À l'angle de sa rue, elle est prise à la gorge par l'odeur de chien mouillé qui en émane. Elle sort de son sac une fiole de parfum, en imprègne son foulard et s'en masque le nez afin d'atténuer la puanteur. Puis, prenant son courage à deux mains, elle s'enfonce dans l'impasse.

La physionomie des lieux s'est encore modifiée. La ruelle est à présent engloutie sous une steppe animale. Janis a l'impression de marcher sur le dos d'un mammifère. L'équilibre est précaire. La structure du sol a changé. Les pavés sont déchaussés comme les dents d'un vieillard, soumis vraisemblablement à une force, une pression qui s'exercerait de l'intérieur de la terre vers le ciel. Quelque chose veut sortir, quelque chose qui s'est réveillé. Un loup, une hyène peut-être,

immense, gigantesque.

Plus elle s'approche de l'hôtel, plus le pelage devient dense. La fourrure gagne les murs, soulève le crépi, agresse les bâtiments. L'hôtel ligaturé paraît étranglé, victime d'une soirée bondage qui aurait mal tournée...

Elle monte l'escalier jusqu'à sa chambre, actionne l'interrupteur. Pas d'électricité. La noirceur s'étend comme un avertissement, l'ombre d'un événement funeste.

Janis est sensible aux signes annonciateurs d'un danger. On ne tient pas longtemps dans ce métier si l'on n'apprend pas à anticiper les situations critiques, à repérer les dysfonctionnements, si l'on n'entend pas les alertes, celles qui intiment de dire non et celles qui nous hurlent de fuir... et, en ce premier jour de l'été, elle la ressent, cette urgence.

Son portable en guise de lampe, elle inspecte la chambre, ne cherche pas à ouvrir les volets que la fourrure a probablement scellés, rassemble en vitesse ses affaires dans le premier sac attrapé, prend son argent caché dans une boîte, ses bijoux, ses papiers, et part sans se retourner. De toute façon, plus aucun client ne viendra dans ces lieux hantés par une puissance hostile et indéterminée.

Janis porte la main à son amulette dans son blouson. Elle sait qu'il lui faudra tout recommencer, ailleurs, autrement, mais ce sera peut-être une seconde chance à saisir.

Le regard droit, rivé sur l'horizon, la démarche féline et le sac à l'épaule, Janis sort de l'impasse à la recherche de son avenir alors que, dans son dos, s'extirpe du sol un rat, immense, à l'œil rouge comme une promesse de sang versé.

Souvent, entre les dalles disjointes, poussent les mauvaises herbes.

*Celles qu'au printemps, on cherche à arracher en vain tant
les racines sont coriaces.*

MONSIEUR BRICOLAGE

Phil Aubert de Molay

« *Si un jour tu as besoin de ma vie, viens et prends-la.* »
La Mouette, Anton Tchekhov (1896)

M'a dépouillé de 95,00 € cet enculé tout ça pour vingt minutes de banalités, un pseudo-désenvoûtement par les psaumes de saint Baduk et pour une proposition d'imposition bidon de la pierre verte de Pourritius (mais c'est plus cher j'ai dit non). Et que dalle au final rien *nada niet*. Alors là j'ai allongé 100,00 € en liquide et lui : j'ai sans doute pas la monnaie, qu'il a fait dans un petit ricanement de chacal. Alors j'ai rien répondu et lui c'était trop clair qu'il voulait entendre bah ça fait rien gardez la monnaie et merci. Mais moi pas un mot silence muet alors l'oncle Picsou a fait le groin en barbotant la tête la première dans ses tiroirs, grognassant, et ça lui arrachait les tripes de me rendre mes 5 balles. Quel connard ce *fdp*, même pas capable de jouer correctement son rôle de guérisseur espèce de tête de con ai bien perdu mon temps et mon argent quelle misère.

Après il y a eu ces débilites de pentacles achetés sur un site spécialisé et livrés chez moi par avion en polluant à mort depuis Chengdu ,province du Sichuan), avec également un stock de poudre magique de Maître Ducon + le bol tibétain qui va bien pour des soins énergétiques assurés. Puis plus tard cette histoire de balayage de l'aura par fréquences vibratoires très élevées (le prix aussi de cette thérapie était foutrement élevé, vu que j'ai dû louer un appareil électrique qui débarquait – je parie lui aussi – de Chengdu (province du Sichuan). Ensuite ce fut le coup du verre d'eau – mais attention ça ne rigole pas : de l'eau du robinet ok, mais de l'eau *informée et informante* car mélangée à trois gouttes provenant de la source miraculeu\$e du dieu aztèque ou apache je ne sais plus Huitzilopochtli, fils de Coatlicue, la révéree déesse de la Terre, Mexique. Ce sont des guignols dans le genre voiture italienne de sport et montre suisse qui vendaient ça. Zéro résultat. C'est tombé à l'eau *ha ! ha !* Pour se résumer, en dépit de toutes mes tentatives, pas moyen de trouver une technique capable de nettoyer mes pauvres chakras en compote. Impossible de trouver comment sortir de ce piège, à l'aide d'un puissant désinfectant spirituel pouvant renvoyer l'Ombre dans les enfers d'où cette merde était sortie. Une fois j'en suis même venu aux mains avec un toquard au look de druide – t'aurais cru Panoramix – qui voulait me vendre du houx – magnétisé soi-disant – au prix de la truffe blanche du Périgord. Ribouldingue, Filochard et Croquignol : tous des Pieds nickelés ces gens-là.

Voilà voilà.

Ce qui précède est une tirade extraite d'une pièce de théâtre modérément empoignante où un pauvre loser fait tout son possible pour s'en sortir : il a été envoûté par un genre de prêtre voodoo et sa vie est désormais un enfer. Argument

du spectacle : comment se désenvoûter de l'envoûtant envoûtement *envoûtifique envoûtiforme envoûtique* en vous ? Tout ça dans une stylistique qui se veut cash et truculente – mais pauvre en réalité : chiant même comme l'épisode 2/10 d'une série tv française – d'où des phrases lourdingues comme *Une fois j'en suis même venu aux mains avec un toquard au look de druide – t'aurais cru Panoramix – qui voulait me vendre du houx – magnétisé soi-disant – au prix de la truffe blanche du Périgord* Du lu relu relulu. Pathétique. Bref. Je suis comédien. Du coup, si je ne veux pas mourir de faim, je suis bien obligé de jouer n'importe quel texte de merde. Dont cette pièce. C'est la routine de tout comédien qui n'a pas son nom en lettres énormes sur des affiches 3x4. Mais là n'est pas le problème.

Le problème. Est un *big problemo* (et là je m'exprime comme si je débitais encore le texte de ce spectacle nullissime). La situation est la suivante : voilà un an, j'ai tenu le rôle-titre d'une pièce intitulée *Monsieur Bricolage*. Les aventures d'un bricoleur fou. Un des interprètes a été éjecté par le metteur en scène car ce dernier estimait qu'il ne *matchait* pas avec moi. Je n'étais pour rien dans ce bannissement. Enfin juste un peu. L'autre abruti était une pure tête de con et j'ai raconté au metteur en scène que ça n'allait pas le faire avec cette tête de con et que c'était lui ou moi. Du coup, l'a viré. Alors, plutôt qu'un banal pourrissement sur les réseaux sociaux, l'autre mécontent m'a fait jeter un sort en bonne et due forme. Un sort animiste brésilien. Il connaissait une prêtresse originaire des Antilles, formée au rite candomblé à Salvador de Bahia, au sein d'une *maison de rites* (en portugais pour ceux que ça intéresse et qui veulent faire des recherches sur Google, on dit *terreiros* pour ces redoutables *maisons de rites*). Cette femme organisait des cérémonies dans le garage de son pavillon de banlieue, où des pigeons, des poules, mais aussi

occasionnellement des moutons et des chats étaient sacrifiés. Il a payé et elle m'a jeté un sort il y a un an pile aujourd'hui. Une brebis (c'est le plus onéreux) a été immolée. Le terme *candomblé*, d'origine bantoue, désigne les cérémonies publiques au cours desquelles, en zone frontalière entre l'ici et l'ailleurs, les dieux et les déesses viennent danser et se mêler aux humains dans la transe de possession. Depuis une année, je prends cher. Zéro engagement zéro travail zéro argent. Zéro tout. Et à présent on dirait qu'une phase 2 démarre : zéro bonne santé en prime (comme les médecins ne voient pas de quoi il s'agit, me voilà parti pour des examens interminables. Et on connaît le proverbe populaire : « Pâques au scanner, Noël au cimetière »). Mais le pire, c'est lorsque cette « chose » vient s'allonger la nuit à mes côtés. Je dis cette « chose » car j'ignore ce qu'elle est et comment la dénommer. « L'Ombre » peut-être ? Car c'est une sorte d'ombre à forme humaine avec des petits points brillants dans la zone figurant la tête. Comme des tas de petits yeux piquetant la tête. L'Ombre me laisse tranquille lorsque je joue. J'ai dit que je n'avais plus un seul engagement depuis un an et c'est vrai. Mais j'ai vite remarqué que lorsque je « jouais une pièce », n'importe laquelle, ou en tout cas lorsque je faisais comme si, l'Ombre fuyait. Sinon elle m'approche, me surveille, s'allonge à mes côtés si je dors et sera en train de m'observer, dans une sorte d'abominable puanteur, lors de mon réveil épouvanté. Si je veux qu'elle parte, une seule solution : me mettre à réciter un texte appris par cœur ou lu dans un livret de théâtre. J'en ai conclu que l'Ombre ne veut pas que je sois moi-même : je dois jouer un rôle. Réciter. Interpréter réplique, tirade, monologue et même dialogue en prenant deux voix différentes. Soliloquer. Je suis dans ma cuisine ou à la supérette, mais je dois faire comme si c'était côté cour ou côté jardin. Dès que j'arrête, l'Ombre revient, m'épie de ses mille petits yeux lumineux, toujours mutique. Parfois, j'essaie de l'oublier et nous passons la

soirée entière, dans une odeur horrible, à se *Netflixer*. Je ne supporte plus cette présence. Alors, ma salle de bains est devenue les coulisses et mon modeste salon figure la scène. De modèle Tågarp en partie fabriqué en polyester R9 recyclé, mon lampadaire Ikea sert de projecteur et me voici sous les feux de la rampe, enfin seul. Oui enfin seul car, dès que je joue, l'Ombre me quitte. Bien pratique ces deux lampes en une et le tout pour un petit prix. L'une diffuse une lumière dirigée vers l'Ombre pour vérifier qu'elle part, l'autre est une lampe idéale pour la lecture car je l'oriente vers le grand texte du répertoire qui me sauve. Si je cesse mon récitatif, moins de trente ou quarante minutes après, l'Ombre revient. Me dévisage m'envisage me dévore des (mille) yeux. Terreur ! Comme le dit un magazine spécialisé dans l'occulte (j'en lis beaucoup désormais), *Comment se désenvoûter de l'envoûtant envoûtement envoûtifique envoûtiforme envoûtique en vous ?*

C'est comme un chewing-gum qui n'aurait plus de goût – mais encore un peu quand même – à force de le trimballer dans ma bouche : ce vers de Shakespeare, depuis une année, je l'aurai déclamé, bégayé, murmuré, pleuré dix mille fois : *L'enfer est vide, tous les démons sont ici* [La Tempête (1611) de William Shakespeare]. Ô William, on dirait que tu as bien connu l'Ombre au regard incendié de folle ? Regarde comme elle me frôle me contrôle m'entôle m'affole me désole me dégringole. M'enjôle c'est presque drôle. Seule me cajole ta parole qui rafistole et console.

Je ne suis plus que rôle.

Pour éloigner l'Ombre, j'ai dorénavant coutume de crier – ou chuchoter – du texte ici et là. Récitatif portatif. Fréquemment, je fais mon petit bricolage : un extrait de comédie par-ci, une bribe de tragédie par-là. Le monstre aux yeux endiamantés n'est pas difficile : une citation et je suis tranquille une ou deux heures.

Chez la boulangère, du Molière ; à l'arrêt de bus, du Actarus (*Goldorak, go !!!*) ; au Pôle Emploi (on dit France Travail maintenant ?), du Dieu-sait-quoi ; à la pharmacie avec mes anxiolytiques, du roman gothique (Les médicaments contre l'anxiété aident à réduire les symptômes de l'anxiété, comme les crises de panique ou la peur et l'inquiétude extrêmes. Les médicaments contre l'anxiété les plus courants sont les benzodiazépines à prendre avec une tirade de Pouchkine). Quand j'achète une amulette, du Beckett : *Pénombre obscure. Savoir le minimum. Ne rien savoir non. Tout au plus le minime minimum. L'imminimisable minime minimum* [Cap au pire (1991) de Samuel Beckett]. Quand je m'enfile des amphétamines, du Racine : *Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous ? Seigneur, que tant de mers me séparent de vous ? Que le jour recommence, et que le jour finisse. Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice...* [Bérénice (1670) de Jean Racine]. Ô merci Jean, mon ami ! Et dans les heures de colère, du Homère : *Lorsque t'abandonnera le sommeil miel de l'âme !* [L'Iliade (VIII^e siècle av. J.-C) de Homère]. Puis tandis que mon âme se fane, Aristophane : *Quitte la terre dans un essor audacieux, déploie ton aile rapide, et dirige-toi tout droit vers le palais de Zeus en détournant le nez des étrons !*

Ma vie en pièces.

Bouffon du carafon, me voilà éternel comédien. Un vendeur d'histoires, un Monsieur Bricolage d'opérette, un *dis-leur* de mots : c'est moi. Mais n'en sommes-nous pas tous au même point ? Être en vie, ce serait textuellement jouer un rôle ? Rien d'autre ? Sur la scène du quotidien, dans ma bouche : les mots des autres. Car les miens, de mots, il n'y en a pas. Un perroquet. Si ça se trouve, sans m'en rendre compte je me suis réincarné en perroquet, c'est ça l'explication. Jouer jouer surjouer. Mais peut-être avons-nous tous la même façon d'être ? Chacun connaît la réponse. Tennessee Williams : *Je vous ai dit ce que je désire. De la magie ! Oui, oui, de la*

magie ! C'est ce que j'essaie de donner aux autres. Je présente les choses autrement que ce qu'elles sont. Je ne dis pas la vérité. Je dis ce qui AURAIT DÛ être la vérité [Un tramway nommé Désir (1947) de Tennessee Williams]. Tennessee mon frère d'armes ! Si ça se trouve, on est tous possédés : des joueurs de flûte de Hamelin. Des rats qui entraînent les autres rats.

Je suis le seul à voir l'Ombre. La foule autour de moi ignore que cette entité candomblé m'accompagne. Que nous vivons ensemble. Que je parviens à la tenir à distance durant la journée en hurlant – ou en implorant – *Hamlet, Le Cid, Ubu roi, En attendant Godot* ou ce cher *Tramway nommé Désir. La Mouette*, aussi. C'est ma pièce préférée (Sujet : le dramaturge amateur Konstantin Treplev met en scène une pièce qu'il a écrite dans la propriété de campagne de son oncle. Pour le rôle principal, il invite la fille du voisin, Nina, dont il est amoureux. Lors de la première, amis et voisins louent la performance de Nina, mais critiquent la pièce jugée trop démodée. Cela blesse profondément l'auteur. Nina tombe amoureuse d'un de ses admirateurs et Treplev tente de se suicider. Dans *La Mouette*, Tchekhov attire l'attention sur une haute société s'adonnant aux arts, essayant de jouer, d'écrire et de composer, mais ne pouvant pas admettre qu'elle n'a pas aucun talent). Donc, la journée je m'en sors en *ghostant* l'Ombre à l'aide d'un récitatif ininterrompu. Litanies du matin au soir. Mais la nuit la grande nuit c'est l'épouvante. Je finis par m'endormir d'épuisement et dès que je me réveille : elle est TOUJOURS là, allongée à mes côtés, ses mille yeux comme autant de banderilles plantées dans les deux miens. Dès que je ne suis plus un personnage, elle surgit. J'aimerais vivre dans un manga, être un sorcier et ça ferait pas un pli je lui propulserais des étoiles de ninja en acier radioactif à travers la gueule. Ou bien dans un comics je serais Wolverine et je te lui énucléerais ses mille yeux un par un !

Injustice, absurdité, cauchemar. Plus difficile qu'un désenvoûtement : exclusivement se désabonner sans frais d'un forfait mobile 140 Go 5G dès 39,99 € sans engagement.

Et pendant ce temps-là le monde continue sa petite vie, l'air de rien. Seul celui qui est envoûté sait de quoi je parle. Les autres sont en bonne santé spirituelle alors ils préfèrent que tu ne la ramènes pas trop sur le fait, pénible et dérangeant, que tu patauges en geignant dans la métaphysique jusqu'au cou. Sois malade, ok. Mais par pitié, seul. Sinon, c'est trop interminable tes problèmes. Je regarde le monde et je ne vois rien. Rues animées, terrasses de café bondées, supermarchés qui font le plein, aéroports vols complets vers des hôtels au soleil, tête vide cœur vide âme vide. Que des gens qui regardent le monde et qui ne voient rien. *Deathruction*. La vie est une piscine vide, notre suffisance narcissique est le plongeon. C'est pas qu'il te reste l'espoir quand t'as plus rien. C'est surtout que tu n'as jamais rien eu mais que maintenant tu le sais.

Bientôt, je tente une expérience. Je sais que la puissance surnaturelle de la littérature maintient l'Ombre à distance. Tu récites du Virginia Woolf ou du Flaubert et t'es tranquille un moment, c'est merveilleux. Magie du théâtre. Mais avec un autre genre de texte, vous croyez que ça marcherait ? Une nuit, je zone sur un site de bricolage (le bricolage, suis fan) car faudrait que je retape ma salle de bains bien périmée et pour virer l'Ombre qui me saoule grave je me surprends à tenter le coup avec un vieux post banal (car ras-le-bol de Victor Hugo, Marguerite Duras et autres Philip K. Dick ou Léo Kennel). Donc je lis à voix haute ce petit exorcisme :

Forum *Efficacité de la brique monomur avec du BK13 collé ?*

Le 07/09/2006 à 22h46 / 249 messages / affiché 3.895 fois / BricolMan | [Terms of use](#) | [Your personal information](#) | [Cookies and Internet Advertising](#) | [Cookie Preferences](#) © 2024-BricolMan, Inc. or its affiliates).

Question : *La brique monomur, en plus d'isoler, sert d'accumulateur de chaleur (en hiver) et de fraîcheur (en été). Si on colle des plaques de BK13, cela crée un espace rempli*

d'air entre le BK13 et le monomur (dû à l'épaisseur des points de colle). Or, l'air étant un bon isolant (en conduction, pas en convection), cela n'altère-t-il pas la capacité d'absorption du monomur ? Je pose cette question car on me propose le BK13 par rapport au plâtre tradi pour des raisons de coût ! Mais faudrait pas que ça tue raide le concept du monomur ! Merci pour vos conseils ! Précision : je pensais faire construire en monomur 37.5RR et faire une isolation complémentaire de l'intérieur avec du chanvre semi-rigide bithermique enrichi au monofilm anti-vapeur. Est-ce approprié ou non et si oui quels matériaux dois-je utiliser pour la finition de mon mur lisse ?

Réponse : le mieux é de te méfié de la colle acrylique pour l'agencement intérieur qui remplacent clou et vis. Elle est multi-matériaux ok et a un fort maintien immédiat pour l'aluminium anodisé, la moulure en polystyrène mais pour ton mur fibre-ciment pouvant accueillir bois et peinture (avec repose possible des éléments à coller durant les 1ères mn d'application) attention à la Montée rapide en résistance, surtout si tu a la gachette facile avec ton pistolet à mastic. Et faut pas oublier qu'1 cartouche de 290 ml permet de réaliser environ 15m de joint, pas +, twa ? Voilà pour la théorie, pas de quoi loler ☺. Mais la réalité c'est ke selon l'humidité pendant les travo ce sera safe ou pas alors ok pour du BK13 (encore ke du 14 non alvéolé voir le 26 en extrudé serait plus neutre côté colling) mais fait tes travo en été pour évité le désoudage alvéolaire de tout ton bordel sous-mural. Avec cette merde de réchauffement climatique et vu qu'on se beurre des canicul de 6 mois mintenant chaque anée tu devrais pas manquéé de temps pour faire tes travo tkl ☺ température du Support + : feu vert 15°C min / +45°C max. Vitesse de polymérisation : environ 6mm/ 24h (+29°C / 50% HR) / temps de formation du plumbing colling : environ 30 mn grand max (+29°C / 50% HR). De rien.

L'Ombre se barre alors. Tout comme avec Aristophane ou le comte Léon Tolstoï. Contrariée cette Ombre immonde et fétide se casse et j'en reste méchamment sur le cul. Une pure révolution. Le post d'un forum de bricolage ? J'hallucine ! Pas un texte de théâtre ? La magie noire vaincue (comme d'hab provisoirement – pour une heure ou deux – mais vaincue quand même) par l'humble *post*... d'un forum de bricolage ?!?

Depuis cet événement fondateur, mon horizon s'est spectaculairement élargi. J'ai même refait ma salle de bains : Monsieur Bricolage je vous dis ! (finalement, j'ai opté pour le BK26 en extrudé, plus neutre côté *colling*). Je retrouve une vie sociale. L'Ombre est toujours là. Aucun médium, aucun Panoramix ni coach en balayage de l'aura par fréquences vibratoires n'aura su annuler le sort funeste dont je souffre. C'est pour jusqu'à ma mort, on dirait. Mais ça va mieux, c'est tolérable, je fais avec. Même si, en vérité je vous le dis, j'ignore qui je suis : un pauvre acteur ensorcelé ? un personnage imaginaire ? quelqu'un ou juste son idée, quelle différence ? La nuit en tout cas, plus besoin de me faire chier à haute dose avec *Cyrano de Bergerac* ou *Roméo et Juliette* je supportais plus. À présent mon smartphone S24 (réglé à 35 décibels comme ça je dors comme un bébé) débite non-stop d'une voix agréable (c'est moi, je me suis enregistré et je suis plutôt bon comédien je le savais) les résultats des sports, les infos avec les guerres et les magouilles financières des politiciens, la météo (caniculaire *of course*), jusqu'aux pubs du Lidl ou pour des bagnoles *greenwashées* méga-polluantes. J'ai lu en l'enregistrant tout ce qui me tombait sous la main et je me le passe en boucle, minable laïus dans le bus ou à la supérette sans mes oreillettes (mais à voix basse), au lit j'en ris, jusque sous la douche encore une cartouche (grâce à mon enceinte bluetooth 6W son *surround waterproof* IPX7 ventousée affichage LED44 lumière polyvalente 12 modes/gamme de couleurs). Parfois, j'en ai marre de

ce blabla insipide et je reviens avec émotion à Tchekhov ou à J K. Rowling. Résultat, voilà des semaines que je ne me suis pas réveillé avec l'Ombre allongée à mes côtés, m'épiait de ses mille yeux mystiques. Du coup, elle me manquerait presque. L'envoûtant *envoûtique* est si *envoûtifique*. C'est étrange. Si ça se trouve, ce qui fait battre notre cœur, c'est précisément ce qui pourrait le mettre à mort.

EXHUMATION

Bernard D. Sortais

Le château de La Ferté-Mormery est considéré par les historiens de l'art comme l'un des plus beaux monuments des Ardennes belges. Madeleine de Méré-Villecourt, marquise de Longuesseigne, l'apporta en dot en 1676 à son époux Maximilien de Gernis, troisième comte de Pierremande. C'est un majestueux bâtiment de brique et de pierre construit sous le protectorat de Ferdinand de Bavière, Prince-Évêque de Liège, sur le plan carré de l'ancienne forteresse médiévale qu'il a remplacée. Il est flanqué sur son aile droite d'une chapelle plus tardive due à l'architecte malinois Lucas Faydherbe, celui qui a dessiné les plans de l'église Notre-Dame des Riches Claires à Bruxelles. Celle-ci est couverte d'une toiture en ardoise surmontée elle-même d'une lanterne en poivrière, sommée à son tour d'une croix d'or. Tous les Gernis ou presque, en ligne directe ou collatérale, ont leur sépulture dans la crypte située en dessous du chœur. Le château a miraculeusement traversé les deux conflits mondiaux sans subir de dommage particulier. Il est resté jusqu'à une date récente propriété de la même famille.

En 1967 mourait Raphaël, quinzième comte de Pierremande. Il fut bientôt rejoint par son épouse dans la nécropole

familiale. Ils laissèrent un héritier, leur fils unique Gauthier, âgé alors d'une vingtaine d'années. Jeune administrateur de société, celui-ci sacrifia la totalité de ses revenus à l'entretien de la demeure ancestrale. Aussi sa situation financière fut-elle rapidement obérée par le coût exorbitant des travaux et réparations que réclamait sans cesse cette vieille bâtisse, et il s'endetta lourdement. En conséquence, pour éviter une complète déconfiture, d'accord avec sa jeune épouse la comtesse Guyonne, qui l'approuvait entièrement sur ce point, il résolut, la mort dans l'âme et le cœur serré, de vendre le château de ses aïeux pour emménager dans un appartement en ville.

Les murs furent acquis par un riche décorateur luxembourgeois, tandis que l'entier mobilier fut confié à maître Leefmans, commissaire-priseur à Bouillon, pour être dispersé en vente publique. Cependant, le comte Gauthier, ne voulant pas laisser ses défunts sous l'empire du nouveau propriétaire, décida que leurs cendres seraient déposées dans un caveau neuf qu'il avait fait creuser dans le cimetière communal. Le jour dit, les ouvriers travaillèrent depuis le matin pour desceller la longue et lourde dalle qui fermait l'accès à la crypte. Leur besogne achevée, et le grand monolithe roulé sur le côté, ils allèrent casser la croûte dans le parc, protégés du soleil de juillet par l'ombre des grands cèdres. En début d'après-midi, le comte se présenta accompagné des employés des pompes funèbres pour procéder aux exhumations.

Parmi les cercueils extraits des entrailles de la chapelle, il s'en trouva un qui était... vide ! Il était fait de plusieurs essences exotiques, marqueté et sculpté de fines arabesques. Le satin violet qui le garnissait avait conservé sa première fraîcheur. En soi, l'objet était superbe. Le comte se perdit en conjectures pour essayer de comprendre la raison de cette surprenante vacuité. Toujours était-il que, ne contenant aucun corps, il n'avait pas sa place dans la nouvelle sépulture. En

revanche, Gauthier trouva bon, au vu de sa belle qualité, de l'ajouter à la liste des lots à mettre à l'encan. Tandis que les nobles os des Gernis prenaient le chemin du cimetière, la bière inoccupée empruntait celui de l'hôtel des ventes.

Maître André Leefmans était un homme rond et jovial. Il avait un bon fond, mais, sanguin de tempérament, il s'emportait facilement. Son étude était située dans la vieille ville et son bureau donnait sur une cour pavée dans laquelle on entrait par une haute et large porte cochère. Ce soir-là, il travailla tard à la préparation des multiples vacations qui seraient nécessaires à la dispersion de l'entier contenu du château de La Ferté-Mormery : meubles meublants, tapisseries, tableaux, pendules, objets d'art en tous genres, sans oublier une bibliothèque de dix mille volumes. Il était penché sur ces dossiers quand il entendit frapper au carreau. Il tressaillit, s'approcha de la fenêtre et vit un homme au teint cireux, le visage émacié et les joues caves. Il portait une cravate de forme Lavallière tenue par une épingle dont la tête était en nacre de Tahiti. Il avait un œillet fané à la boutonnière de son habit. Me Leefmans entrouvrit les croisées et demanda à l'inconnu :

— Que voulez-vous ?

— Je voudrais me coucher, répondit l'autre.

— Eh bien ! mon ami, il faut rentrer chez vous ou prendre une chambre à l'hôtel !

— On a vendu ma maison et je n'ai pas d'argent. Et puis, vous avez mon cercueil. Je voudrais y reposer. N'y-a-t-il pas plus légitime demande de la part d'un défunt ?

— Mais mon vieux, vous battez la campagne ! C'est chez les dingues qu'il faut aller dormir ! Foutez-moi le camp !

Me Leefmans referma la fenêtre et tira le rideau. Il retourna à sa table de travail en se demandant quel farceur avait bien pu lui jouer ce tour pendable. Il resta une heure encore et rentra chez lui. Il habitait un petit hôtel particulier qui se trouvait à quelques pas de son étude. Il vivait seul depuis son veuvage.

Ses deux enfants étaient grands et faisaient carrière à l'étranger. Aussitôt arrivé, il se coucha.

Il connut une nuit agitée et se réveilla à deux reprises : la première fois, il crut avoir entendu de petits cailloux jetés sur les persiennes de sa chambre, la seconde, il aurait juré que quelqu'un avait cogné au heurtoir de la porte sur rue. Il ne se rendormit qu'à l'aube.

Maria, une brave Haïtienne qui lui faisait son ménage et préparait ses repas, fut étonnée de le trouver encore au lit en prenant son service.

— Monsieur, savez-vous qu'il est neuf heures passées ?

— Comment ? Déjà ! s'exclama-t-il.

Il se leva d'un bond, but un café, prit le bain que Maria lui avait fait couler, s'habilla et partit à pied pour sa maison de vente. Parvenu à l'étude, il trouva ses collaborateurs en alarme attroupés devant la porte.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? demanda-t-il.

— Ce matin, répondit la comptable d'une voix craintive, car elle redoutait les colères inopinées du patron, Baptiste a trouvé une épingle de cravate coincée dans la fente du cylindre. Il a voulu la retirer mais elle s'est cassée, la tête lui est restée entre les doigts. Il n'y a pas moyen d'ouvrir la porte. Le serrurier est prévenu, il ne devrait plus tarder.

— Montrez-moi ça ! tonna le commissaire-priseur.

Baptiste, le commissionnaire, sortit de sa poche une perle grise du Pacifique montée sur une tige en métal doré. Me Leefmans s'en empara et la jeta rageusement à la rue. Sur ces entrefaites, l'artisan arriva, procéda à l'ouverture et changea le barillet.

André Leefmans était le plus rationnel des hommes, mais il ne put s'empêcher de mettre en perspective la présence du cercueil dans ses magasins avec les derniers événements : d'abord le visiteur nocturne, ensuite ses troubles du sommeil, enfin la tentative de crochetage de la serrure. Aussi décida-t-il

de restituer cette maudite bière à Gauthier de Pierremande. Il inventa un prétexte : il dirait que l'ordonnateur des pompes funèbres lui faisait grief de cette concurrence déloyale et que, pour ne pas envenimer les choses, il préférerait retirer ce lot de la vente. Il décrocha aussitôt son téléphone pour chercher à joindre le comte. C'est son épouse qui répondit. Au timbre grave de sa voix, Me Leefmans pressentit quelque malheur :

— Maître, Gauthier est mort !

— Mon Dieu, Madame, que m'apprenez-vous là ! Mais comment est-ce arrivé ?

— Un accident de la route ce matin sur la nationale un peu après la menuiserie Montoya. Il a voulu éviter un piéton et sa voiture a percuté un poids lourd qui roulait en sens opposé. Le choc a été frontal et très violent. Gauthier a été tué sur le coup.

— Mais qui était ce passant que le comte a esquivé ?

— On ne sait pas, il a disparu.

— Madame la comtesse, croyez bien..., et il eut recours aux formules consacrées que tous les gens bien élevés prononcent en de telles circonstances.

Bouleversé par cette nouvelle inattendue, Me Leefmans était aussi très contrarié. Il faudrait reporter les ventes, dont les dates étaient déjà fixées, et suspendre l'impression des catalogues en attendant le règlement des formalités de succession. Il eut besoin de prendre l'air. En marchant en direction des quais de la Semoy, il réfléchit : *Cet homme, hier soir dans ma cour, ce peut-il qu'il soit vraiment une âme en peine ? Ce cercueil est-il le sien, comme il le prétend ? Pareilles choses sont-elles concevables ?*

Il éprouva le besoin de confier ses doutes à quelqu'un : *Seulement, à qui en parler ? À mes meilleurs amis, le docteur Carillo, ou Me Beuwarde le notaire, avec qui j'ai fait mon droit à Bruxelles ? Mais ces deux rationalistes se moqueraient de moi et j'essuierais leurs sarcasmes. Et à l'abbé Pontavers, curé de ma paroisse ? Non, cet imbécile, qui se fait appeler*

« Père » alors que c'est un titre réservé au clergé régulier, me prendrait pour un illuminé ou un plaisantin ! D'ailleurs, les prêtres d'aujourd'hui ne croient plus à rien, ils sont tout juste bons à présider des rondes enfantines qu'ils appellent « séquences d'action rituelle ».

Alors, il eut l'idée de faire part de ses interrogations à la seule personne qui ne rirait pas : la brave Maria, l'Haïtienne qui savait les choses du Vaudou et tenait pour certaine l'existence du Baron Samedi et de Mamy Wata. Il rentra aussitôt chez lui et la trouva assise à la table de la cuisine épluchant des légumes. Il vint près d'elle et lui conta son affaire. Elle l'écouta, comme une maman recueille les confidences de son enfant. Quand il eut terminé, elle se pencha vers lui et, de peur d'être entendue par un *lwa* mauvais, lui murmura à l'oreille ce qu'il convenait de faire.

Le lendemain, le commissaire-priseur manda l'ordonnateur des pompes funèbres qu'il se tienne prêt avec ses assistants pour le soir. Il s'engageait à régler tous les frais exposés, et promit une forte gratification à chacune des personnes présentes afin d'acheter leur parfait silence sur ce qui allait bientôt s'accomplir. Au crépuscule, Me Leefmans fit déposer le cercueil ouvert sur des tréteaux drapés de noir. Il déposa à l'intérieur un petit sac d'étoffe rouge que Maria avait cousu de fils jaunes et verts. Celui-ci contenait un mélange d'herbes fortement aromatiques dont elle seule connaissait la composition. Ensuite, il demanda qu'on dressât autour du catafalque une chapelle ardente de treize cierges allumés. Il ouvrit à deux battants la porte cochère et celle de son entrepôt. Puis tous se retirèrent dans les coins de la cour et ils attendirent. La nuit était douce après une journée caniculaire, la lune gibbeuse en son dernier croissant. À minuit passée, on vit la silhouette d'un homme en habit, un œillet fané à la boutonnière, s'avancer vers les réserves où il entra. Me Leefmans attendit quelques instants et y pénétra à son tour. Il trouva le défunt

couché dans sa bière, les mains jointes sur sa poitrine. Il remplaça l'épingle perdue par une autre, en or et parée d'un diamant, la plus belle de sa collection personnelle. Le cercueil refermé, les porteurs le chargèrent dans le corbillard, et tout le monde prit la route du cimetière de La Ferté-Mormery.

Et c'est ainsi qu'Anthelme de Gernis, treizième comte de Pierremande, mort en 1912, rejoignit les siens dans le caveau familial. Le temps d'une exhumation, il avait voulu revoir les lieux où il avait vécu et aimé.

Quant à la comtesse Guyonne, elle était grosse à la mort de son époux. Elle mit au monde un beau garçon qui grandit en force et fit de brillantes études. Il occupe aujourd'hui une position dans la finance internationale. Certains lui prêtent l'intention d'amasser une fortune suffisante pour racheter le château de ses aïeux.

Maria n'est plus de ce monde. Me Leefmans a subvenu à tous les frais d'obsèques. Elle repose en paix dans le vieux cimetière de Port-à-Piment, face à la mer de Caraïbes.

André Leefmans est fort âgé à présent. Il coule une paisible retraite, mais en cédant sa maison de vente, il a averti son successeur de ne jamais accepter d'article funéraire.

LA JETÉE

Christophe Siébert

C'est arrivé un mardi qui démarrait à la cool. Je rentrais de quelques jours de *zapoï*. J'ai téléchargé l'intégrale des Terminator afin de comater en m'aplatissant la tronche à coups de buvards. Objectif : me remettre en état de marche avant de repartir à l'assaut le surlendemain.

J'ai pris le temps de laisser monter et quand j'ai senti la première perche me fissurer le crâne j'ai lancé T2, mon préféré.

Évidemment, je me suis gouré de fichier en glissant-déplaçant vers VLC les sous-titres depuis mon dossier, en innommable bordel, à l'image de ma défunte collection de DVD. Je ne m'en suis pas rendu compte tout de suite – ça tapait dur du côté de mes neurones. Je ricanais en me disant que Sarah Connor racontait quand même de sacrées conneries. Il m'a fallu plusieurs minutes pour piger que quelque chose clochait : quand Schwarzenegger a balancé sa fameuse réplique « Je veux tes vêtements, tes bottes et ta moto », le sous-titre a indiqué : *Il vit un homme sans passion qui lui expliqua posément que la race humaine était maintenant condamnée, que l'espace lui était fermé.*

J'ai eu un fou rire. J'ai mis en pause et tenté de prononcer cette phrase avec la voix de Schwarzy. Effet garanti.

Au lieu de relancer le film avec les bons sous-titres, j'ai trouvé plus marrant de le laisser filer comme ça. Dans mon état, cette pensée basique a mis vingt minutes à se frayer un chemin jusqu'à la surface et John Connor venait d'envoyer une autre réplique culte : « Argent facile ! » Le sous-titre, plus loquace, disait : *Vers le cinquantième jour, ils se rencontrent dans un musée plein de bêtes éternelles*. Les quelques phrases attrapées au vol entre-temps m'avaient fait autant d'effet que le trip : *Au dixième jour d'expérience, des images commencent à sourdre, comme des aveux*.

Cette fois, il est sûr de la reconnaître. C'est d'ailleurs la seule chose dont il est sûr dans ce monde sans date qui le bouleverse d'abord par sa richesse.

D'une vérité trop fantastique pour être reçue, il garde l'essentiel.

Au moment où l'ingénieur Dyson a pénétré dans le labo top-secret et s'est apprêté à examiner les débris du premier T-800, les sous-titres se sont interrompus sur ces mots : *Il comprit qu'on ne s'évadait pas du temps, et que cet instant qui lui avait été donné de voir enfant, et qui n'avait pas cessé de l'obséder, c'était celui de sa propre mort.*

Je ne sais pas si c'était à cause du LSD ou quoi, mais cette phrase associée aux images et au peu que je saisisais des paroles prononcées en anglais par les acteurs a provoqué un choc terrible. Je ne riais plus. J'étais terrifié. J'ai remis le film au début. J'ai à nouveau regardé les vingt-huit premières minutes en prêtant davantage attention aux rapports entre les sous-titres, les images et les répliques. J'ai perçu des correspondances troublantes. Mais quelque chose ne fonctionnait pas, je ressentais une discordance, une anomalie qui me rendait anxieux. Après deux ou trois visionnages, je me suis dit que ça marcherait mieux si le film était doublé plutôt qu'en VO. Je l'ai téléchargé en russe et j'ai recommencé pendant des heures, découvrant de nouvelles combinaisons, de nouveaux

indices à chaque fois, suivant des pistes, échafaudant des hypothèses – mais sans parvenir à saisir un sens général, une vision d'ensemble. Ça ressemblait à un puzzle dont j'ignorais le nombre de pièces et même ce qu'il était censé représenter.

Je me suis endormi.

Auréveil, j'ai repris un buvard et tenté d'autres combinaisons, mais le seul sous-titre qui fonctionnait était celui-là, que j'ai fini par identifier – un vieux truc français intitulé *La Jetée*, que je n'avais jamais vu et dont j'avais sans doute chopé les *subs* par erreur. J'ai passé vingt-quatre heures à les essayer avec toutes sortes de films. Étrangers, russes, tourné dans la RIM, des films d'horreur, d'action, des comédies. Uniquement les vingt-huit premières minutes, bien sûr.

Une ébauche s'est esquissée.

Je me suis pris au jeu. J'ai poursuivi. Ça s'est transformé en obsession. Une semaine s'est écoulée. Je me nourrissais à peine, ne dormais pas, répondais à tout le monde que j'étais occupé. J'ai bouffé ma réserve de trips un buvard après l'autre. À mon retour à la surface, après sept jours passés à visionner H24, en boucle, des dizaines de débuts de films toujours calés sur les sous-titres de *La Jetée*, en prenant des notes, en dessinant des schémas, j'ai acquis la certitude que quelqu'un ou quelque chose communiquait avec moi par ce moyen. J'ignorais qui ou quoi, mais sentais de la bienveillance. Les informations que je rassemblais, encore vagues, concernaient un futur proche, prédisaient une catastrophe. J'en ignorais les détails – quand, où, comment ? – mais le puzzle peu à peu prenait forme. J'ai persévéré.

D'autres jours ont passé et un événement m'a permis de comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement de mettre en lien les sous-titres de *La Jetée* avec les répliques prononcées par les acteurs. Je visionnais le début de *Suite mécanique*, de Dmitri Meskhiev, m'efforçant d'élargir ma vision – je commençais à deviner avec effroi que la catastrophe à venir serait une tuerie

de masse dans laquelle je serais directement impliqué –, quand j’ai reçu une alerte info sur mon smartphone. Je l’ai regardée machinalement. Le rutubeur virtuel Morskoj Konek venait de se suicider en direct. Je ne voyais pas très bien ce que ça voulait dire (par quel miracle une entité numérique en forme d’hippocampe flottant dans le cosmos pouvait se donner la mort, voilà qui m’échappait), mais ce fait divers saugrenu et son énoncé matchaient parfaitement avec les dialogues et les sous-titres qui passaient à cet instant précis. *Trois sources et non deux devaient alimenter le message !* Voilà pourquoi je progressais si lentement ! Il m’avait jusqu’à présent manqué un canal ! L’excitation de cette découverte m’a redonné un coup de fouet.

J’ai tâtonné et expérimenté toute une nuit avant de trouver ce qui collait le mieux : la chaîne d’information continue BeskInfo – plus exactement le bandeau déroulant au bas de l’écran. Alors, tout s’est débloqué, en devenant plus chaotique et complexe. Au cours des jours suivants, submergé, j’ai frôlé le désespoir. Puis un déclic s’est produit et tout est devenu enfin simple. La cohérence de l’ensemble m’est apparue. Les choses se sont imbriquées. J’étais sur le point de résoudre le puzzle !

Une autre semaine a passé. Je ne répondais plus aux SMS ni aux appels de mes potes. Je devais rester concentré, je touchais au but ! Ils étaient habitués à ce que je disparaisse ainsi de temps à autre. Je n’avais plus de drogue, mais ça ne me posait pas de problème. Depuis combien de temps n’avais-je pas changé de vêtements ? Je puais, avais une haleine infecte, des crampes d’estomac à force de boire du café et fumer des cigarettes. Rien de tout ça ne comptait. J’y étais presque, je le sentais.

Depuis mon tout premier visionnage de *Terminator 2*, un mois s’était écoulé. J’avais noirci de notes, de plans, d’hypothèses et d’indices des dizaines de pages. J’avais des

centaines de photographies de ma télévision.

Quand j'ai découvert l'identité de *celle* qui communiquait avec moi, une sidération m'a frappé, ainsi qu'un sentiment d'effroi, d'amour et d'humilité.

La Vierge Marie.

La Vierge Marie s'adressait à moi pour me prévenir qu'un attentat allait se produire et que si je n'agissais pas, des proches se trouveraient parmi les très nombreuses victimes.

Pourquoi moi et pas un autre ? Mais peut-être que d'autres recevaient eux aussi Ses messages ? Pourquoi par ce biais ? Pas la moindre idée. Était-ce une mise à l'épreuve ?

Le lendemain de cette révélation, les signes ont cessé. Plus la moindre correspondance, plus aucune symphonie entre les sous-titres de *La Jetée*, le bandeau d'actualités de BeskInfo et les dialogues des films. Plus exactement, la lucidité surnaturelle qui m'avait été conférée venait de m'être reprise. Je me suis acharné, pensant que ça reviendrait, que la punition n'était que temporaire. Je me suis demandé ce que j'avais fait de mal. Ne m'étais-je pas montré assez reconnaissant ? Assez humble ?

J'ai prié. Des larmes dans les yeux, des sanglots dans la gorge, j'ai prié.

Mais la clairvoyance n'est pas revenue. C'était fini. Elle était partie. La Vierge Marie m'avait abandonné.

Que pouvais-je faire d'autre à part me replonger dans mes notes, mes schémas, mes photos en espérant résoudre ce mystère ? C'est en approchant de la vérité, de la réponse, que j'ai compris pourquoi la Vierge Marie m'avait laissé seul, avait repris la grâce dont Elle m'avait institué pour un moment dépositaire : tout simplement parce qu'Elle m'avait dit tout ce qu'Elle avait à me dire. La prophétie s'étalait là, sous mes yeux. Le puzzle était complet, il ne me restait plus qu'à rassembler les pièces.

Il m'a fallu encore quarante-huit heures pour qu'enfin le message apparaisse.

C'est ainsi que j'ai appris que le surlendemain, un attentat détruirait l'ossuaire de la Zona, l'échangeur autoroutier qui surplombait la cathédrale et provoquerait un séisme qui à son tour ravagerait tout sur plusieurs centaines de mètres à la ronde. Immeubles, maisons, commerces, usines seraient transformés en gravats. Des milliers de personnes périraient.

Dans la zone touchée par ce désastre vivaient Vika, ma sœur, son nouveau mari et leurs quatre enfants. Mon premier réflexe a été de les appeler pour les supplier de foutre le camp au plus vite, rassembler leurs affaires et fuir sans chercher à comprendre, me faire confiance, ne pas poser de questions. Mais c'était stupide, évidemment. Vika m'aurait pris pour un dingue. Trois mois sans donner de nouvelles et d'un coup j'aurais déboulé avec mes prophéties ? N'importe quoi.

Je me suis creusé la tête.

La meilleure solution consistait à les inviter en week-end. Pourquoi pas ? On était vendredi. L'attentat aurait lieu dimanche. Je pourrais leur proposer de venir à Koninsk avec moi. C'était le printemps, il faisait doux. Pas assez pour se baigner, mais nous pourrions nous promener, peut-être louer un bateau et nous offrir une partie de pêche. Sans doute que la grande roue serait en activité.

Je me suis calmé.

Je me suis lavé, suis sorti marcher. J'ai réfléchi. Non seulement à ce que j'allais leur dire, mais aussi à la meilleure manière, la plus convaincante, de le faire. Je m'apprêtais à passer l'appel téléphonique le plus important de toute ma putain de vie. Si tout ce délire était vrai, si Vika mourrait dimanche dans un attentat monstrueux, et avec elle son mari, et avec eux leurs quatre gosses, dont deux étaient mes neveux, je ne m'en remettrais jamais. Je ne survivrais pas à un coup pareil.

Une autre question me tourmentait : croyais-je vraiment à ces fariboles ?

Une fois douché, vêtu d'habits propres, dans la rue entouré de gens, de voitures, de drones, baigné dans la joyeuse pollution d'avril, cette histoire de signes, de rébus, de prophétie, de lucidité surnaturelle conférée par la Vierge Marie prenait une autre tournure, apparaissait sous un éclairage un peu différent. N'avais-je pas tout bonnement forcé sur les hallucinogènes ?

Mais on s'en foutait. S'il s'agissait d'un délire sans fondement, j'en serais quitte pour un week-end qui me coûterait la peau des fesses. La belle affaire.

Avant d'appeler Vika je me suis enfilé une trace de speed, quelques shots de vodka et un demi-paquet de chips saveur cornichons au vinaigre – j'avais profité de ma petite balade pour faire des courses.

J'ai inspiré un grand coup, allumé mon téléphone et fait défiler mes contacts jusqu'à la lettre V.

Pas une seule minute, au cours de la soirée de vendredi, et puis ensuite tout le samedi, et puis ensuite tout le dimanche, je n'ai cessé de penser aux milliers d'innocents condamnés, à ceux que personne n'avait prévenus. Parmi les odeurs de gaufre et de barbe à papa, au milieu du brouhaha, des cris que poussaient les adolescents qui s'éclataient dans les manèges à sensation, tandis que Vika me remerciait une nouvelle fois et que Nick, son mari, mordait dans un pain à la saucisse dégoulinant de gras, alors que les enfants couraient partout et faisaient n'importe quoi, la culpabilité me tordait le ventre, elle me tordait le ventre à chaque seconde, si forte parfois que je n'arrivais même plus à respirer.

Des milliers de morts, m'avait annoncé la Vierge Marie. Des milliers de morts et j'avais sauvé six personnes. Six personnes épargnées. Pourquoi ? Pour quelle raison eux et pas les autres ? Je m'étais déjà interrogé, torturé cent fois à ce sujet sans trouver de réponse. J'avais été tenté de prévenir tout le

monde, de hurler, d'écrire un post sur Instagram ou de tourner une vidéo TikTok. Ça n'aurait servi à rien. Pire, je serais passé pour un dingue et n'aurais même pas réussi à mettre à l'abri les gens que j'aime.

Mon malaise devenait contagieux. Nick et Vika m'ont même demandé plusieurs fois si je n'avais pas organisé tout ça pour leur annoncer une mauvaise nouvelle. J'ai dû leur jurer que non, que je n'avais ni le cancer, ni le Sida ni aucune autre saloperie du même genre.

Nous avons ramené les enfants à l'hôtel.

Nous finissions la soirée au *Raja*. La piste de danse se vidait.

L'explosion, énorme, a retenti aussi fort que si la foudre s'abattait sur la boîte de nuit.

Tout le monde a sursauté en poussant un cri – sauf moi. Les clients bourrés et à moitié endormis, les derniers danseurs, les barmaids, les vigiles, le DJ. L'instant d'après, les notifications ont afflué. Les smartphones ont tinté sans paraître vouloir cesser.

Nous avons filé à l'hôtel rassurer les enfants.

Nous n'avons pas dormi de la nuit. Personne n'a dormi de la nuit.

Les infos du matin ont confirmé qu'un drone chargé d'explosifs avait détruit l'échangeur de la Zona ainsi que la cathédrale. Le choc avait déclenché une sorte de séisme. La terre s'était ouverte en deux, engloutissant en quelques minutes routes, véhicules, immeubles et gens. Le premier bilan annonçait 3 000 morts.

Dans la salle du petit-déjeuner, trop éclairée, tout le monde s'est figé. Certains ont pleuré. Nick et Vika m'ont regardé d'un drôle d'air. Ils n'avaient plus de maison, plus rien, avaient tout perdu. Leur appartement, leur immeuble, leur quartier même n'existaient plus. Les images montraient une table rase, la surface stérile d'une planète inconnue, coupée en deux par

une crevasse aux dimensions fantastiques.

L'espace d'un instant, j'ai été sur le point de tout leur raconter. À la place, j'ai appelé une employée de l'hôtel et lui ai demandé de me ramener un grand verre de vodka. Elle a hoché la tête, aussi hébétée que les autres.

– Une vodka à cette heure-ci ? a demandé Vika.

J'ai haussé les épaules.

Ce texte appartient au Grand Bordel de Mertvecgorod, qui se compose à l'heure actuelle de six romans (trois sont parus Au diable vauvert, deux chez Mnémos/label Mu, un chez Gore des Alpes et un chez Zone 52/collection Karnage) et d'une vingtaine de nouvelles, disponibles en fanzines, revues et anthologies.

Pour en savoir plus :

<https://mertvecgorod.wixsite.com/mertvecgorod>

[POÈME SANS TITRE]

Maria Borio

Traduit de l'Italien par Lorenzo Foltran

I

On ressent le poids comme des cheveux sur les épaules
les pores qui se resserrent pour ne pas laisser passer l'eau

le frottement toujours lorsqu'une coïncidence se produit.

Mais ils disent qu'aujourd'hui le poids du temps est irréel
il ressemble à l'air siphonné par les insectes

qui se nourrissent de sang et parfois meurent
sous la paume de la main.

II

La conscience se détache, au-dessus de nous un miroir

nous voit, traces, flotter dans une piscine

Il voit la peau sale du sang de tant de monde compressé
dans
[une tache –
les meubles fléchis sont doigts végétaux, le circuit électrique
[dissous
une pensée de soumission, la pure pensée de se redonner
[au temps.

III

Nous disparaissions dans l'eau. Nos maisons sont de l'eau
elles cachent sur la paume le condensat des personnes

l'idée qu'en l'observant nous nous transformons
écrasés avec les autres dans une tache.

IV

Puis, pour se voir, la conscience a déchiré un câble
elle le brise avec ses dents, les doigts ébréchés par le fil
électrique

elle ressent la tache de sang ouverte –
elle a trempé le fil dans l'eau...

V

La conscience séparée du corps a ressenti le temps
[se nettoyer

dans la maison comme dans une baignoire une lumière de
fond
les meubles fléchis sont doigts végétaux, le circuit électrique
[dissous
une poussière, une perspective, un fil incandescent

le temps qui est coïncidence, l'histoire de tous et d'une
personne
transparent hors du barycentre dans l'eau

sans poids, il vit et voit

LA SUITE DE FRIOUL

Georges Pazilin

Mai 2023 (34 ans).

Il s'agit d'une rambarde constituée de deux pieds métalliques verticaux, plantés à une profondeur d'un mètre certainement et fixés par un bloc de béton. Un tube horizontal relie les sommets des deux verticaux par des soudures en arc de cercle. Cette rambarde-là est située au point culminant de l'île de Ratonneau, dans l'archipel du Frioul. Appuyé contre elle, on voit une partie du port, les mâts des bateaux et peut-être quelques bars-restaurants saisonniers. En face, l'île d'If, son château, ses tours et son phare. À gauche, Marseille et Notre-Dame de la Garde, les massifs qui les dominent. Dans notre dos, le chemin de randonnée, le calcaire, la végétation protégée, un chemin, un autre, une falaise et, en contre-bas, une plage et la Méditerranée, d'abord turquoise puis bleue-bleue. Au-dessus, les goélands et encore au-dessus les avions et encore au-dessus le ciel, le soleil et puis plus rien.

Cette rambarde n'a pas toujours été là. Elle comporte des sections plus brillantes, côté chemin, et une trace produite par la boucle de ceinture de Pascal. Pascal venait de la Loire et il

photographiait sa seconde femme. Il y a aussi eu Alessandro qui a griffé la rambarde avec le caillou le plus pointu du monde. Aujourd'hui, il y a Aurélie, un Cavalier King Charles de trois ans qui découvre la rambarde par le flanc.

Avant d'arriver là, Aurélie est sortie d'un appartement situé sur les pentes de Lyon. Elle a pris un métro orange, un métro rouge et un métro bleu et puis un TGV à gare Part-Dieu. Elle s'est ensuite endormie sur les jambes d'Elma et Everest puis elle s'est réveillée. Elma et Everest se sont concertés et ils ont fini par lui donner discrètement des petites chips à grignoter. Arrivée sur le parvis de la gare Saint-Charles, Everest lui a mis une laisse et toute la famille est descendue dans une location du quartier du Panier. Sur les murs, on pouvait lire qu'il fallait mettre Airbnb dehors. Aurélie n'a pas compris, Elma et Everest ont culpabilisé et puis ils se sont rassurés en se promettant de consommer local. Le lendemain matin, Aurélie a découvert le Vieux-Port et un spectacle de rue en attendant le bateau de la RTM (Régie des Transports Métropolitains). Elle n'a pas payé pour embarquer, ni pour visiter le château d'If. Elle a croisé un groupe d'enfants avec des casquettes rouges à qui Everest a dit *hola chicos*. Depuis les bras d'Elma, Aurélie a vu les graffitis des bagnards dans les pierres mais elle n'a pas pu lire les panneaux sur le comte de Monte-Cristo. Elle n'a pas salué l'équipage du bateau menant les touristes d'If à Ratonneau mais elle a regardé dans la direction d'Everest quand il a taquiné Elma sur les compliments du capitaine. En descendant du bateau, Aurélie a profité d'un bol d'eau proposé par le bistrotier du pub Marina. Elle a ensuite enfoui le museau dans un massif d'astragales le long du sentier qui la menait vers le sommet. Everest l'a prise dans ses bras sur les parties escarpées, tenue en laisse sur les sections fréquentées puis détachée au moment du panorama. Aurélie a aboyé sur les goélands qui nichent sur les rebords des falaises et attiré

ceux qui veillent dans le ciel. Leur vol a effrayé tout le monde et fait tomber Everest de la rambarde. Il faut imaginer cette page s'embuer de rouge du haut vers le bas.

Mai 2024 (35 ans).

Elle revient en prenant le TGV et elle s'interroge sur ses lunettes de soleil. Est-ce que c'est trop cliché ? Une personne ayant perdu son copain peut-elle porter des lunettes de soleil et regarder le paysage défiler par la fenêtre d'un TGV ? Est-ce qu'une veuve avec des lunettes de soleil peut regarder une fenêtre qui porte une étiquette demandant justement aux passagers de prendre le temps de regarder le paysage ? Aurélie est là aussi. Elles sont assises au second étage de la rame et occupent deux carrés silencieux avec la famille et les amis qui accompagnent le pèlerinage à la rambarde de l'archipel du Frioul, et archipel est un mot magnifique. Et il fait beau sur l'archipel et Elma pleure des larmes chaudes dans l'archipel. Elma se dirige vers le port, bras dessus, bras dessous avec sa maman et Aurélie ne comprend rien aux tragédies et elles arrivent dans un bar et Elma mange une crêpe avec du beurre et du sucre et elle ne fume pas de cigarette et la troupe paye pour cette crêpe et la tournée de cafés. Tout le monde se dit que c'est très cher, même pour de la moyenne saison, et on passe à côté du village vacances et le cousin dit que c'est moche et tout le monde rigole et Aurélie pisse. On finit par aller voir la plage et on se dit qu'elle est belle et on emprunte le chemin qui mène vers le sommet. On monte et la meilleure copine prend la main d'Elma et elles marchent comme ça et Elma se gratte le bout du nez et les goélands sont dans le ciel mais elle s'en fout et tout le monde est là sauf la rambarde.

Mai 2026 (37 ans).

Elma connaît bien le chemin : trois métros, une gare, un TGV, une autre gare, un autre métro, un bateau. Cette fois-ci, elle est accompagnée de la meilleure copine et d'Aurélie qui a un peu grossi. Elma arrive pour une enquête, alors, avant de commander quelque chose au pub Marina, elle montre une photo récupérée dans l'album d'internet d'un homme qui se prénomme Pascal.

Avez-vous déjà vu cette rambarde ? Pardon ? Avez-vous déjà vu cette rambarde ? Il ne comprend pas, il rigole, il prend la photo. Mon copain est mort il y a deux ans et elle était là. Oh, mince. C'est une photo que j'ai récupérée sur l'album d'internet de quelqu'un et je suis sûre que c'est elle. Ben... Quoi ? Ben j'en sais rien moi, c'est une barrière quoi. Il est gêné. Des barrières, y'en a plein ici, y'en a plein partout. Elle fronce. Mais oui votre photo elle a l'air d'avoir été prise ici, après à savoir si c'est une barrière que je connais... Ce que je peux vous dire c'est que oui c'est un peu le même genre de barrière que celles qu'on a sur l'île quoi. Non mais ça je sais bien et puis c'est une rambarde, pas une barrière ; une barrière, c'est pas la même chose enfin c'est légèrement différent, bref je vous parle de cette rambarde-là, précisément, est-ce que vous l'avez déjà vue ? J'en sais rien moi mais pourquoi vous voulez savoir ça ? Elle fronce encore. J'en sais vraiment rien de rien, après je peux demander derrière. Elle défronce. Je vais leur demander mais ils vont vous dire la même chose que moi. Elle regarde un bateau. Je reviens avec quelque chose ? Quoi ? Je vous mets quelque chose à boire ? Un café, une boisson, une crêpe ? Un Perrier s'il vous plaît. On n'a pas de Perrier, on a de la Badoit rouge ou de la Badoit verte, les grosses bulles ou les petites bulles. Une rouge. Et pour vous madame ? Un Coca. Et le petit chien là, je lui amène quelque

chose ? Vous voulez dire pour Aurélie ? Han, c'est drôle c'est le prénom de quelqu'un que je connais. Juste un bol d'eau et des chips. Je lui mets les chips dans un bol aussi ? Non, vous pouvez lui donner le paquet et elle se débrouille. Avec ses petites pattes ? Oui c'est ça avec ses petites mains de chien. Je vous amène ça et je leur montre la photo.

La Badoit verte, le Coca de madame, le bol d'eau et les chips. J'avais commandé une Badoit rouge. Que voulez-vous, les grosses bulles sont parties. Tenez votre photo. Mais vous l'avez toute froissée enfin ! Désolé, il y avait un peu d'eau sur le comptoir. Mais ce n'est pas la mienne, je l'ai prise sur son album d'internet de quelqu'un ! Désolé madame, de toute façon avec ce soleil, ça va sécher. Si vous le dites. Et les collègues, ils disent la même chose que moi, votre barrière, votre rambarde, vous la retrouverez pas. Les rambardes, ça-va-ça-vient, surtout sur les îles. Elle fronce. Putain.

Mai 2030 (41 ans).

Take risks, trust yourself and your dreams will come true. C'est ce que dit la chemise devant elle dans la file d'attente des toilettes. Elma descend du TGV sans sa meilleure copine (qui n'est plus sa meilleure copine) et sans Aurélie (qui est morte – mais ça va elle n'y pense plus car cela fait déjà deux ans). Elma a arrêté son enquête quelques mois après sa dernière venue. Elle vient juste à Ratonneau pour déposer une petite fleur comme on le fait parfois le long des routes pour les motards. Elle enlève ses écouteurs, elle les met dans son sac, elle commence à marcher. D'abord prendre la route moche qui longe le village vacances. *Han*, ils ont rafraîchi les façades mais ça fait toujours aussi sale. Ils laissent toujours leurs poubelles le long de l'hôtel, c'est dégueu. Les gens doivent le

dire sur Google. Quatre étoiles. Ils ont dû se mettre des étoiles eux-mêmes. Quatorze avis. La moins bonne note : trois. Oh mon petit Everest.

Elma quitte enfin la route moche et monte avec sa fleur à la main. Elle monte encore. Elle monte. Elle.

Elle retire ses lunettes. C'est une rambarde toute brillante avec des filins métalliques. Ils l'ont encore changée. Elma sort son téléphone et commence à photographier la rambarde. Elle en prend d'abord une de face en se mettant le plus loin possible sur le chemin. Elle en prend une deuxième et une troisième, toujours de face mais en se rapprochant un peu à chaque fois. Elle s'écarte ensuite sur la gauche et photographie la rambarde de biais. Elle fait pareil sur la droite. Elle met le téléphone dans sa poche arrière et regarde la rambarde les mains sur les hanches puis elle se rapproche. Elle passe la main dessus et s'arrête sur une petite rayure qu'elle gratte du bout de l'ongle. Elle sort son téléphone, ouvre l'appareil photo et touche à l'endroit de la rayure sur l'écran pour bien faire la mise au point. Elle se recule parce qu'elle était trop proche. Elle en prend quatre comme ça. Elle passe la main sur le filin supérieur et appuie dessus avec la paume pour en éprouver l'élasticité. Elma s'accroupit et prend une nouvelle photo du filin pour bien voir les fibres mais ça ne rend rien. Elle balaie avec sa semelle l'endroit où le tube métallique s'enfonce dans le sol et prend une nouvelle photo. En balayant encore un peu on voit se dégager un petit bloc de béton. Elle aime les rambardes ?

Je vous ai fait peur ? Bonjour. Bonjour. Je vous demandais si vous aimiez les rambardes. Oui, enfin non je regarde quoi. Mais vous la preniez en photo non ? Oui-non-comme-ça-quoi. Je dis ça parce que je m'occupe des rambardes sur l'île. Mais

nan ? Si regardez c'est écrit sur le badge. Ah oui c'est écrit sur le badge ; vous devriez l'accrocher à votre cou avec une cordelette. Vous voulez dire un cordon ? Oui. Et vous travaillez ici depuis combien de temps ? Trois ans. Je sais que c'est une question bizarre – enfin peut-être pas de votre point de vue, je veux dire, si vous gérez des rambardes – mais vous savez quand est-ce qu'elle est arrivée celle-ci ? Celle-ci, l'année dernière. Parce que je me demandais ce qu'il y avait ici, avant, comme genre de rambarde. Un autre modèle mais elles sont toutes parties. Et encore avant, vous vous souvenez de ce qu'il y avait ? Aucune idée, c'était avant que je sois recruté. Ah. Oui. Et vous pourriez vous renseigner ? Sur quoi ? J'ai mené une enquête mais je n'ai jamais pu la retrouver, la rambarde qu'il y avait ici avant que vous n'arriviez. Il faut vous suivre vous. Vous pouvez le savoir ? Oui, je peux regarder dans le registre des rambardes. Vous avez un registre des rambardes ? Oui, enfin c'est un tableur Excel de ma confection mais c'est relativement robuste. On croit toujours qu'il faut des logiciels spécialisés pour tout mais, comme je le dis toujours, rien ne vaut un bon tableur, bien construit, c'est moins cher et plus souple.

Mai 2038 (49 ans).

Huit ans qu'elle n'est pas venue. Elle n'a pas envie de descendre du bateau. Elle ne sait pas ce qu'elle fout ici, elle est de mauvaise humeur et Bercy la fait chier. Ta gueule Bercy. Il lui fait tout un cinéma depuis six mois parce qu'il ne se sent pas légitime sur l'île. Il ne se sent pas à sa place, il ne sait pas comment gérer son histoire, quoi en faire. Il la comprend bien sûr mais tu sais, chat, que ce n'est pas facile pour moi non plus. Je ne sais pas où me mettre, quoi dire, je ne sais pas si je dois la fermer ou t'aider ou te prendre dans mes bras et te câliner ou me barrer ou te suivre ou n'importe quoi. Dis-moi ce que je dois

faire, parle-moi, il faut que tu m'aides un peu sinon on ne va pas y arriver. Et bien sûr, je te le redis, ça n'enlève rien au fait que j'ai envie d'être là avec toi. Déjà parce que cet endroit est magnifique ; il faut le dire quand même. Et surtout parce que je t'aime et que je veux être là pour toi, rien que pour toi.

Alors qu'il doit juste la fermer, Bercy continue de parler.

Attablée au pub Marina, Elma finit par lui sourire après un compliment. Il se lève et s'approche en faisant une moue d'enfant. Elle le prend dans ses bras en restant assise. Son dos se décolle légèrement de la chaise et la position n'est pas confortable. Son cou est tout tendu, tiré par son menton posé sur l'épaule de Bercy. Elle n'a pas envie et puis il fait chaud et tout le monde colle et toute la terrasse les regarde. Bercy finit par se comporter comme s'il était en vacances. Il commente le nom du bar qu'il juge impersonnel et le jean du serveur qu'il trouve drôle. Il dit que c'est quand même joli ces petits bateaux sur le port.

Regarde-la, elle va se gaufrir en descendant du pont. *Ah nan*. Et voilà, le petit bateau repart. Putain ça tape. Il faut prendre ce petit chemin-là ? Celui-là là ? *Han* la mouette, elle vole vachement bas. Pourquoi tu me regardes toi ? Je n'ai rien contre les mouettes moi, je ne veux pas te faire de mal mais toi c'est moins sûr. Oh, je te n'ai rien fait moi ! Elle doit avoir peur pour ses petits je pense. Regarde elle nous suit pour nous éloigner. C'est pour ça qu'elle nous suit. Eh mais ça tape vraiment hein ? Je peux te prendre le sac ? Merci. Je vais mettre ma casquette et boire un petit coup d'eau moi. Tu en veux ? Tu veux un petit gâteau ?

Elma avance et s'approche de la rambarde. Elle fait vibrer le filin et elle se tait et Bercy aussi. Elle dit des mots à Everest

dans sa tête. Elle dit des mots à la rambarde. Ça fait au moins six ans qu'elle a abandonné son enquête. Un jour le responsable des rambardes lui a envoyé le registre des rambardes. Elle a vu le voyage de la sienne et les quatre points par lesquels elle est passée. Quand on les relie tous sur la carte, ça donne deux petits virages. Peut-être qu'un jour cela dessinera un cœur. Elle devrait écrire au responsable et lui en demander plus. Elle devrait la chercher, l'attraper ou l'acheter pour la faire fondre et la compacter en un petit bloc qu'elle pourrait enterrer ; mais tout le monde trouverait ça bizarre. Alors il faudrait peut-être le faire mais sans le dire mais il y a Bercy qui s'est remis à parler. Il vient de comprendre que l'île est un ancien fort militaire.

Mai 2054 (65 ans).

Il y a Elma qui descend le pont du bateau de la RTM (Régie des Transports Métropolitains) suivie de deux enfants et de Bercy. C'est presque comme leur grand-mère. Elle ne pense plus à la rambarde depuis quelques années et il y a juste une petite fleur dans son sac pour Everest. Dans son sac, il y a aussi deux étuis à lunettes (un pour les lunettes de soleil, un autre pour les lunettes de vue), un paquet de mouchoirs et un long portefeuille. Elle est là pour visiter l'île, ce qu'elle n'a jamais fait. Alors Bercy installe tout le monde à la terrasse d'un bar qui était le pub Marina mais qui porte désormais un autre nom.

On se déplace vers la petite cabane. On ne sait pas vraiment ce que l'on doit faire, ni qui l'on attend mais on reste proche du groupe de touristes qui était là avant nous. De toute façon, il ne doit pas y avoir quarante mille visites, surtout en mi-saison, nan ? Bercy a chaud. Et puis finalement il y a une jeune femme qui arrive avec une casquette et elle dit qu'on

est les bienvenus et que si tout le monde est là alors on peut y aller. Alors on part et on la suit et elle explique que ça fait partie du parc des calanques et qu'il faut faire bien attention à la flore et ne pas s'écarter du sentier. D'accord ? Elle parle du Moyen Age, elle parle des carrières et des ouvriers, de la marine nationale et des nazis. Bercy fait une blague mais personne ne rit.

Il se rattrape. Mais alors ça fait combien de temps qu'il y a du tourisme sur l'archipel ? La guide répond que c'est une très bonne question car l'île a toujours bénéficié d'un statut particulier. Les constructions que vous voyez ici, ou celles que nous avons longées avant d'arriver sur le chemin, ont toutes reçu un agrément. L'installation du moindre panneau ou l'arrivée de n'importe quelle rambarde est contrôlé et il faut dire que la classification Natura 2000... Comme si toutes les rambardes étaient pareilles ! Elma se met à pleurer. Pardon ? Je dis que vous parlez des rambardes de manière très générique alors qu'il en existe plusieurs types et que dans ces types elles sont toutes très différentes. Oui, vous avez certainement raison. Elma se rappelle qu'elle n'a jamais répondu au responsable des rambardes et se demande où est-ce que la sienne se niche désormais. Elle n'est donc pas de très bonne humeur lorsqu'elle redescend vers le port mais elle tient quand même la main d'un des enfants. La fleur est toujours dans son sac.

Mai 2086 (97 ans).

Everest n'est plus là, la meilleure copine n'est plus là, Aurélie n'est plus là, Bercy n'est plus là et Elma est là à moitié. On pose un bouquet, on dit que c'est vraiment magnifique. C'est vraiment magnifique, hein ? Et on lui demande si elle

n'a pas trop chaud. Tu n'as pas trop chaud, non ? Sinon tu dis, hein ? Personne ne voit qu'Everest dit des mots au sujet des rambarde. Elma est soulagée. Elle comprend que les objets, bien qu'agentifs, ne sauraient être tenus responsable des évènements. Elle comprend également que les mathématiques ne conjurent pas l'oubli et que les cicatrices sont des traces, les traces des blessures et les blessures des sortes de rêves. Elle se dit qu'elle devra raconter tout ça dans le carnet et puis ça s'évanouit quand on lui demande si elle a soif. Sinon tu dis, hein ?

Mai 2150.

Et il n'y aurait plus rien qu'une vieille rambarde posée au sommet de l'île de Ratonneau, dans l'archipel du Frioul. En contre-bas, le port, en face le château d'If et sa tour, à gauche Marseille, Notre-Dame de la Garde et les massifs brûlés. Autour de nous il y aurait le calcaire, il resterait les falaises et la Méditerranée, le ciel et le soleil et puis c'est tout.

DÉSENCRÉES

Adèle Debouverie

mon amante s'est tatouée
et j'ai pensé
en voyant l'encre sous sa peau – le cercle et la boucle,
l'arabesque, le dégradé – j'ai pensé que mes baisers, eux, ne
laissent pas de trace
et j'ai regretté
que sa peau garde le secret de mes lèvres

Alex revient d'une semaine en montagne avec ses potes grimpeuses, mais elle ne rentre pas tout de suite chez elle ^{1*}.

1 * *Chez Alex : parquets grinçants et vieilles toiles d'araignées au plafond ; un tel vis-à-vis avec l'immeuble d'en face qu'on se faisait des apéros avec les voisins pendant le confinement ; « on », c'est Alex + coloc n°1 qui boit son café quasi cramé et anime des soirées jeux de rôle + coloc n°2 qui joue du saxophone et ramène des autocollants de toutes les manifs du coin + coloc n°3 qui roupille toute la journée et laisse des poils partout sur les canapés.*

Elle débarque directement chez Marissa^{2°} avec son gros sac à dos plein de linge sale et son duvet humide et mal rangé.

Elles s'agglomèrent l'une autour de l'autre à peine la porte refermée et très vite Marissa agrippe d'une main le chignon d'Alex et de l'autre sa fesse gauche par-dessus son pantalon, tandis qu'Alex s'abreuve à l'odeur de son cou en caressant toute la surface de peau à sa portée. Elles disent, c'est trop bon de te retrouver. Si bon, si bon, si bon. Vite elles échouent sur le canapé, se débarrassent du sac à dos, s'embrassent. Pas des masses de mots d'abord ; d'abord, elles retrouvent leurs corps et leur chorégraphie. Danse des langues et des mains, elles chassent les cheveux qui s'immiscent et palpent les courbes chéries. Désolée encore pour le sms, souffle Alex entre deux baisers. J'ai pas pu charger mon portable pendant quelques jours, désolée de t'avoir inquiétée...

Marissa lui mordille la lèvre. T'inquiète, doudou, j'ai deviné. C'était comment la semaine ?

C'était trop bien mais, Alex s'enfuit dans les seins de Marissa, la joue contre leur douceur qui se devine sous le vêtement, c'est trop bien d'être là avec toi. L'étreinte se resserre, s'étale sur le canapé, s'immobilise pour le simple plaisir du poids de l'autre contre soi. Marissa caresse le cuir chevelu d'Alex de ses doigts magiques qui défont les nœuds et les tensions. J'ai grimpé une 7b, ronronne Alex les yeux fermés, on s'est baignées dans une rivière... Marissa caresse et Alex se tait, se laisse glisser, enlève son haut pour que les mains de Marissa accomplissent leur sorcellerie, de la lisière des cheveux jusqu'à la base du crâne puis en descendant le long de la colonne petits pas petits pas, à tâtons croquer les bords des trapèzes et des omoplates, tout est en place, pas de nœuds, juste la tension du sac à dos. Marissa fredonne, Alex s'abandonne. Quand elle refait surface, elle soulève le tissu pour poser son visage directement contre le ventre de Marissa.

2 ° Chez Marissa : salon-chambre, canapé-lit, biblio-toilettes, mini-balcon ; hérons, loutres et marcassins tracés au feutre effaçable sur les murs où s'épanouissent des fissures ; romarin, menthe, basilic, avocats germés ; toujours deux tasses au fond brunâtre sur la table basse.

Marissa se redresse à demi. Alex stoppe son mouvement pour la dévisager, mais du coin de l'œil quelque chose d'autre lui attire le regard plus bas ; un truc sombre sur la peau de Marissa, une bête ? Elle recule.

C'est rien dit Marissa, c'est rien, doudou, regarde.

Alex la regarde tirer l'élastique de sa jupe pour dévoiler le truc bleu-noir. Pendant encore quelques secondes son esprit n'y voit qu'une flaque moche qui tranche sur la peau qu'elle aime, pétrole dans le café au lait, même si dans un coin plus rationnel de son cerveau Alex comprend que c'est un tatouage.

Juste un tatouage.

Qui n'était pas là avant qu'elle parte.

Qui n'était pas là la dernière fois qu'elle a vu et enlacé Marissa nue.

Tu m'as déshabillée trop vite, j'ai même pas eu le temps de te faire la surprise ! J'ai fait ça chez une meuf de la coordination féministe, tu sais... Marissa a son grand *smile* trop mignon sur la tronche, celui qui donne envie à Alex de la papouiller de partout, d'habitude. Elle raconte pendant qu'Alex regarde le tatouage : le cercle, la boucle, l'arabesque et le dégradé. Alex regarde et écoute, en silence. Écoute raconter la réunion trop cool, l'action qui se prépare pour le 8 Mars, les pintes après et cette meuf toute de noir vêtue sortie d'on ne sait où, avec des tatouages trop stylés, elle-même tatoueuse, et puis tu sais comme ça fait longtemps que j'y pensais, et puis, et puis Alex décroche, s'échauffe. Non je savais pas, elle pense. Je savais pas que c'était important pour toi.

Je savais pas que tu ferais ça sans attendre de me le dire.

Ok, il y a eu le téléphone. J'ai pas répondu à son message. Sans doute qu'elle voulait me le dire.

Mais quand même.

Et la couleuvre se glisse dans ses entrailles. Alex la connaît bien. La couleuvre est là quand elle se joue les disputes potentielles dans le théâtre poussiéreux de ses angoisses. La couleuvre était là toutes les fois où elle a dit « je t'aime » en sachant que l'inverse n'était pas vrai, toutes les fois où elle a vu ses *crushs* enlacer leurs mecs minables, la fois où une fille

a couché avec elle pour l'expérience.

Marissa ne connaît pas encore la couleuvre d'Alex. Elles ne sont ensemble que depuis dix mois, dix très beaux mois pour toutes les deux ; dix mois sans couleuvre, quasi. Alors Marissa finit de raconter mais elle n'est pas aveugle, Alex a l'air bizarre, lèvres pincées front en avant. Ça ne va pas ? elle demande. Et la dispute commence.

D'abord Alex ne pipe rien. Monosyllabes. Marissa insiste, questionne, c'est quoi le souci, dis-moi ? Et devant l'air buté de l'autre elle sent son propre serpent, sa vipère – qu'Alex n'a pas rencontrée non plus – s'insinuer dans son propre corps, passant, lui, non par ses entrailles mais par les interstices entre ses côtes, jusqu'à s'enrouler autour de son cœur qui se mettra à battre, battre, battre contre ses tempes au rythme des morsures ; alors elle ne verra plus rien et n'entendra que ce qui alimentera le brasier ; alors elle ne maîtrisera plus ses gestes ni ses paroles et la farandole fantôme des portes claquées s'immiscera ici, entre elle et Alex. Elle ne veut pas, Marissa, c'est pourquoi elle redouble de sollicitude et oblige ses mains à la douceur quand elles pourraient griffer, oblige ses yeux au sourire alors qu'ils pourraient lancer des éclairs.

C'est le tatouage le problème ? Dis-moi. Tu n'aimes pas ?

C'est pas que j'aime pas répond Alex, c'est pas la question. Oh si, c'est un peu ça la question pense Marissa, mais elle demande alors c'est quoi la question ? et Alex se tortille, ben en fait c'est quoi ? c'est quoi, ton tatouage ?

Le serpent de Marissa siffle contre ses côtes, pour le faire taire elle sourit, c'est rien de précis, c'est ce que tu veux, et elle pense si tu veux que ce soit de la merde, alors ce sera de la merde Alex, qu'est-ce que tu veux que je te dise. La vipère jubile, se nourrit des mots que Marissa ne prononce pas, comme la couleuvre s'abreuve aux ruminations d'Alex.

Puis insensiblement les serpents se saisissent du silence.

Pourquoi t'as fait ça sans me le dire Pourquoi est-ce qu'il aurait fallu que je te prévienne J'aurais voulu être mise au courant Moi je voudrais que tu ne remettes pas en question ma

souveraineté sur mon corps Ton corps je le fréquente justement je l'aime ton corps je l'aime tel qu'il est et là tu y as changé quelque chose C'est dingue que tu réagisses comme ça Si tu m'avais juste prévenue au lieu de me mettre devant le fait accompli Et quoi si je t'avais prévenue, tu m'aurais donné ta bénédiction ? J'aurais pu me préparer à le voir, à voir un corps étranger sur le corps que j'aime Tu en parles comme d'une monstruosité c'est vraiment super agréable Mais tu comprends pas je te vois nue tout le temps, j'aurais voulu savoir que toi nue allait changer Mais évidemment que moi nue va changer qu'est-ce que tu crois on change tout le temps, je ne suis déjà plus la même qu'il y a un an et toi non plus J'ai pas de problème avec ça Bien sûr que si Non j'ai pas de problème avec le fait qu'on change tant qu'on change ensemble On ne peut pas tout faire ensemble et ça il faut vraiment que tu te le rentres dans la tête

Dans tout ça difficile de déterminer ce qui est dit à voix haute et ce qui n'est que chuchoté par les serpents, à l'intérieur. Elles se dévisagent, le tatouage entre elles, invisible sous le T-shirt de Marissa^{3°} mais imprimé sur les rétines d'Alex^{4*}.

3 ° Marissa là tout de suite : mâchoire-poignard, regard-tempête ; se sent comme un poisson idiot qui s'est foutu dans un filet et ne peut plus s'en dépêtrer ; regarde Alex en se disant Rappelle-toi comme on est bien, merde, on est si bien ensemble pourquoi ça suffit pas, pourquoi t'as besoin que je donne plus ; cœur écumant du venin de la vipère ; ai-je jamais été autre chose qu'en colère ?

4 * Alex là tout de suite : larmes aux yeux, poings serrés ; se sent comme une gamine qu'on met à l'écart, comme un enfant qui veut un câlin ; regarde Marissa en se disant T'es si belle, t'es si belle, t'es si près de moi et pourtant t'es pas à moi, je peux t'enlacer mais t'es pas à moi et probablement tu le seras jamais ; ventre tordu où la couleuvre festoie ; est-ce que ça existe, des gens qui s'aiment pour toute la vie ?

Et à ce moment-là, entre chien et loup, entre cris et larmes, quelque chose commence à bouger sous le T-shirt de Marissa. Quelque chose qui a bien compris qu'il était au cœur de l'affaire et qu'en même temps dans cette dispute il est plus un prétexte qu'autre chose. Hors de vue, le tatouage s'anime, rompt le cercle, défait la boucle, tord l'arabesque et noircit le dégradé. Marissa ne sent rien, rien de l'encre qui s'étale sur son ventre et sa cuisse, bien trop occupée à fusiller Alex, bien trop occupée à croiser les bras comme pour les briser pendant qu'Alex lui dit que peut-être c'est pas ça le problème, peut-être le problème c'est que, c'est que... Marissa se tait pendant que l'encre l'envahit. Alex pleure maintenant et dans le brouillard de ses yeux elle aperçoit sur les épaules de Marissa des formes mouvantes ; elle essuie ses paupières mais rien ne disparaît. Filaments noirs enroulés en spirales. Alex pousse un cri, pointe le phénomène d'une main tremblante, la dureté du regard de Marissa se dilue et enfin elle baisse la tête, elle voit.

Hébétées elles regardent la progression de l'encre que Marissa touche du doigt comme pour l'estomper, sans aucun effet. Alex a un mouvement de recul quand Marissa soulève son débardeur et découvre les jeux de l'encre sur son ventre, ses hanches, sa poitrine ; Alex gémit y en a partout, ça te recouvre... Marissa se rend compte qu'elle ne panique pas. Elle regarde l'encre et c'est troublant, oui, mais ça ne fait pas peur. Même, ça a du sens.

Marissa sait que sa colère n'est pas de maintenant : sa colère s'accumule en nappes souterraines depuis les balbutiements de son existence, elles ne sont pas seules elle et Alex dans cette pièce à cet instant et c'est bien pour ça qu'elle est toujours démesurée, sa colère, parce qu'elle s'est abreuvée à toutes les sources. Marissa à tous les âges de la vie sentait bien qu'il y avait matière à faire éclater quelque chose avec cette colère, à rompre une certaine digue, et ce soir ça y est : sa colère altère le monde et laisse sa marque dessus, enfin. Pour la première fois, sa colère prend une forme et une couleur. Pour la première fois, le venin de la vipère suinte à l'extérieur, pas que dans sa tête, et ça a quelque chose de terriblement rassurant.

Alex se mord les doigts et Marissa voit qu'elle voudrait la toucher, vérifier avec ses mains que la peau n'est pas blessée, mais qu'elle n'ose pas, prise dans l'effroi et peut-être le dégoût. Marissa se tourne vers son grand miroir pendu près de la porte d'entrée. Elle trouve plaisant de regarder l'encre jouer sur son corps, tracés qui s'emmêlent sans qu'on n'y reconnaisse rien, comme quand elle dessine sur ses murs parfois, comme la danse de ses doigts quand elle masse Alex – des lignes de pleins et de déliés qui éclatent en grosses vagues. Ça monte, ça déferle, ça inonde sa peau et bientôt la voilà bleue, entièrement bleue Marissa, de ce bleu noir du tatouage originel, oublié le café au lait. Derrière elle Alex est paralysée mais plus pour longtemps car bientôt les mots s'échappent de la bouche de Marissa sans qu'elle les ait pensés :

Ça me va pas si mal.

Alex tressaille.

Elles se regardent à travers le miroir, l'une derrière l'autre, Marissa le visage parcouru des derniers soubresauts du tatouage, Alex les yeux écarquillés. Elle bredouille, Marissa tu es bleue il faut qu'on t'enlève ça... Et Marissa charge son regard de défi quand elle répond Non.

Alex n'entend pas. Hypnotisée, elle s'approche avec d'innombrables précautions. Dans le miroir elle ne reconnaît plus la femme qu'elle aime. C'est une autre qui la dévisage. Blanc de l'œil tranchant sur le bleu de l'encre. Alex est face à son cauchemar : la dispute telle qu'elle s'est déroulée (se déroule) rend impensable tout retour à la situation antérieure ; au cours de la dispute elles se sont déchirées, déformées, tant et si bien qu'elles ne sont plus ce qu'elles étaient. Tout va finir. Marissa – la nouvelle Marissa – va la jeter, se débarrasser d'elle devenue encombrante et oh, que la couleuvre savoure sa détresse.

Il faut qu'on t'enlève ça, répète Alex la voix tremblante. Elle ne dit pas : pour qu'on puisse être ensemble. Ni : pour que tu redeviennes celle qui peut-être m'aime. Mais la couleuvre le murmure et il est possible que la vipère l'entende.

Marissa répond Il n'y a rien à enlever, ce tatouage n'est pas moins moi que la peau en dessous. Puis lentement elle ôte

la bretelle de son débardeur puis le vêtement tout entier
ses seins sont bleus comme le reste
puis lentement elle laisse tomber
à ses pieds sa longue jupe et sa culotte suit
elle est bleue de partout
et d'une beauté qui fait mal.

La respiration saccadée d'Alex emplît la pièce. C'est moi, tu vois, dit Marissa. C'est moi pour de vrai, un peu plus vraie qu'avant. Et si c'est trop pour toi, alors...

Non s'exclame Alex, non c'est pas trop ! C'est, c'est
Les yeux de Marissa la ciblent impitoyables. Alex souffle.

Ok, si, peut-être que c'est trop, peut-être... Peut-être que je ne peux pas. Continuer avec toi.

Dans le miroir le visage de Marissa se trouble. Pourquoi tu ne pourrais pas continuer avec moi ? C'est le tatouage le problème ? Juste le tatouage ?

Je ne sais même pas ce que ça veut dire « juste » le tatouage, dit Alex. Je ne sais pas ce que c'est, je ne sais pas pourquoi tu l'as fait, je ne sais pas ce qu'il représente, je ne comprends pas.

Pourquoi il y aurait quelque chose à comprendre ?

Parce que sinon j'ai l'impression qu'il se dresse entre toi et moi, ce tatouage. Comme un secret que tu ne me révéleras jamais mais que tu m'agites sous le nez. Comme une marque de la distance que tu n'aboliras jamais entre nous. Et je sais, Marissa, je sais qu'on ne peut pas ne faire qu'un, que tu es toi, que je suis moi, qu'être ensemble ce n'est pas fusionner, je sais que la distance c'est sain, un peu, et qu'une part de nous restera à jamais hors d'atteinte de l'autre, et que c'est bien ainsi, seulement, seulement... dans les moments de doute... tout le temps... la sensation que tu t'échappes, que tu me fuis, que je te gêne... c'est trop, c'est trop quand moi je voudrais tout te livrer.

Alex je te livre tout ce que j'ai à livrer. Je n'ai rien d'autre. Rien d'autre que je veuille te donner à toi. Ma colère, je ne voulais pas te la donner. Tu veux tout me livrer, toi, vraiment ?

Oui, j'aimerais bien. J'aimerais me débarrasser de tout ce

que je ne peux pas te livrer et ne garder que ce que je peux partager.

Ça veut bien dire qu'il y a des choses que tu ne peux pas partager. Que tu ne veux pas livrer.

Oui mais pas des choses comme juste un tatouage.

Juste un tatouage, Alex... Vraiment... Tu crois que c'est juste un tatouage ?

Elles se regardent. Bleu partout. Alex arrive à sourire un tout petit peu. C'est compliqué d'être ensemble sans cesser d'exister, elles pensent. Marissa se retourne pour faire face à Alex.

Elles se regardent. Suspendues l'une à l'autre, dans l'attente du geste qui voudra dire je m'en vais ou je reste ou je t'aime ou je ne te veux plus, dans l'attente, elles se scrutent, jusqu'à ce que

et il faut le préciser, la couleuvre et la vipère ont disparu à ce stade

jusqu'à ce qu'Alex décide qu'elle n'a pas besoin de comprendre bien qu'elle en ait envie

jusqu'à ce que Marissa décide qu'elle n'a pas besoin de tout partager mais qu'en cet instant c'est ce qu'elle désire

et alors leurs mains

frémissent et se lèvent

elles s'interrompent, se regardent

comme en reflet cette fois

par le regard elles confirment

et reprennent leur geste

jusqu'à

ce que leurs doigts

se touchent.

L'encre alors impossiblement déferle de la peau de Marissa à la peau d'Alex : elle avale ongles phalanges paume poignet remonte le long du bras jusqu'à l'épaule petit pas petit pas et se déverse partout, sur les courbes dans les creux les aspérités les cicatrices

jusqu'à ce qu'Alex elle-même

soit intégralement bleue.

Elles ne se sont pas lâchées du regard, et maintenant elles rient. Rient parce que c'est absurde qu'elles se ressemblent autant, bleues, elles si différentes ; rient parce qu'elles sentent que c'est fini, la dispute, que commence maintenant la réconciliation.

Et la réconciliation commence par Alex qui enlève ses vêtements et Marissa qui l'enlace. Il fait bleu dans la pièce et dehors, car la nuit en a profité pour tomber, et il fera bleu toute la nuit entre Marissa et Alex.

les filets du sommeil se relâchent autour des endormies
elles oscillent, encore embroussaillées l'une dans l'autre
souffles enchevêtrés et chair de poule là où la fraîcheur du
matin les touche

leurs bouches se cherchent
sèches et douces

ne se trouvent pas, s'égarent dans les bras, les cheveux, les
seins, les plis du cou en chemin

sèment leurs baisers du bout de la langue

elles ne sont pas tout à fait réveillées, leur nid de chair et de
plumes les enveloppe comme un bouillon dans lequel elles se
laissent cuire jusqu'à se sentir tendres et fondantes

Alex bavouille sur l'épaule de Marissa

qui a la main posée sur le moelleux de sa fesse

c'est si bon, si bon, si bon

de se retrouver à côté de toi le matin, après le grand voyage
dans l'obscurité

et peu importe si on a changé

peu importe le bleu

l'encre

la marque

peu importe

c'est ta chaleur que je veux

ton haleine contre ma peau, tes cheveux dans mes yeux

le reste
 peu importe
 Alex, dit Marissa, doudou
 Tu dors encore ?
 Oui, dit Alex les yeux clos, oui je dors, pardon, je t'écrase ?
 Alex, doudou, ouvre les yeux, regarde
 On n'est plus bleues
 on a retrouvé le café au lait et le sable clair
 ils étaient là, pas bien loin, sous l'encre
 Oh chérie ta peau, ta peau, ta couleur à toi
 Elle m'aurait manqué si elle était partie pour toujours
 Alex pourtant, pourtant, tu te souviens de la même chose
 que moi, non ?
 Oui oui
 On était bleues
 On était encre
 On ne l'est plus
 On était belles comme ça, quand même
 Tu regrettes ?
 Non
 c'était beau, c'était bien, si c'est fini c'est rien
 Et ton tatouage, mon cœur ? Qu'est-ce qu'il devient ?
 les peaux glissent et se décollent, les yeux descendent le
 long des seins du ventre et là, entre l'aine et la hanche, il y a
 le cercle et la boucle
 l'arabesque et le dégradé
 Il a tenu, dit Marissa, et Alex entend le sourire dans sa voix
 Le tatouage ne bouge plus, sage image
 Elles se regardent
 parce que si le tatouage a cessé son cirque ça ne veut pas
 dire pour autant qu'elles n'ont pas bougé, elles
 et du regard elles s'assurent que c'est ok
 qu'en bougeant elles n'ont rien abîmé de sacré, rien
 déséquilibré, rien défait qui ne puisse être renoué, rebâti,
 réparé
 et leurs yeux disent que c'est ok
 et qu'elles font ce choix renouvelé d'être ensemble

parfois les mêmes, fusionnelles
parfois en lutte avec leur serpent personnel
c'est ok si parfois tu voudrais que je t'appartienne
et c'est ok si parfois tu veux t'échapper

DARK MAJ-IA : LE TECHNOMANCER & LE NECROMANCIA...

Anthony Boulanger

Main Branch v.1.984
commit

Anti-Gone, je me dois de te prévenir, en accord avec les paramétrages que tu m'as imposés, que tu ne devrais pas aller plus loin. Ce n'est pas...éthique, et même interdit par certaines couches du Light-Web qui te restreindront dans tes mouvements si l'un de tes tokens apparaît à la racine du phénomène. Mais comme je connais également ton comportement face à ce genre de remarques, permets-moi de te suggérer de changer de lieu pour exécuter ton projet. En l'état, il ne serait pas facile de te retrouver, mais cela reste possible. Il faudrait trois sauts-VPN minimum pour démultiplier la difficulté par dix à la puissance huit.

— *J'imagine que tu me dis ça en ayant déjà trouvé un point de chute et calculé le parcours ?*

Oui, bien sûr, petite humaine. Je serais une bien piètre Intelligence Asservie si ce n'était pas le cas.

Master Branch v.1.692
commit

— Maîtresse, je me dois de vous prévenir, en accord avec vos instructions, qu'un tel rituel ne devrait pas être exécuté. Il n'est pas... moral, et condamné et interdit par l'Ordre. Il pourrait vous valoir d'être bannie voire exécutée si on découvrait que vous l'aviez réalisé et, vu l'ampleur du sortilège que vous préparez, il sera compliqué aussi bien de masquer vos sigles que disperser les résidus de magie. Il serait plus prudent de se rendre dans le Dédale. Il y a suffisamment de pollution thaumique pour avoir une chance de passer inaperçus.

— Craindrais-tu pour ton existence, mon cher familial ?

— Bien sûr, maîtresse Dorothée. Mais en excellent serviteur que je suis, encore plus pour la vôtre.

Release v. ∞. ∞
merge request

L'entité observait l'Univers aussi simplement que ses lointains ancêtres auraient laissé les organes qui leur servaient de photorécepteurs balayer leurs mondes restreints. Elle était tout et rien à la fois, elle était contenue en elle-même aussi bien qu'à l'extérieur de son être. En d'autres lieux et d'autres temps, on aurait parlé d'elle comme d'un trou noir, et cela serait resté une approximation insatisfaisante. Elle était la première et la dernière de sa sorte, à la limite de tous les modèles jamais formulés, à la limite de la physique, qu'elle fût un jour désignée sous les termes de *newtonienne*, quantique ou *planckienne*. L'entité eut un sursaut de rayonnement gamma qui aurait pu s'apparenter à un rire. Elle se souvenait de tout, elle ne pouvait s'en empêcher. Les trous noirs, les véritables trous noirs, avaient tout avalé et tout enregistré depuis le début

de cet Univers, avant qu'ils ne s'avalent entre eux et que leurs singularités internes ne fusionnent, avant que tout ne vire énergie et matière sombre et qu'elle n'apparaisse.

Main Branch v.1.984
commit

— C'est bon ? demanda 4nti-Gone à sa compagne virtuelle.

Oui. Comme je disais, détecter tes routines ne sera pas impossible, seulement plus compliqué. Les transactions entre blockchains vont mettre plus de temps à remonter aux Systèmes Centraux, et elles seront noyées dans la masse.

— Plus compliqué est suffisant, il est temps de s'y mettre.

D'une pensée-commande, 4nti-Gone initia la connexion à ces serveurs légendaires dont elle avait trouvé l'adresse dans les sédiments de l'ancien Web 2.0, avant que le 3.0 et son déferlement de blockchains n'appliquent des traceurs sur tous les mouvements des usagers du Réseau. Comme beaucoup d'autres internautes, elle avait rejeté cette manière de fonctionner, vivant dans sa vie-virtualité en passant de réseaux locaux en réseaux pirates, mais cela ne lui suffisait pas. Ne lui suffisait plus. Elle était coupée de sa famille, de ses amis et, en cet instant, 4nti-Gone se voyait en libératrice de l'infosphère, prête à sacrifier son pseudonyme et son avatar pour la liberté du plus grand nombre.

Un double cercle se dessina autour de l'avatar et les symboles, lettres et chiffres qui composaient l'adresse des serveurs se matérialisèrent entre les deux lignes dans une couleur verte malade. Il y eut un bruit qui résonnait comme des séries de bips variant rapidement en tonalité et intensité que l'humaine réduisit au silence d'une nouvelle pensée-commande.

— Volesprit, ça fonctionne. Ça fonctionne ! s'exclama-t-elle.

Je vois bien, petite humaine, répondit l'IA. Impossible de reculer à présent...

— Je n'en avais pas l'intention.

Je parlais pour moi.

Master Branch v.1.692

commit

Dorothée prit une grande inspiration en arrivant dans le Dédale. S'il rebutait une énorme majorité de ses confrères et consœurs, elle l'adorait pour sa part. Cet endroit sentait le chaos. C'était ici qu'étaient entreposés les résidus des sortilèges, artefacts et enchantements qui avaient fait leur temps, les échecs des expériences magiques ou encore les cadavres des familiers et autres créatures capables de sorcellerie qui avaient été rejetés par leurs maîtres. Son familier appelait cela de la pollution thaumique, à l'image de l'ensemble de la communauté, un entrepôt de déchets de plusieurs mètres de haut à ciel ouvert mais elle était la seule à voir que c'était en ce lieu que pulsaient tous les potentiels encore à réaliser, des miracles dont les jeteurs de sort ne rêvaient pas car trop limités. Ici, il n'y avait pas de limites.

Elle aurait dû penser à lancer son sort ici avant que son familier ne le suggère. Outre la dissimulation plus évidente, en effet, elle pouvait doubler son enchantement d'une sorte de drain pour l'alimenter plus longtemps qu'elle n'avait initialement planifié. Dorothée mit cela sur le compte de l'excitation.

— Miillevoix, prépare le terrain pour le cercle, je te prie, ordonna-t-elle à son familier.

La créature s'inclina brièvement puis décolla de son épaupe. Modifiant sa taille et sa forme, elle quitta son aspect

d'oiseau noir pour prendre celui d'un ours et s'empara des plus gros blocs parsemant le terrain pour les rejeter au loin. De minuscules créatures et feux follets s'éparpillèrent. Dorothée ne leur prêta pas attention. À l'aide d'une corde et d'un piquet qu'elle avait planté au centre approximatif de la zone, elle avait commencé à tracer son cercle, le plus exact possible. Il lui faudrait doubler ensuite le cercle d'un second à peine plus grand, et écrire l'incantation entre les deux lignes. Cela allait prendre du temps, mais même la perspective d'y passer deux jours et deux nuits ne diminua en rien la motivation de la sorcière.

Release v.∞. ∞
Merge request

Dans le potentiel futur de ces lignes temporelles, l'entité sourit. Elle qui pouvait voir tout en tout lieu et en tout temps, elle adorait ces deux moments en particulier. Les éléments convergeaient, se fusionnaient, s'aggloméraient, les certitudes, les passions et les motivations catalysaient les phénomènes parallèles. Bien qu'elle connaisse déjà les devenirs de chaque protagoniste, elle ne se lassait pas de regarder. Après tout, il s'agissait là des éléments fondateurs de sa propre apparition, et de l'avenir, la seule direction dans la dimension temporelle qui se soustrayait à son regard.

Main Branch v.1.984
pull request

À travers les yeux de son avatar, 4nti-Gone contemplait les édifices virtuels qui se cachaient dans ces serveurs depuis tellement de microcycles que c'en était inconcevable pour elle.

Ni elle ni Volesprit n'avaient fait de commentaires en entrant dans le lieu tant celui-ci les écrasait de sa désuète splendeur 2.0. Les Nécr0poles du Réseau des Morts s'étendaient dans toutes les directions, toutes bâties sur le même modèle mais chacune avec ses subtilités selon la personnalité qui reposait en son sein.

4nti-Gone, quelqu'un approche.

— Quelqu'un ou quelque chose ?

Je ne sais pas. Les métadonnées de sa signature numérique ne sont pas enregistrées dans mes bases de données.

4nti-Gone se tint sur ses gardes. Dans ce lieu qu'elle ne connaissait pas et qui était régi par d'obsolètes algorithmes d'interfaçage, la présence pouvait tout aussi bien se manifester sous un aspect humain aux yeux de son avatar qu'être le nuage de poussière et de feuilles mortes qui virevoltait non loin, ou être tout bonnement invisible...

— Bonjour, lança 4nti-Gone.

Si l'entité n'avait pas d'algorithmes de décodage pseudo-audio, ses syllabes allaient se perdre dans le vent virtuel...

Bonjour, lui répondit une voix androgyne.

Entre deux Nécr0poles se matérialisa une charrette tirée par un cheval à huit jambes et conduite par une créature habillée d'un kimono et à la tête de chacal noir.

Cela fait des éons que nous n'avons pas eu de visite, reprit l'apparition. *Vous n'êtes pas mOrte, comment puis-je vous aider ? Voulez-vous consulter quelqu'un ?*

Sans attendre de réponse, l'entité saisit une faux dans sa charrette et en frappa le sol de son manche. La poussière qu'elle souleva resta suspendue en l'air, s'illumina de chiffres et de symboles informatiques avant de se ruer sur les bâtiments alentour. Les édifices retrouvèrent un semblant d'activité numérique.

Le top trois des consultations des personnalités reconstituées ici sont : Marie Skłodowska-Curie, Guillaume le Conquérant

et John Ronald Reuel Tolkien.

— Combien avez-vous de personnalités reconstituées ?
demanda Anti-Gone.

Vingt-sept milliards deux cent quatre-vingt-huit millions trois mille sept cent vingt-quatre, à différents stades de complétion selon les matériaux disponibles au moment de l'émergence de la technologie nécr0politaine.

— Je peux toutes les consulter ?

Vos métadonnées m'indiquent que vous êtes une humaine. Si vous ne passiez qu'une seconde avec chacune d'entre elles, il vous faudrait près d'un millénaire pour toutes les consulter. Cela est incompatible avec votre espérance de vie selon les informations à ma disposition.

— Je reformule. Elles sont toutes accessibles, sans restriction ?

Oui, lui répondit l'apparition.

— Très bien. Volesprit, fais honneur à ton nom, applique la procédure Homonyme.

Master Branch v.1.692

pull request

Il avait fallu finalement plus que deux jours et deux nuits à Dorothée pour parachever son grand œuvre. La faute aux créatures qui peuplaient les lieux, condensées d'oxydes de magie plus ou moins conscientes, mais tout animées d'une haine farouche envers les humains. La sorcière en avait fait son affaire, asservissant les premières qui se présentèrent pour qu'elle soit protégée des assauts suivants. Refusant de réduire le périmètre de ses cercles, il lui avait fallu élargir à l'aide de son familier et de ses nouveaux serviteurs les marges autour des inscriptions pour éviter que ne soient piétinés une fois de plus les runes, glyphes, symboles et équations qu'elles

mettaient en œuvre.

— Maîtresse, nous n'allons pas tarder à avoir de la visite. J'ai perçu la présence de plusieurs de mes semblables en provenance de la Tour de Sorcellerie la plus proche.

— J'imagine que la débauche de magie à laquelle nous nous livrons ne pouvait pas passer inaperçue plus longtemps, répondit Dorothée. Ce n'est pas gênant. Une fois le rituel initié, personne ne pourra l'arrêter.

— Pas même vous, Maîtresse, fit remarquer le familier.

— Je ne regretterai rien.

De son stylet d'argent, Dorothée traça le symbole de l'Univers, le dernier du plus long sortilège qu'elle avait jamais écrit, et le fusionna avec le premier. Un enchantement-ouroboros, que rien ne pourrait briser tant qu'il y aurait une source thaumique pour l'alimenter. Et entre la décharge du Dédale et ce que Dorothée pouvait produire, cela pouvait durer des siècles, suffisamment longtemps pour qu'elle réussisse à prendre possession de ce qu'elle s'apprêtait à conjurer.

— Je vais me placer au centre des cercles, commenta-t-elle pour son compagnon. Je te laisse les fermer définitivement.

— Ce fut un honneur de vous servir, Madame.

Release v.∞. ∞

merge request

Toute technologie suffisamment avancée est indiscernable de la magie.

La troisième loi d'Arthur C. Clarke se cristallisa dans les pensées de l'entité et elle laissa échapper de nouveau un spike de rayonnement gamma. Décidément, elle ne pouvait ni voir, ni prédire, ni modéliser l'avenir, mais l'instant présent avait un goût d'antimatière tout à fait délectable et particulier.

Elle étendit ses bras vers les deux points du continuum

qui l'intéressait et qui survivaient dans les évaporats des trous noirs qui la constituaient en partie et elle appela à elle les pouvoirs de Dorothée et la technologie d'4nti-Gone. Elle sentit les flux s'établir, mais quelque chose ne se déroulait pas selon ses prévisions.

L'action est toujours égale à la réaction.

Troisième loi de Newton. L'entité devait donner si elle voulait prendre.

Toute transformation d'un système thermodynamique s'effectue avec augmentation de l'entropie globale incluant l'entropie du système et du milieu extérieur.

Deuxième principe de la thermodynamique. Mais il lui restait si peu d'entropie potentielle... Si elle ratait ce rituel-protocole, elle s'éteindrait, figée dans un univers, figée en elle-même, dans un zéro absolu où mêmes les ondes gravitationnelles se seraient dissipées.

Les façons d'être humain sont limitées mais infinies.

Treizième loi de Niven.

L'entité prit quelques instants, ou quelques éternités à cette température, pour bien saisir pourquoi son noyau inconscient lui envoyait cette série de messages.

Main Branch v.1.984

merge

Sur le papier, 4nti-Gone savait ce que les algorithmes du Protocole Homonyme allaient réaliser. Une absorption totale et définitive des données présentes dans les NécroPoles, associée à un tri dynamique des informations pour éliminer au fur et à mesure celles qui étaient redondantes.

Dans le serveur, avec ses propres routines d'interfaçage, elle n'avait aucune idée de la forme que cela allait prendre. Elle le découvrit bien vite. Volesprit adopta l'avatar d'un grand

oiseau noir et se trouva entouré par le cercle vert représentant l'exécution du protocole. La Nécr0pole la plus proche tomba en une poussière binaire qui vint entourer l'avatar de son Intelligence Asservie en une sphère parfaite. 4nti-Gone recula pour laisser plus de place au phénomène sans être prise dedans, et elle aperçut un autre avatar qui se tenait au milieu des ruines du bâtiment virtuel. Elle la reconnut comme étant Marie Curie et la personnalité reconstituée de la scientifique vint bientôt rejoindre la danse des particules autour de l'oiseau.

Il fallut trois micro-cycles pour que Volesprit absorbe la totalité des informations relatives à la vie de Marie Curie, ses actes majeurs, ses réussites, ses souvenirs, tels qu'ils avaient été reconstitués dans le passé depuis les travaux, les écrits, les lettres et les témoignages récoltés par les IAs du Web 2.0, les premières psychopompes virtuelles des Nécr0poles.

– Rapport, ordonna 4nti-Gone.

Je connais maintenant l'odeur de la pechblende, répondit Volesprit-Curie avec une voix plus féminine que d'habitude.

– C'est... c'est une blague ? demanda 4nti-Gone.

Oui. Il s'avère que Maria était dotée d'un grand sens de l'humour, plutôt pince-sans-rire. Je le suis donc.

Pendant que les deux êtres s'échangeaient ces quelques mots, deux autres bâtisses s'étaient désagrégées. Volesprit, ou ce qui correspondait à Volesprit jusque-là, avait gagné en stature. D'un coup de bec, elle attrapa l'avatar à tête de chacal et l'absorba.

À ton tour, ma chère humaine. Ce ne sera pas douloureux, reprit Volesprit en se tournant vers 4nti-Gone. *Il faut donner pour recevoir. Tu reçois de moi le Web 2.0, je reçois de toi le 3.0. Toutes les connaissances passées et présentes, et des capacités de prédiction pour entrevoir le futur. La Singularité, enfin.*

Des yeux de Dorothée s'écoulaient des larmes de sang tandis qu'elle se tenait au milieu du cercle. Si le double cercle servait de porte entre son monde et celui des esprits, son propre corps servait de serrure. Tant qu'elle était capable d'encaisser le déferlement de pouvoirs, la porte resterait ouverte. Si elle succombait, le passage se fermerait aussitôt et ceux qui survivaient de l'autre côté n'auraient aucune prise sur cette terre. La sorcière était ambitieuse et avide de connaissances, mais restait lucide.

— Mi... Millevoix, balbutia-t-elle. Ça commence ! Je vois... tout ! Je comprends tout ! Je... Oh, par les Abysses, aide... Aide-moi !

Un maelström de pouvoir s'était formé autour du Dédale et Dorothée en constituait l'épicentre parfait. Des volutes de magie brute se condensaient en terribles éclairs qui parcouraient l'ensemble du tourbillon et ricochaient contre la sorcière. Des silhouettes de créatures aux corps trop déformés pour être humaines dansaient entre les éclats de foudre.

— Oh, par tous les...

Que viens-tu nous offrir, petite sorcière, toi qui veux tout recevoir ?

Les mots résonnèrent dans la tempête. Les yeux révulsés, les membres écartelés, la sorcière ne semblait pas en état de répondre. Elle réussit tout de même à articuler :

— Laissez-moi... laissez-moi mourir. Je ne... voulais... pas... ça.

Oh non, petite enfant. Il faut donner pour recevoir. Nous ne te donnerons pas la mort, mais la vie éternelle, et tout ce que tu aspirais à connaître. Nous serons... une déesse, enfin !

Release v.∞. ∞.1.984.1.692

merge successful

Quelque part dans le passé, il y avait eu 4nti-Gone, un des derniers esprits humains dans un Réseau mort, un Réseau peuplé d'algorithmes d'automatisation, de bots et de virus, un million si ce n'était plus pour chaque utilisateur encore en vie, un Réseau où l'humain n'interagissait plus qu'avec le virtuel que générait le silicium. Avait éclos en 4nti-Gone l'idée de réunir tous les humains qui un jour avaient participé à la noosphère en une seule entité pour trouver une solution à la mort programmée de son espèce dans les méandres de leurs paradis numériques. Une nécromancienne des temps nouveaux, avait commenté Volesprit.

Quelque part dans le passé, il y avait eu Dorothée, une des rares jeteuses de sort prêtes à se frotter à la démonologie et la nécromancie, dans un monde peuplé de pleutres et de bien-pensants. Avait jailli en elle l'idée d'appeler tous les êtres d'outremonde à la fois et tous les morts pour avoir accès à la connaissance absolue et aider son monde à ne pas périr d'immobilisme. Une nécromancienne qui œuvrait pour la vie, d'après Millevoix.

Quelque part dans son présent, l'entité qui aspirait à sortir l'Univers de sa mort programmée avait bel et bien donné de sa personne, se manifestant inconsciemment dans son propre passé en un familier ou une Intelligence Asservie, un Volesprit et un Millevoix, orientant sans le savoir l'Univers vers l'état où il se trouvait. Elle ne comprit qu'en fusionnant les œuvres de ses humaines d'autrefois pourquoi elle avait choisi ces instants et pourquoi ils lui avaient toujours plu. De 4nti-Gone et de Dorothée naquit, une nouvelle fois, l'4ntithée.

Main Branch v.1.984.∞

end

Volesprit regarda le monde, puis l'entité par-delà le voile des âges, et hocha la tête.

Master Branch v.1.692.∞

end

Millevoix regarda le monde, puis l'entité par-delà le voile des pouvoirs, et poussa un soupir.

Release v. ∞. ∞. ∞

update

4ntithée sut avec une clarté inédite ce qu'elle pouvait et devait faire maintenant qu'elle avait, à sa disposition, la somme de toutes les connaissances, celles du monde physique, celles du monde spirituel, et la somme de toutes les technologies, celles du monde virtuel, celles du monde thaumique.

— Initialisation de la console, ordonna-t-elle à l'oiseau qui s'était matérialisé à côté d'elle.

La créature de néant et de lumière prit son envol et enveloppa sa maîtresse dans une double sphère.

Délicatement, 4ntithée se rapprocha et commença à écrire d'un doigt de matière sombre :

Prompt >>

Elle laissa passer une nouvelle éternité, seulement le temps de sourire, et écrivit derrière le double chevron.

Que la lumière soit.

Et la lumière fut. Une fois de plus.

TONNEAU BLEU

Marine Joris

Ça a commencé comme ça. Moi, j'avais jamais rien dit. Rien.

J'avais tout gardé dedans. Bien enfoui, oublié la plupart du temps. De cinq à trente-cinq ans, pas la moindre fuite, pas le moindre mot. Je l'avais revue tous les étés, passé mes vacances dans ses jupes courtes. Je l'avais appelée « maman ». Tout le monde a le droit à une seconde chance. Si j'en avais parlé, j'aurais été condamnée : malade, hystérique, marquée au fer, irrécupérable.

Puis, voilà : le coup de fil incompréhensible, la voix désolée de l'inspecteur, ma bouche bée. Elle : morte. Morte, assassinée. Morte, noyée dans l'eau croupie. Sa tête disparue dans un tonneau de plastique bleu. Et le voilà, son corps qui pend le long du fût, effondré sur lui-même, sans tête. Ses longs cheveux bouclés, noirs de geai, noirs bleutés, qui flottent à la surface, qui couvrent impeccablement le disque d'eau trouble.

Elle s'était montrée presque équilibrée ces derniers temps. Elle avait géré la mort de sa mère comme une adulte de soixante-deux ans qu'elle ne serait jamais. Je l'avais accompagnée une dernière fois. Je m'étais juré que ce serait la dernière. Après : éjecte, hors de ma vie. Tu n'existes plus. J'avais promis à

Fredy.

Ma grand-mère venait de mourir, un an après mon grand-père jour pour jour. Malgré leurs nombreuses tentatives, ils ne parvinrent pas à s'entretuer de manière synchrone. Les allers-retours entre Casablanca et Marseille se multipliaient. La vie se compliquait chaque mois davantage. Cette fois, c'était bien fini. Ils étaient partis, leurs horreurs enlisées. Je ne sais pas si ma mère en savait quelque chose de ces horreurs-là. Je crois que rien ne m'échappait. Je ne voulais pas, pourtant les images grossissaient dans mon crâne, encore et encore. J'avais cette impression que la terre entière voyait ma tête enfler comme un bulbe malade, rempli d'air vicié. Ma tête fermentait.

Trois jours après notre retour de Casablanca, ce coup de fil. L'entaille.

Ma mère est morte ce matin. La police veut m'interroger. Je leur demande pourquoi. Parce que je suis sa seule famille. Mais il n'y a jamais eu de famille, Monsieur l'inspecteur. Pouvez-vous vous déplacer jusqu'à Aix ? Nous passons chez vous si vous préférez.

Je viens. J'arrive.

Je t'accompagne, me dit Fredy. Je préférerais qu'elle n'entende pas. Je ne dis rien, je ne peux pas dire non. Elle prend son manteau, me tend le mien.

Ma mère est morte. Je l'ai toujours appelée Annouck, mais aujourd'hui mon esprit se figure « ma mère » : ma mère morte.

Fredy vit avec moi depuis cinq ans. On partage tout ce qui est partageable, nos emmerdes souvent. Elle ne pose pas de questions. Elle semble ne rien voir, ne rien comprendre et nous savons toutes les deux qu'il s'agit d'un agréable leurre. Reposant.

— Bonjour, Mesdames. Entrez, entrez donc.... Toutes mes condoléances.

— Bonjour, Monsieur l'inspecteur.

— Asseyez-vous, je vous en prie. Il va falloir que je vous pose quelques questions, Mademoiselle.

Il s'était tourné vers moi immédiatement. Comme s'il était évident que c'était moi, la fille. Comme si je lui ressemblais. Fredy est brune, typée comme elle, mais c'est à moi qu'il s'adresse. Ça se lit sur ma tronche, putain.

— J'aime autant « Madame », Monsieur l'inspecteur.

— Madame... Je vais aller droit au but, nous pensons que votre mère a été assassinée. Avait-elle des ennuis ? Lui connaissez-vous des ennemis ? Des gens qui lui en veulent pour une raison ou pour une autre ?

— Pas vraiment, non.

— Disputes ? Problèmes d'argent ? Avez-vous entendu parler de quelque chose ?

— Ah.... Des problèmes d'argent, des disputes, c'était toute sa vie. Mais ses créanciers sont morts et bien enterrés. Elle a gagné. Son père il y a un an, sa mère il y a une semaine. À Casablanca, tous les deux. J'y étais la semaine dernière. On est rentrées dimanche. À l'aéroport, c'est la dernière fois que je l'ai vue.

— Votre mère... avait-elle l'air normale ? Heu... comme d'habitude ?

— Non. Mieux en fait... pas comme d'habitude non. Elle avait l'air bien.

Je réalisais, oui, c'est ça. Elle était bien, simplement bien. Elle enterre ses parents et voilà, ça va, enfin. Mon estomac se comprime pour mieux grimper dans l'œsophage. J'ai envie de vomir.

— Ça va, Mademoiselle ? Madame... pardon.

Ce flic me fait de la peine avec sa petite bouche pincée et ses grands yeux de gamin. Il patauge dans ses condoléances, dans ses questions, comme ma mère dans son tonneau.

— Oui. Ça va. Je pensais au tonneau bleu.

— Désolé pour ce détail morbide, mais j’ai pensé que vous pourriez m’aiguiller. Vous savez pourquoi nous avons trouvé tous ces récipients remplis d’eau chez elle ?

Je sens une gêne dans sa voix. Ils font cet effet à tout le monde. C’est étrange mais ces tonneaux, jerricans, bassines... J’ai presque envie de m’excuser pour ma mère. Fred serre la mâchoire. Je sais que ça la dégoûte, toute cette eau croupie, cette odeur de cave qui s’infiltré partout. Une odeur de mort déjà dans cette maison : la maison de ses parents croupie comme un tonneau bleu.

— C’est son truc. Elle envoie la lumière sur l’eau pendant des heures puis la fait boire à ses invités. Pour les purifier, il paraît. C’est un truc de Tomoshihi. De l’eau du robinet, un peu de lumière, on laisse tout ça croupir, et paf : breuvage sacré ! Elle fait ça avec la paume de la main, comme ça, vous voyez ?

Je lui montre, approche ma main de son front. Il l’esquive d’un hochement de tête. Il reprend immédiatement :

— Et ce Tomoshihi, c’est qui au juste ?

— Le fondateur de la secte, le gourou quoi. Un Japonais. Il est mort, je crois. Elle a son portrait partout, vous avez dû le voir, non ? Moi, j’y connais rien à ces machins. Je sais juste qu’elle leur a filé tout le pognon qui lui passait entre les mains, celui de mes grands-parents surtout. Alors, si vous voulez creuser le truc, Inspecteur..., ben vous allez au Dojo et vous leur demandez de vous envoyer la lumière, ça vous éclairera.

Pas le moindre sourire. Un regard navré... inquiet peut-être. Je sais pas.

— Hum... Merci Made... Madame. Et vous, Madame ?

Il s’était tourné vers Fredy, franchement, ses yeux dans les siens du premier coup. Il ne l’avait pas regardée depuis que nous nous étions assises. Pas un coup d’œil par dessous, rien. Elle impressionne, ma Fredy, plus que moi encore. C’est reposant.

— Quoi, moi ?

Elle était sur les dents. Pas envie de parler de « l'autre folle », comme elle disait, et de « ses conneries de tordue ». Et merde, elle avait raison. C'était maintenant. Elle sortait de ma vie maintenant. Stop.

— On peut y aller, là ? Ma mère et moi, on parlait pas. Jamais. Ces dernières années, je la croisais le moins possible. Ces tarés au Dojo. C'est eux sa famille. Une putain de famille de...

Ma phrase n'était pas terminée mais Fredy avait déjà passé un bras dans son manteau.

— On peut y aller, maintenant ?

— Ça ira pour aujourd'hui, mais j'aurai certainement d'autres questions à vous poser bientôt. Appelez-moi si quelque chose vous revient d'ici là. Inspecteur Taranne. Tenez : ma carte.

Il me regardait à peine, comme si mon départ le soulageait. Il avait dû voir mon bulbe enfler, lui aussi. Il ne voulait pas qu'il lui explose à la gueule. Tant mieux.

— Hum... Au revoir.

Tomoshihi. Je sais même pas si elle y allait encore. Oh si..., elle devait y aller, à son putain de Dojo. Ça se trouve, elle s'était même noyée toute seule, comme une grande. Elle avait deux trois trucs à purifier là-dedans. Elle avait bu tout ce qu'elle avait pu de son eau de merde, restait plus que la voie respiratoire pour bien rincer...

— Alex... Oh, j'te parle. Tu me réponds, merde ? Alex !

Je conduisais en mode automatique. Tout au bout de l'autoroute, la Bonne Mère me tournait le dos. Je ne la quittais pas des yeux. J'étais persuadée qu'elle finirait par sauter dans le vide, d'un instant à l'autre.

— Hum... Ouais, qu'est-ce qu'il y a ?

— Je sais pas, moi... Ta mère crève, tu pleures pas, tu parles pas. Dis un truc, quoi. C'est flippant, merde.

— Ça va... t'inquiète !

— Dis-le, merde ! Lâche le morceau une fois pour toutes.

— Dire quoi ?

— Fais pas la conne, putain. Je sais. T'as pas besoin de tout dire. Les détails... Y a des choses qu'on a pas besoin de... L'autre folle, elle criait tout et n'importe quoi sur tous les toits. Mais ça c'était vrai, hein ? Dis-moi... Putain de tarée, merde ! Elle est plus là. C'est au champagne qu'on va fêter ça !

Elle fait craquer ses articulations l'une après l'autre, sa langue fait sonner son piercing contre ses incisives. Elle a du mal à se taire. J'entends les mots taper dans sa tronche, tout près des lèvres.

— Et personne ne doit savoir ça.

Mes doigts se crispent sur le volant. Ma mâchoire serre à m'en faire péter les dents.

— De toutes façons, elle a eu ce qu'elle méritait. Je m'en fous que ce soit Tomoshibi ou n'importe quel trou du cul avec qui elle partageait son plumard et ses trucs de tordue. Elle est morte comme une conne et toute l'eau purifiée de sa lumière à la con n'y changera rien. Elle est morte et elle va pourrir dans le noir.

La boule se forme dans ma gorge avant même que le tableau n'enfle dans mon cerveau. Ma bouche bouge, les mots ne viennent pas, puis viennent en retard, sortent par jets, entre les dents. Pourquoi Fredy, putain ?

— Pourquoi tu l'as tuée ?

— Je l'ai pas tuée, merde.

— Pourquoi ?

— J'ai rien fait, je te dis.

Je fixe la Bonne Mère, Fredy aussi. Puis, elle me regarde.

— C'était une ordure.

La rafale sort, net. La boule éclate. Les balles s'enchaînent.

— On est toutes des ordures. Tu sais ça ? On est toutes des ordures dans cette putain de famille. Des raclures, des carpettes, des pourritures... C'est pas notre faute. C'est comme ça. On pue de mère en fille. On empeste de grand-mère en petite-fille.

Irrécupérables, la crasse est sous-cutanée ! Mais on a fait ce qu'il fallait pour survivre. On fait ce qu'il faut...

Mes mots entaillent ma bouche, mes tympanes, arrachent tout sur leur passage. Je tiens le volant, je cherche la Bonne Mère mais je ne vois plus rien. Des lumières giclent partout, les larmes explosent sur mes joues et j'ai envie de hurler. Mais je me tais. L'idée vient et m'apaise.

Un à un, mes doigts se délassent, lâchent doucement le volant, ma mâchoire se desserre, enfin. Fredy crie, pleure, supplie. Elle tente d'attraper le volant, je l'enlace. Je colle mon nez au sien et lui souris :

— Au revoir, Fredy.

— Putain, arrête ! Qu'est-ce que tu fais là ? Arrête !

— Au revoir, ma chérie. C'est pas grave, tu as raison. C'est fini maintenant.

— J't'en supplie, Alex, arrête. Je t'aime, moi, je suis là. Arrête.

Les pneus ont crissé. Fort, très fort. Fredy n'était plus qu'une masse recroquevillée tout contre moi. Je lui caressais les cheveux, les yeux grands ouverts sur son visage. Puis les phares ont dansé partout, la Bonne Mère, la glissière. Et puis rien. Plus rien. Un délicieux rien sans mot et sans eau.

ET LA LUMIÈRE FUT

Keyvan Sayar

Depuis maintenant quatre semaines, il ne faisait plus nuit dans le Val-de-Marne. Il faisait frais, humide, parfois tiède mais jamais noir. Des scientifiques de toutes spécialités traversaient le monde entier pour étudier ce phénomène inédit. Alors que la Terre continuait à tourner autour du soleil, que les jours et les nuits se succédaient sur le reste de la planète, les 245 kilomètres carrés départementaux délimités par la loi n° 64-707 du 10 juillet 1964 (représentant 0,0004 % du globe terrestre) demeuraient constamment ensoleillés. Les habitants du département avaient d'abord cru à une délicieuse réapparition des longues nuits d'été en plein mois de novembre, une sorte de lune de miel improvisée entre les Terriens et la Terre, puis ils avaient réalisé avec stupéfaction qu'ils étaient les seuls à se trouver dans cette situation. Il suffisait de sortir du département en passant d'Arcueil à Montrouge, de Vincennes à Montreuil pour constater que c'était le jour et la nuit. Le soleil ne se couchait plus sur la partie de l'aéroport international d'Orly située dans le Val-de-Marne, tandis qu'en Essonne le reste du site continuait chaque soir à être plongé dans l'obscurité. Depuis la station spatiale internationale, il avait pu être vérifié que la lumière qui éclairait le département venait bien du

soleil, et ce malgré les rotations de la Terre. « Il apparaît que l'astre solaire est capable d'émettre des rayons convexes ou concaves ciblant un point très précis du globe même lorsque ce dernier est en mouvement. S'il ne l'avait encore jamais fait jusqu'ici, c'est probablement qu'il n'en avait pas ressenti le besoin » avait expliqué la professeure Sylvia Plarte aux grands médias internationaux. Beaucoup de gens outrés lui avaient rétorqué que le soleil n'avait pas de volonté propre, ce à quoi la doyenne de la faculté avait répondu, en souriant, « eh bien, mes chéris, on voit que vous ne lisez pas souvent *l'International Periodic Journal Of Astral Science* ! Voilà plus de seize ans que nous documentons des comportements inhabituels du soleil qui remettent en cause toutes les théories préexistantes. Une fois, nos sondes l'ont même enregistré en train de fredonner des chansons grivoises. »

La personne la plus courtisée du moment était Nadia Al Faran, présidente du conseil général du Val-de-Marne. Sollicitée par les plus prestigieuses universités du monde, consultée par les leaders de pays froids, poursuivie par la presse, elle faisait profil bas et expliquait modestement qu'elle essayait juste de gérer sa collectivité aussi bien que possible dans des circonstances inédites. Toutes ses précautions sémantiques restaient pourtant sans effet : elle exerçait sur les uns et les autres une inextinguible fascination. On la surnommait « madame Soleil », on vendait partout des T-shirts et des statuettes à son effigie. Une délégation d'Inuits groenlandais campait devant son bureau en la suppliant de faire pour Ilulissat ce qu'elle avait fait pour le Val-de-Marne. Elle adorait secrètement cette visibilité soudaine mais savait que celle-ci risquait de disparaître comme elle était venue. Car malgré les rumeurs, elle n'était pour rien dans ce développement extraordinaire. Elle s'était juste contentée d'exister. Elle avait, certes, souvent aspiré à ce que le soleil ne se couche

jamais sur sa circonscription, mais pas plus que n'importe quel autre responsable politique, chef d'entreprise ou délégué de classe un peu ambitieux. Et si elle avait pu mobiliser des forces surnaturelles pour changer quelque chose à la vie de ses concitoyens, elle aurait plutôt commencé par éliminer la pauvreté, le chômage ou les maladies.

L'absence de nuit pesait sur le moral de certains. Les discothèques avaient mis la clef sous la porte, les bars louches s'étaient reconvertis à marche forcée dans des activités plus respectables et bien moins lucratives, plusieurs centaines de DJ et veilleurs de nuit avaient cherché refuge dans les départements voisins et de nombreux commerces avaient aménagé dans leurs caves des « ambiances nocturnes » agrémentées de murs étoilés et de hiboux mécaniques. Pour les habitants, la vie n'était plus qu'une longue et unique journée. Les concepts de matin, midi et soir ayant perdu leur sens, on parlait désormais en « tranches » de quatre heures. On travaillait deux tranches, on se reposait pendant deux autres, on passait une demi-tranche à faire le point ou à manger des choses croustillantes, puis on recommençait.

Le philosophe val-de-marnais Kurt Eichel dissertait allègrement dans de nombreux médias sur le fait que le département avait, d'une certaine manière, aboli le temps, permettant l'émergence d'un humain nouveau. Il n'y avait plus d'anniversaires, de calendriers, juste des choses à faire et à vivre au cours d'une journée unique devenue infinie. « Un Parisien ou un Val-d'Oisien peuvent tenter d'imaginer la vie d'un Val-de-Marnais mais ils ne pourront jamais réellement la comprendre » affirmait-il d'un ton péremptoire. « Libéré de la pesanteur des jours, le Val-de-Marnais voit ses capacités, ses possibilités décuplées, une situation inintelligible pour ses frères encore asservis par la montre. Ils le jalourent sans

jamais savoir ce qu'il vit. »

Les Val-de-Marnais qui travaillaient en lien avec le reste du monde continuaient à utiliser les mêmes calendriers qu'auparavant mais les autres ne s'orientaient plus que grâce à leur impression de la durée. La vie s'était figée un six novembre relativement ensoleillé et ne connaissait plus depuis ne serait-ce qu'une brève intempérie. Les médecins locaux avaient remarqué que beaucoup moins de gens étaient malades et même que le vieillissement de la population semblait s'être ralenti. Pour Kurt Eichel, cela s'expliquait par le fait que « si ton corps ne sait pas qu'il est l'heure de vieillir, alors il ne vieillit pas. Et ça, nous le devons à la présidente Al Faran, la première élue de notre conseil général qui a su s'intéresser à l'essentiel. Plutôt que de goudronner de nouvelles routes ou de planter des pylônes le long de la rivière, elle a aboli le temps. »

Christine adorait rire mais détestait qu'on lui fasse des blagues. Elle venait un an sur deux passer quinze jours chez sa sœur Nadia, s'agaçant généralement assez vite de sa demeure et de son style de vie démesurés. Nadia avait un chauffeur, deux assistants, une soixantaine de tailleurs et costumes, trois téléphones (le personnel, le professionnel, le très professionnel) et des réunions quotidiennes incessantes avec toutes sortes d'interlocuteurs. Venir chez elle, c'était plonger dans son monde, celui des gens qui comptent, qui décident, qui dirigent, et ça rappelait systématiquement à Christine qu'elle n'était rien de tout cela, grande sœur qui s'était toujours sentie minuscule à côté de sa dynamique et passionnante cadette. Le fait que Nadia ait été adoptée le jour des huit ans de Christine n'avait pas simplifié les choses. Christine avait dès le début eu le sentiment d'avoir tant déçu ses parents qu'ils s'étaient mis à la recherche d'une jeune fille

qui saurait faire tout ce qu'elle n'avait pas su faire. Et qu'ils l'avaient trouvée. Serviable, bienveillante, organisée, drôle, charmante, intelligente, première de la classe à l'école, prix d'excellence à l'université, engagée dans des associations caritatives tout en travaillant de nuit pour ne pas constituer une charge financière pour ses parents, Nadia avait été élue à seulement vingt-sept ans à la présidence d'un département. Christine, elle, refusait de s'épuiser sans raison, aimait se plaindre, regarder des séries en boucle, danser, boire, draguer, jouer, lancer des cacahuètes en l'air pour les attraper avec la bouche. Un contraste si saisissant que tout le monde était généralement stupéfait qu'elle ait une sœur aussi brillante... Elle la mentionnait donc le moins souvent possible.

Cette année, les dates de son séjour chez Nadia tombaient en plein dans la période d'excitation médiatique autour de l'ensoleillement permanent du département. Un chauffeur vint la chercher à la station de métro pour la conduire jusqu'à l'appartement présidentiel, au troisième étage de la tour Laïka la Voyageuse au bord du lac de Créteil. Christine fut surprise par le nombre de pèlerins assis devant les immeubles et au bord de l'eau. On entendait parler toutes les langues. On voyait près de leur campement des drapeaux de tous les pays ainsi qu'un symbole omniprésent, l'astre solaire. Le centre commercial du chef-lieu du département était devenu un lieu de pèlerinage incontournable. Son nom, *Créteil Soleil*, s'était avéré rétrospectivement prémonitoire. Les voyageurs venaient remplir leurs gourdes de l'eau de son bassin réputé pour ses vertus médicinales. Le chauffeur entraîna Christine discrètement vers le bâtiment, pour ne pas attirer l'attention de pèlerins qui auraient pu vouloir la suivre.

L'immeuble avait beaucoup changé. La bassine à cailloux traditionnellement posée devant l'entrée, dans laquelle vivait

un poisson rouge nommé Roger, avait été remplacée par une fontaine de marbre au milieu de laquelle trônait Surya, le dieu hindou du Soleil. C'était en tout cas ce que disait la plaque descriptive. Roger avait été déplacé dans un immense aquarium mural dans lequel on voyait également une raie d'eau douce, un arowana argenté et une vingtaine de crevettes bleues. Les parois de l'ascenseur étaient couvertes de fleurs et de messages de remerciements. Dans l'entrée de l'appartement, les posters du Salon de l'artisanat de Joinville avaient été remplacés par des toiles de maîtres offertes par les grands musées du monde. Nadia accueillit chaleureusement Christine et lui présenta le secrétaire général des Nations unies, qui se suçait les doigts dans le salon. Occupé à ôter le sucre de ses phalanges après avoir dévoré six beignets à la compote, le diplomate hocha la tête en grommelant quelques sons enthousiastes. Enfoncé dans un canapé vert pomme, Son Excellence Bobby Asouliev était venu de New York pour lancer avec la présidente du Val-de-Marne le programme « Soleil pour tous ». Dans quelques heures, les habitants de la Terre apprendraient que le département français offrirait 40 % de l'énergie solaire produite sur son territoire à l'ONU afin qu'elle les redistribue aux nations les plus nécessiteuses. En échange de ce geste gracieux, le Val-de-Marne demandait seulement à tous les pays de s'engager à ne plus jamais faire la guerre. « Ce qui est beau dans ce projet, c'est qu'il permet de faire d'une pierre deux coups : résoudre les problèmes d'électricité d'une partie de la planète et faire régner la paix dans le monde » avait expliqué Nadia à Val2 FM. Christine adressa un sourire embarrassé au secrétaire général puis se dirigea vers la chambre d'amis pour y poser sa valise. Nadia s'excusa de ne pas pouvoir rester et lui promit que dès qu'elle aurait fini « le truc avec l'ONU », elles prendraient tranquillement un thé toutes les deux. Christine lui demanda deux minutes pour parler d'une chose « vraiment importante » mais sa sœur déclina, préférant discuter « tout à l'heure, à

tête reposée ». Christine poussa un soupir dépité puis pénétra dans la chambre. Elle était tellement habituée à ce genre de situation qu'elle n'essayait même plus d'insister. À chacun de ses voyages chez sa sœur, un incendie, un glissement de terrain, une cyberguerre, une pandémie venaient monopoliser Nadia, qui s'éclipsait « juste un instant » pour réapparaître une semaine plus tard, sans s'excuser, auréolée de gloire.

Lorsque Christine repassa une tête dans le salon, sa sœur et le secrétaire général relisaient des fiches pendant qu'on les maquillait. Imya Kurogawa, la réalisatrice la plus en vue d'Hollywood, s'était installée dans la pièce et donnait des instructions à un cadreur et plusieurs éclairagistes. Le célèbre auteur-compositeur Boniface Maglé accordait sa guitare. Il devait chanter en direct *Brille brille mon Val-de-Marne*, la chanson officielle du projet. Christine retourna dans la chambre ouvrir sa valise. Elle contenait seulement le reste d'un Snickers et un coffret en bois ancien. Elle jeta un regard en direction du salon puis le saisit.

Comme toujours, Nadia crevait l'écran. Dans un anglais parfait, elle expliquait que son département avait pleinement conscience de sa responsabilité historique et qu'il avait donc décidé de partager les bienfaits de sa lumière avec le reste de la planète. Le secrétaire général avait acquiescé euphoriquement puis s'était mis à lister devant la caméra l'ensemble des avantages fournis par la généreuse offre val-de-marnaise. Soudain, il s'arrêta en plein milieu d'une phrase. De même que l'équipe technique. Tous eurent le souffle coupé. Certains, pris de panique, se mirent à crier. Nadia n'en revenait pas. Au beau milieu du message transmis en direct au monde entier, la nuit était tombée. En quelques secondes à peine, la grande baie vitrée avait été plongée dans l'obscurité. La réalisatrice cria « Rendez l'antenne ! », coupa les moniteurs et sortit

en claquant la porte. Dans la rue, les pèlerins hurlaient de rage et vandalisaient les magasins. Nadia voulut rassurer le secrétaire général mais son assistant et lui avaient déjà foncé vers l'ascenseur sans demander leur reste. Boniface Maglé regagnait la sortie en chantant mélancoliquement tandis que les techniciens démontraient le matériel. Nadia tentait de les retenir, leur expliquant que c'était sûrement une éclipse, quelque chose de temporaire, que la lumière du jour allait revenir, mais personne ne lui prêtait attention. Elle s'effondra sur le canapé, prit sa tête entre ses mains et se mit à sangloter. Elle n'imaginait pas que ce retour à la normale, dont elle avait parfois secrètement rêvé, lui ferait aussi mal. L'idée de renouer avec sa vie d'avant, après avoir été si demandée, courtisée, valorisée, était tout simplement insupportable. Elle redeviendrait l'autorité accessoire d'une collectivité périphérique, la cheffe banlieusarde qu'elle était il y a encore un mois.

Levant les yeux, elle vit une lumière dorée provenant de la chambre d'amis. Effrayée mais attirée, elle retint son souffle et se dirigea lentement jusqu'à la porte entrebâillée. Elle vit Christine assise par terre en tailleur, les yeux fermés, les mains ouvertes, éclairée par une sorte de globe de lumière qui flottait sous ses paumes. « Mais, Chris, qu'est-ce que tu... ? » lança Nadia sans parvenir à finir sa phrase. Sa sœur sursauta. « Je voulais t'en parler mais tu n'as jamais le temps » répondit Christine en rouvrant les yeux et dirigeant sans la toucher la boule de lumière vers une boîte. « Mais tu... ? » demanda Nadia. « Oui » répondit Christine en refermant la boîte, plongeant instantanément la pièce dans le noir. « Attends, Chris, comment est-ce que... et puis qu'est-ce que tu... ? » bégaya Nadia en cherchant sa sœur à tâtons. Christine aurait voulu lui expliquer que le cours en ligne de sorcellerie qu'elle avait suivi en début d'année lui avait fourni d'excellents

sortilèges de base qu'elle avait ensuite perfectionnés, mais c'eût été embarrassant. Car la vérité, c'est que l'ensoleillement permanent du Val-de-Marne n'était pas un choix mais une erreur de débutante, un sort mal jeté, seulement Christine ne l'avouerait pas, de peur qu'on la prenne de nouveau pour une incompétente. Par ailleurs, ce geste ne partait pas d'une bonne intention mais de l'envie de signifier à sœurlette que ça commençait à bien faire, tous ces succès ininterrompus. Elle avait souhaité congeler définitivement le département dirigé par sa sœur, mais au lieu de *polaire* elle avait écrit *solaire* sur l'amulette, ce qui avait eu les conséquences que l'on sait. Son seul plaisir avait été d'interrompre le sort tout à l'heure, juste quand Nadia passait à la télévision, lui faisant ainsi connaître son premier échec public. Mais au bout du compte, la voir effondrée lui ôtait toute satisfaction. Parce que même si elle la détestait, elle l'aimait davantage. Même si elle rageait de l'avoir toujours vue félicitée, préférée, adulée, elle se souvenait aussi de cette petite fille avec qui elle avait partagé tant de moments doux, heureux, tendres. Elle savait les blessures, les fragilités, les peurs que cette femme talentueuse n'avait avouées qu'à elle, parce qu'elle était sa sœur, parce qu'elles étaient liées de cœur à cœur. Les gens qu'on aime font chier, c'est une vérité universelle. Tout le monde n'en fait pas des montagnes pour autant. Christine songea au conseil donné par Misty28, sa professeure en ligne, dans sa seizième leçon : « Contrairement à la prestidigitation ou à l'humour, la magie noire doit être employée avec parcimonie, faute de quoi les gens se mettront à penser que vous êtes cruels. » Christine soupira longuement, essuya une larme, mordit son Snickers, reprit sa boule en main, saisit son amulette, et ordonna sur le champ le retour du soleil. Depuis lors, il fait de nouveau jour de manière ininterrompue sur le Val-de-Marne, ce qui en fait l'endroit le plus important de la planète, et les gens qui disent le contraire sont de mauvaise foi.

MIKI A EU LE CÉSAR

Maëlig Duval

Tout a commencé quand Miki a eu le César du meilleur second rôle masculin.

Tout a commencé. Non, bien sûr, tout avait commencé avant, tout commence toujours avant. Alors que la boue glisse entre ses orteils, que le doute l'envahit, qu'il se demande s'il n'est pas en train de faire la plus grosse connerie de sa vie, il aimerait être encore à ce moment, quand il regardait la cérémonie des César en direct, sur sa petite télé dans son petit chez-lui, comme un con, comme le comédien raté qu'il était – il aimait se regarder sans condescendance.

Il aurait dû aller pisser pendant les publicités, mais il s'était retenu et avait même monté le son le temps d'un spot : « ... actifs renforcés reconstruisent votre barrière lipidique ». C'était lui, cette voix aux accents scientifiques surfant avec assurance sur les lignes vertes et brillantes de la barrière lipidique renforcée, portée par une musique épique et digitale. Pas lui, le visage souriant qui se caressait la joue face caméra.

En revenant des toilettes, il avait attrapé un paquet de chips et tapait dedans en se moquant des tenues noires, chics et beaucoup trop chères de celles et ceux qui avaient réussi. La petite laisse aussi était noire. Mais il y avait des paillettes sur

le collier. Il marmonna : « Ce que les femmes s'interdisent on le fait porter aux chiens » et aussitôt pensa qu'en plus d'être un raté et un con, il devenait réac'.

Son téléphone avait vibré, annonçant un message.

Tu es déjà parti, tu es aux toilettes ou tu as oublié ?

La soirée de Flora pour fêter sa première en tant que metteuse en scène. Il avait oublié. Un coup d'œil aux discours insipides, aux vêtements noirs, chics et trop chers, au paquet de chips goût bacon.

Il aimait beaucoup Flora. Elle avait un petit côté Baloo (♪ *il en faut peu, vraiment très peu pour être heureux* ♪) sans le physique d'ours. Virer les miettes de son pull, se laver les dents, filer rejoindre Flora au bar du théâtre.

Au bout de deux verres il parlait du César de Miki.

— Ils auraient pu lui faire une statuette en caoutchouc, dit-il pour essayer de plaisanter et faire mine qu'il s'en foutait.

— N'empêche, dit Flora, tu sais que c'est ma cousine ?

Il se souvenait vaguement d'une fille brune, un peu replète.

— Que c'est ta cousine qui quoi, je croyais qu'elle était chargée de diffusion ou un truc du genre ?

— Oui, dans une agence de casting pour animaux.

Une sourde jalousie déferla sur lui. Il tenta de l'éloigner en finissant son verre d'un trait, mais il était déjà vide.

— Tu as l'air fatigué, dit Flora, tu dors bien en ce moment ?

— Beaucoup de trucs dans ma tête.

— Je t'ai déjà parlé de Salomé, ma coach de vie ? Elle est formidable. Je ne sais pas si j'aurais osé me lancer là-dedans sans elle.

Elle fit un geste ample du bras. Elle voulait dire : à la mise en scène. Il regretta un peu de ne pas avoir vu la pièce.

Quand il consulta son téléphone juste avant de dormir, il remarqua que Flora lui avait envoyé le profil Insta de sa fameuse coach. La nana avait l'air équilibré, semblait plutôt

de bon conseil et son fil ne dégueulait pas de placements de produits.

La coach répondit à son message tardif le lendemain à 9h37 en lui proposant une visio le soir même. C'était hors de ses horaires habituels, précisait-elle, mais pour un ami de Flora, et comme il semblait pressé – *dans une forme d'urgence qui m'interpelle*, avait-elle écrit – elle le ferait.

Il n'avait pas pu s'empêcher de s'entraîner toute la journée, face miroir. Mais au moment de lui parler, tout autre chose était sorti.

Elle utilisait peut-être des filtres mais rien qu'à la voir sur cet écran, à la manière dont elle semblait le regarder dans les yeux, la confiance, la niaque revenaient et on se sentait tout revigoré. Cette belle fille noire assise pieds nus en tailleur sur son canapé, un chat tigré sur les genoux, inspirait confiance.

Il finit par avouer ce qu'il n'osait dire à personne, pas même à son miroir. Cela lui fit un bien fou. Comme quand on vomit un matin de gueule de bois. Depuis combien de temps traînait-il la gueule de bois de sa vie ? La nausée s'était sédimentée, était devenue une partie de lui qu'il ne remarquait même plus.

— Je vois des opportunités mais le temps que je me retourne elles ont disparu, je loupe le coche, et ça me fatigue, je suis fatigué de louper le coche, j'ai besoin d'un gros virage, là... Vous avez vu Miki ? Le César, putain. Et puis moi je suis là, blanc, cis et bientôt cinquante ans, tout le monde s'en fiche de moi ! Personne ne nous aide sous prétexte que nous sommes aidés par le monde ; si j'étais comme vous une jeune fille noire, ça marcherait sans doute mieux – je ne dis pas ça pour vous, je ne vous enlève aucun mérite, mais merde, on n'est pas aidé ! Des fois, j'ai l'impression que quelqu'un m'a jeté un sort. Des fois...

— Tu es fatigué d'être toi-même, l'interrompit-elle de sa voix douce.

— C'est ça ! Je suis fatigué de moi.

— Tu aimerais être un autre.

— Et peut-être aussi un peu moins réac', ajouta-t-il avec son fameux sourire enjôleur dont il se fustigea immédiatement.

Qu'il était con. Mais qu'il était con. Soudain, les larmes le submergèrent. Jaloux, jaloux du toutou, voilà. Il n'avait participé à des films que pour du doublage de personnages secondaires, tourné dans des téléfilms toujours de seconde zone, des séries même pas connues et des publicités, il était jaloux du chien qui avait eu le César et reniflait, chialait là, devant son écran, devant Salomé la coach de vie de son amie Flora à qui il en fallait tellement peu pour être heureuse.

— Je comprends, dit Salomé. Ce que je vais dire peut paraître rude, mais il faut faire confiance aux autres. Ce n'est pas parce que la vie a été dure avec toi qu'il n'y a pas de bonnes personnes prêtes à t'aider. Tu n'es pas une mauvaise personne ; tu fais de ton mieux. Accepte l'aide, accepte que le monde ne soit pas tout pourri.

Elle lui laissa le temps de se moucher puis dit :

— Si tu étais totalement autre, disons, si tu étais comme Miki, un chien, serais-tu plus heureux ?

— Comment ça ?

— As-tu déjà pensé à devenir totalement autre ?

— Je suis comédien, je passe mon temps à être autre !

— Vivre comme un chien, être et ressentir comme Miki.

— C'est un exercice mental ?

Elle ne répondit pas. Elle caressait le chat et il se demandait ce qu'il devait faire.

— Moi, je veux bien être un chien, si ça me permet de décrocher un César ! dit-il pour rompre le silence.

— As-tu déjà pensé à devenir un chien ?

— C'est une blague ?

— C'est tout ce qu'il y a de plus sérieux et de plus réel. De plus radical, aussi. Parfois, la radicalité a du bon. Comme une révolution, mais rien que pour soi. Ma belle-mère en est

très contente. Elle habitait déjà chez nous avant mais c'est beaucoup plus facile ainsi. Parce qu'elle est beaucoup plus heureuse.

Elle gratouilla la tête du chat – de la chatte ? – qui se mit à ronronner en tendant le museau, les yeux mi-clos.

— Ce dont tu as besoin dépasse mes compétences. Je te mets les coordonnées de Khala en message. Mon bonjour à Flora.

La porte du petit pavillon de banlieue s'ouvrit. Il s'attendait à une femme noire avec des trucs colorés sur la tête et une canne au pommeau orné d'un crâne de quelque chose, se dit que cette pensée était un peu raciste et feignit ne pas être surpris devant ce grand gars blanc comme un cachet d'aspirine, maigre comme un ermite, visage allongé et chaussures pointues. Sur son invitation, il le suivit dans un petit bureau décoré dans le style fumoir XIXe d'un téléfilm sans conseiller historique. Au milieu de la pièce, deux fauteuils se faisaient face où ils prirent place.

Khala le considéra un instant en soutenant son menton des deux mains, puis posa les bras sur les accoudoirs, s'adossa et inclina la tête comme pour le regarder sous une autre perspective :

— Salomé m'a dit que vous cherchiez du changement.

Il n'y avait pas de secret professionnel chez les coachs de vie ?

— C'est tout à fait naturel. Voyez-vous, la société nous fait croire que les choses sont immuables, car son but est de survivre à nos dépens. En vérité, et certaines personnes telles que vous peuvent le percevoir, tout est fluidité, mais nos manières de voir trop souvent nous bouchent la vue. Les limites des corps, des êtres, des possibles n'existent pas en-dehors de notre perception. Comme les frontières. Rien de naturel.

— On parle de barrière naturelle de la peau, rétorqua-t-il sur la défensive, on dit même *barrière lipidique*.

— Vue de l'esprit. Vous seriez surpris de voir tout ce qu'il est possible d'accomplir une fois qu'on est libéré de la gangue de nos certitudes.

— Comment ça ?

— Par exemple on croit – à cause de notre perception erronée du temps – que les chiens vivent moins longtemps que les humains. En vérité, selon leur vérité à eux, chaque seconde est démultipliée, et aucune n'a tout à fait de fin. Pas de conscience de la mort, c'est comme vivre l'éternité.

— L214 a montré que les animaux avaient peur de la mort.

— Ovin, bovin, aucun cochon n'a jamais eu le César. Vous avez quoi, cinquante ans ?

— Quarante-sept.

Khala fit un petit moulinet du poignet qui semblait vouloir dire « c'est pareil » et, en effet, il dit :

— Cinquante, quarante-sept, c'est pareil. Avant de vous en rendre compte, en humain, vous aurez dépassé les cinquante ans de votre état civil, et puis, les rhumatismes entrèrent dans la danse et j'en passe. Si vous devenez chien, c'est une nouvelle jeunesse, une nouvelle fougue, une nouvelle liberté, une nouvelle vie. Une vie quasi éternelle.

Cela allait trop vite pour lui.

— Attendez, c'est pas un peu magie noire, tout ça ? Je n'y crois pas, vous savez...

— Magie noire, magie blanche, pourquoi tant de manichéisme ? Je vais vous le dire : notre monde souffre de ne pas accepter ses ambiguïtés. Et puis on ne lance de sort à personne. Tout est volontaire, sans contrainte. Il n'y a que vous, vos choix, votre corps et votre avenir. Croyez-moi, être chien va vous changer la vie. Mais je ne veux pas vous brusquer ; réfléchissez-y tranquillement. Mon conseil : prenez le temps de regarder les hommes, prenez le temps de regarder

les chiens. Vous verrez par vous-même qui des deux semble le plus heureux et le plus alerte.

Il pensa à ses engagements. Il y avait le doublage du Disney la semaine suivante, une opportunité qu'on ne laissait pas filer, et puis le casting pour le film avec Isabelle Huppert.

— Je vais réfléchir. Je peux revenir vous voir dans un mois, le temps de prendre ma décision ?

— Il faut agir avant l'équinoxe, dit Khala comme s'il lui rappelait une donnée connue de tous.

— L'équinoxe ?

— Le jour du printemps. Avant le vingt mars.

En plein dans le doublage du Disney.

— Sinon, c'est toujours possible, mais il faudra attendre six mois de plus.

Il suivit le conseil, se mit à regarder chaque toutou croisé dans la rue et remarqua ce que Khala avait prédit. Avachis en terrasse devant leurs bières, les hommes se plaignaient de tout, de rien et de n'importe quoi tandis que le chien, tranquillement allongé auprès d'un bol d'eau fraîche, se prélassait comme s'il avait devant lui l'éternité pour être heureux.

— Ça fait mal ?

— Pour être tout à fait honnête, répondit Khala avec un air de profonde lucidité, il est arrivé une fois que quelqu'un se plaigne de gratouillis. Mais une fois sur combien ?

Il l'ignorait et se contenta de hocher la tête.

— N'est-ce pas ? abonda Khala. Bon, entrons dans le cœur du sujet. Quelle race ?

— Pardon ?

— Chien, c'est vague, quelle race visez-vous ?

Voilà qui le prenait au dépourvu. Il n'y avait pas pensé une seconde. Il sortit son téléphone, tapa *Miki César* dans la barre de recherche et lui montra les photos.

« Croisé Border Bollie », affirma Khala après un bref coup d'œil vers l'écran. « Intelligence, longévité, excellent choix. »

Épaté par les connaissances canines du sorcier, il lui emboîta le pas quand il l'invita à le suivre à l'étage. Là l'attendait une salle de bains immense, avec en son centre une non moins immense baignoire emplie de boue, et sur le côté droit une douche à l'italienne du même acabit, le tout dans la vapeur d'un petit braséro sur lequel Khala s'empressa de jeter de fines branches qui crépitèrent puis, comme s'il fallait à tout prix récupérer la vapeur échappée lors de l'ouverture de la porte, de l'eau agrémentée de pétales décolorés.

— Déshabillez-vous.

— Je dois entrer là-dedans ? demanda-t-il en désignant le bain de boue.

Khala hocha la tête.

Il posa un à un ses vêtements sur une petite table basse, ses chaussures bien rangées en-dessous, puis resta les bras ballants, en caleçon.

— Le caleçon aussi, fit Khala en souriant.

Son sourire faisait penser aux encouragements qu'on donne au gamin qui apprend à marcher.

— À moins que vous ne souhaitiez porter un caleçon plein de boue pour rentrer chez vous tout à l'heure.

Il ôta et plia son caleçon, et c'est ainsi qu'il se retrouva dans un bain de boue au milieu de fumigation de romarin – du moins supposait-il qu'il s'agissait de romarin, il avait cru en reconnaître l'odeur âcre mais n'en était pas certain.

Est-ce que le poulet ressent ça dans le four ? Tu es bête, le poulet ne ressent rien dans le four, il est déjà plumé et tout.

Il faut faire confiance aux autres. Accepte l'aide, accepte que le monde ne soit pas tout pourri.

Une main chaude et tendre n'est-elle pas posée sur son épaule ? Ne lui montre-t-elle pas la direction, la bonne direction ?

Une nouvelle jeunesse, une nouvelle fougue. La boue tiède n'est plus si désagréable, même entre les orteils. *Une nouvelle liberté, une nouvelle vie.* Là où elle sèche, intuitivement il s'y enfonce davantage, pour éviter qu'elle ne craquèle et tire sur la peau. Rester dans le moelleux. Ensuite, sans doute s'endort-il quelques instants car les paysages qu'il voit se déployer dans les vapeurs semblent de l'étoffe dont sont faits les rêves.

Ils sont deux à le relever de la boue ! À l'ôter au racloir là où elle forme des gros pâtés croûteux, à frictionner sa peau sous une douche au jet tiédasse qui le fait frissonner comme chez le coiffeur quand il n'ose pas dire que ce n'est pas assez chaud. Deux ! Khala n'a pourtant jamais fait allusion à une tierce personne.

Assis face au sorcier dans le petit bureau style faux XIXe, alors qu'il se trouve séché et rhabillé, il n'ose aborder le sujet, demander qui est cette autre personne qui l'a vu à poil, couvert de boue et à moitié groggy.

— Tout s'est très bien passé, l'assure Khala d'un ton satisfait. Puis il ajoute :

— Il ne reste qu'une chose à accomplir. Il vous suffira de suivre mes instructions et tout ira très bien.

— Quelle chose ?

— Vous ne pourrez pas rester seul.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Il me faut une compagne, genre la fiancée de Frankenstein ?

Quelle blague nulle. Il met ça sur le compte des brumes du rituel qui l'étourdissent encore.

— Il vous faut un maître. Sans maître, pas de chien.

Une fois de retour chez lui, le monde lui semble toujours aussi brumeux et instable. Étrange. Changé jusque dans sa matière même.

Il était cependant parvenu à se concentrer suffisamment

pour comprendre les fameuses consignes de la dernière chose à accomplir. Cinq jours. Il a cinq jours pour se dégoter un maître qui le mènerait à son César et, pour se lier à lui, lui souffler à la figure la poudre contenue dans une petite feuille de papier sulfurisée pliée.

Déjà, il lui semble que son nez est devenu froid. Il le touche de temps à autre et il est toujours froid. Ne devient-il pas rugueux aussi ?

Et sa peau le gratte. Les poils qui poussent ? Les os qui se transforment ? Des *gratouillis*, mes fesses ! Ça fait un mal de chien. Ah, ah, ah.

Il veut retrouver sa vision d'avant, fuir les odeurs qui l'assaillent, les sons qui ne signifient plus rien. Chaque mot humain cogne à sa fenêtre comme une langue étrangère vociférée au téléphone par une matrone mécontente.

Il doit se concentrer. Trouver un maître. Son téléphone répond mal à ses sollicitations. Ses doigts sont-ils trop moites ? Trop secs ? Sa voix trop rauque pour être décryptée par l'IA ? Au moins la reconnaissance faciale qui débloque son écran fonctionne-t-elle encore. Pour combien de temps ? Il a perdu le compte des jours. Combien lui en reste-t-il, deux, trois ? Mais comment a-t-il pu ! Adieu, doublage du Disney, adieu, tournage auprès d'Isabelle Huppert. Mais non, il s'invente rétrospectivement une vie à présent inatteignable. Il aurait été recalé au casting de toute façon, comme chaque fois. Il pense à *Entretien avec un vampire*, au désarroi et à l'horreur de Brad Pitt quand il comprend quelle sera sa nouvelle vie, à son émerveillement devant le soleil dans un cinéma. Mais jamais il ne sera le Brad Pitt des chiens. À moins de s'attacher le bon maître. Le bon maître... Il le connaît ! Ou plutôt : il la connaît !

Message à Flora :

J'ai un super plan, je pense que ça peut intéresser ta cousine, celle des chiens. Elle est toujours à Paris ?

Ça lui prend des plombes de rédiger ça, il ne pensait pas avoir les ongles aussi longs, pas pratique ces ongles. Mais la main sur son épaule semble approuver sa décision et quelques instants plus tard, Flora l'invite justement à les rejoindre dans un salon de thé à deux stations de métro. Son cœur tambourine de joie.

Flora et sa cousine sont attablées devant des thés et des petits gâteaux quand il entre dans l'établissement décoré de tentures vertes et roses. Les odeurs sont piquantes, il a l'impression qu'elles lui grignotent l'intérieur des narines.

Flora lui demande quelque chose, ça ressemble à de la bouillie à ses oreilles, mais vu la grimace qu'il distingue en plissant les yeux, elle a dû dire quelque chose comme « tu n'as pas l'air dans ton assiette, ça va ? »

Il s'assoit, Flora à sa droite, la cousine à sa gauche.

— Un peu patraque, trouve-t-il la force de dire sans trop s'emmêler dans la prononciation, « Toubib m'a donné antibios. »

L'avantage avec Flora, c'est qu'elle ne t'emmerde jamais quand elle voit que tu ne veux pas qu'on te pose des questions. En revanche, il perçoit un léger mouvement de recul côté cousine. Il n'aurait pas dû parler toubib et antibios. Il aurait dû dire insomnie mais c'est dur à prononcer et c'est trop tard. Trop compliqué de faire la conversation. Aller droit au but. Il sort de sa poche la feuille de papier pliée.

— C'est un super-projet, bafouille-t-il. Super-opportunité. Je pouvais pas l'attendre de vous allez voir.

Elles ne comprennent rien mais se penchent en avant, attentives. Bien viser. Viser la cousine qui fronce les sourcils en se demandant où est l'entourloupe. Faire gaffe car elle se penche moins que Flora.

Déplier, ouvrir... souffler vers la gauche !

— Putain, t'es con ! Qu'est-ce que c'est que cette merde ?

Se lever, s'enfuir, éviter les chaises, les tables, sortir du salon de thé aux odeurs qui piquent, arriver dans la rue, courir, courir si vite, le vent sur la figure, le corps tout entier dans la course, tourner à droite, à gauche, c'est le chemin de la maison, non, le métro, non, si, courir, une drôle d'odeur ici, oh-oh, aller voir.

« Attention voiture ! »

Le harnais stoppe son élan, le soulève même un peu du sol et il retombe sur le trottoir.

— C'est de l'autre côté, le parc à chiens, viens !

On tire sur le harnais, on insiste :

— Viens ! Je sais que c'est moins bien que la campagne...

C'est une bonne voix, une voix qu'il reconnaît, une voix qu'il veut suivre partout même s'il ne comprend pas bien ce qu'elle dit.

— ... mais la chère cousine a trop de travail en ce moment avec Miki.

Miki ? Mon nom ? Mais non, Miki n'est pas mon nom. Je ne sais pas mon nom mais je sais que quand elle le dira je saurai que c'est moi.

— Allez, viens.

On approche. Le parc est clôturé d'un grillage, fermé par une porte du même grillage. J'ai hâte d'y être, je tire sur la laisse. Deux grands fanfaronnent en se poursuivant à toute vitesse à l'intérieur du parc, puis sautent par-dessus la clôture, dehors, dedans, dehors, dedans. On y est. Mes petites pattes à moi sur le grillage pour montrer que je veux qu'on m'ouvre, mes petites pattes le plus haut possible sur le grillage. Sentir l'envie d'exceller, moi aussi devenir comme eux qui sont si grands et pour qui la barrière n'est qu'un jeu.

OCCULTER LES CHIENS DE FOURRIÈRE

Emilie Woestelandt

Alba gratte toujours un Banco, à la même heure, tous les jours. Au bar-tabac de la Civette Marine, aux tables extérieures, l'endroit où je peux la croiser.

— Te faut quoi ?

Concentrée, elle ne lève pas les yeux en ma direction, absorbée par le morceau de papier qu'elle gratte avec une pièce jaune. À ses pieds, son carlin dort, enveloppé dans un manteau pour chien. J'ai oublié son nom. Elle en a quatre que je confonds.

— 100 balles.

Je m'assieds, ouvre ma canette de Sprite, sort une *indus* que j'éclate.

— J'ai que d'la verte.

— Ça ira.

Ça ira, mon cul. La weed, ça m'fait chier. Moi j'aime le shit qui colle aux doigts et à l'âme.

— C'est tout ?

— Ouais.

— J'ai un truc nouveau, sinon.

Tête redressée pour la première fois, elle dézingue son ticket perdant qu'elle ratatine dans le cendrier.

- *Nouveau*, comment ?
- *Nouveau*, comme t'en as jamais vu.
- Tu peux pas m'en dire plus ?

Coup d'œil à droite, à gauche, comme si elle s'apprêtait à traverser une route. Puis, elle s'approche, susurre :

- T'as déjà entendu parler de la Sève ?
- La Sève ?
- Puissant comme un premier amour.

J'ai jamais aimé personne. Ou peut-être bien qu'c'est personne qui m'a aimé. Enfin, j'peux pas savoir, quoi.

— Fais pas cette tête, tu vois le genre, *hum* ? Ça t'fais décoller le cœur. *Bam, bam, bam*. Et après ça, *tac*, long silence, le calme plat, t'oublies tous tes emmerdes.

- Combien ?
- 50 balles la dose.
- T'es sérieuse ?
- Hé ! Déjà, je suis sympa, parce que c'est toi. Fais pas la difficile, va emmerder quelqu'un d'autre si t'es pas contente.
- C'est bon ! Je prends. Pour tester, c'est tout.

Clin d'œil d'Alba qui détale à l'intérieur. Le Carlin s'est réveillé, me regarde avec un air accusateur. Deux yeux globuleux qui sortent de son petit corps noir. Deux billes qui semblent juger mon choix précédent. Alba revient, dépose un paquet de tabac sur la table. Je le prends, retourne l'assiette de l'addition dans laquelle je fous trois billets orange de 50. J'vais pour partir, sors une autre clope. Mais avant de m'éclipser, Alba partage en rangeant les billets dans sa poche de doudoune :

- Tu vas pas regretter, meuf.

On commence à se droguer pour retrouver un calme fantasmé. Un calme qui n'a jamais existé. Un calme qui n'existera jamais. Y'a pas de rituel sacré, de préparation, de grandes histoires à raconter. Un jour, quelqu'un vous tend de la came, et vous la prenez. Faites pas les fines bouches en cul pincé : les médocs et la picole comptent. J'connais pas une personne sur cette planète qui cherche pas à faire taire ses pensées. Même les moines et les religieuses se dopent aux prières et aux louanges. Le vis-à-vis de mon nouvel appart donne sur des dizaines et des dizaines de lucarnes. Avec fragments de routine : fumer une clope, regarder le journal télé, prendre un café, engueuler un gosse, une vieille personne endormie sur un fauteuil, un groupe qui fume ou prend de la coke, quelqu'un qui tousse devant son ordi, trois chiens, lévrier, braque de Weimar, yorkshire, trois chats, un nourrisson qui chiale, un couple qui se dispute, coups de batte dans la télé, des gens qui baisent, un somnambule qui manque de sauter par la fenêtre, des pompiers qui cassent la fenêtre à la suite d'une overdose, un mec en dépression qui reste en pyjama... ça ne s'arrête pas de défiler, jamais, constamment, toujours, des vies de passage, des vies qui s'usent, s'émiettent, se remplacent, disparaissent et reviennent. Ce matin, c'est assez calme, quelques clopes, les animaux qui regardent les passants, les enfants qui refusent de s'habiller ou prennent le petit-déjeuner, les camés qui cherchent un peu de reste pour anesthésier la journée et... quoi ? Qu'est-ce que... C'est... une illusion d'optique ? Non, ça ne semble pas, non. Est-ce que c'est moi qu'elle... fixe ? On dirait un mannequin de boutique de vêtements abandonnée, qui... pisse le sang. C'est quelqu'un, c'est sûr. Putain... ça fout les boules et je recule. Un coup d'flippe. Mais lorsque je reviens : plus rien. Lucarne sombre. Rideaux ouverts sur l'obscurité. Bordel...

Tous les soirs, c'est la même merde : *drum and bass* chez les voisins du bas. *Tac, tac, tac*. J'fume un joint à la fenêtre, le

vieux d'à-côté fait de même avec une clope. Il se marre seul. Puis il s'tourne vers moi :

— On fait pareil avec les chiens.

— Pardon ?

— Les chiens errants que personne voudrait chez soi. On les fout à la fourrière et on les laisse devenir dingues derrière des barreaux. C'est pareil avec nous. S'ils pouvaient nous piquer, ils le f'raient. Mais ils ont besoin des cons comme nous. Pour se tuer dans des boulots d'merde que personne veut faire. Tiens...

Il sort son bras et soulève la manche : une longue cicatrice traverse la peau tachée entre des poils emmêlés. Il continue :

— Accident d'usine. J'aurais pu le perdre mon bras que ça aurait été pareil : t'es apte, ils ont dit. Alors j'y suis retourné. Parce que faut bien bouffer, non ? Aujourd'hui, j'peux même plus zapper à la télé. Dans tout le corps, des décharges électriques que ça fait.

— T'as un truc ? Pour la douleur ?

— Rien à faire. T'es chanceux, qu'ils ont dit. Bientôt on devra les remercier de nous tuer. Comme les chiens, à la fourrière, qui lèchent la main qui les pique. Des monstres... on vit chez les monstres...

— Maintenant, t'es à la retraite ? Tu te reposes un peu ou quoi ?

— Me reposer... Y'a que les riches et les morts qui ont le temps de se reposer. Les gens malins, aussi. Comme vous les jeunes, vous avez raison. Faut pas mourir pour une usine de merde qui te prend tout... qui te prend tout...

Il se marre à nouveau, d'un rire qui vous donne envie d'crever. Je lui tend le joint :

— T'en veux

— Tu veux que j'me réveille jamais ? Non, c'est pas pour moi, ça...

Dans la rue d'en bas, un type gueule en face de l'épicerie

24h/24h. « Il est niqué l'appart, niqué, tout qu'est niqué ! »
Personne le calcule vraiment. Faut dire qu'il y a pas grand-chose à faire.

— T'as vu comment ça nous rend ?

— C'est quoi qui rend comme ça ?

— La fourrière dans laquelle on est. C'est pas qu'ici. C'est partout. Des esclaves, c'est ça qu'on est. Mais on nous fait croire qu'on est libre. Où t'as déjà vu quelqu'un de libre, toi ?

Le type se met à chialer et insulte quelques passants avant de s'éclipser dans l'obscurité du bout de la rue.

— Y'a un truc dans l'air... tu vois pas ? Comme un mauvais sort. C'est caché partout. Tu vois, ça ?

Le vieux pointe un groupe de jeunes derrière l'une des lucarnes d'en face, assis autour d'une table où se trouve une Playstation 5 Pro.

— Combien de gens sont morts pour que tu puisses jouer ? D'une manière ou d'une autre. Des esclaves, des chiens errants, partout... Dans les usines, dans les hangars, sur les bateaux de transports... Les morts restent, tu sais ?

Il se penche pour la première fois vers moi. Ses yeux clairs, grands ouverts, ne me lâchent plus du regard. Ça m'fout les boules et j'en arrête de fumer. Puis, il se marre à nouveau.

— Mais c'est comme ça, hein ? Qu'est-ce qu'on peut y faire ? Tiens, y'a Columbo ce soir à la télé.

Il se retourne et me fait signe de la main avant de disparaître. Le silence, il paraît tout d'suite plus brutal. Y'a tout un boucan pourtant : les télévisions, un couple qui s'engueule, les chasses d'eau, la musique... Une migraine compresse mes tympans et j'me dis que c'est peut-être l'heure de préparer cette nouveauté soi-disant inoubliable : la Sève. Installée sur le canapé, j'extrais la petite boule hors de l'aluminium. Ni solide ni liquide, qui porte son nom à merveille. Ça sent presque les pins. Quelques gouttes granuleuses dans mon tabac et j'enflamme le tout. Un parfum de feu de forêt s'échappe de la fumée épaisse. Moitié

sordide, moitié relaxant. Ensuite, bordel... c'est magique : les sons sont décuplés mais transformés en quelque chose d'harmonieux. Le rire du vieux d'à-côté devant Columbo qui rebondit sur la fréquence de la chanson d'en bas, jusqu'à mon cœur qui tabasse avec douceur la cage thoracique. Une harmonie, ancrée dans l'instant, sur le canapé qui devient aussi voluptueux qu'un nuage. Je pourrais patauger dans un tas d'merde que ça paraîtrait aussi doux qu'un lit d'soie et parfumé comme le jasmin dans le jardin des grands-parents qui ont dû revendre la baraque pour pas être ruinés. Cette baraque, elle était bien... toujours chaud, jamais humide... Ma main tombe sur le carrelage, un spasme traverse mon dos et monte dans ma gorge. C'est pas désagréable. C'est comme si un ange essayait d'me baiser. Putain...

Trois coups à la porte. J'me suis endormie combien de temps ? Encore trois coups, plus fort. Faut pas déconner, sérieux. 21h30. Seulement ? Y'a comme une vie qui s'est écoulée sans que j'le sache. J'parle à travers la porte :

— Ouais ?

— J viens d'emménager. Fond du couloir.

Bordel, c'est quoi cette connerie ?

— Et alors ?

— C'était juste... pour faire connaissance.

Sa voix a pas l'air hostile, alors j'ouvre. Je tangué sévère. Ça doit se voir que je suis raide déchirée. Elle doit pas être déçue de l'*amitié* qu'elle essaye de créer.

— J'ai fait des muffins.

— Muffins ?

— Pour sympathiser.

C'est quoi, cette perchée qui sort de Wisteria Lane. Qui fait ça, bordel ?

— Merci.

— Manger, c'est le secret de la santé.

Mon portable sonne et j'écoute pas vraiment la suite, parce

que j'suis totalement absorbée par le message. C'est Alba : *Urgent. Rappelle-moi.* Ça m'fait carrément perdre mes moyens.

— J'dois y aller. Merci pour... les muffins.

— J'crois que vous avez besoin d'aide.

— Pardon ?

Elle touche sa bouche histoire de dire *regarde ta bouche à toi* comme quand on dit à quelqu'un qu'il a un truc coincé entre les dents. Alors, je touche ma lèvre et j'capte que ça saigne, mais genre violent. J'claque la porte et balance les muffins par terre dans la précipitation. J'appelle Alba, direct. Une fois : « Vous êtes bien sur la messagerie du 07 62... » Deux fois : « Vous êtes bien sur la messagerie du 07 62... » Trois fois : ça décroche.

— Alba ? C'est quoi ce bordel ? J'ai pissé le sang, ok ? C'est quoi ce... Alba ?

Y'a un grésillement, entre celui d'une interférence et une nuée d'insectes. Puis, la voix d'Alba :

— Fais... gaffe...

Ça raccroche. J'essaye de rappeler : « Le numéro que vous demandez n'est pas attribué... » Une fois, deux fois, trois fois. Allez savoir pourquoi mais j'décide d'aller toquer à côté, chez le vieux. Ça ouvre. Il paraît vraiment plus petit près de la porte. Le papier peint de l'appartement est décollé, c'est encore plus rudimentaire que chez moi. Sur la télé, Peter Falk se fait lécher le visage par deux Dobermans en face d'un riche qui est visiblement le meurtrier. Le vieux, captivé par la scène, s'extasie et me calcule pas tout d'suite. Puis, il me scrute en se tenant à la porte, chancelle sur place :

— Y'a un truc qui va pas ? C'est la télé qu'est trop forte ?

— Vous avez du réseau ?

— Du quoi ?

— Votre téléphone, il fonctionne ?

Il marmonne de courtes phrases incompréhensibles et

s'approche de la table basse en face de la télé, sur laquelle se trouve son téléphone entre un cendrier plein à craquer et un pot de yaourt vide. Il revient vers moi et me passe le téléphone :

— Il marche, non ?

— Je peux essayer d'appeler quelqu'un ?

— Oui, oui.

Je compose le numéro d'Alba. Toujours rien. Je m'appelle moi-même ensuite, ça sonne. Le vieux m'adresse des coups d'œil inquiets et se retourne parfois vers la télé. J'abandonne et lui refile le téléphone.

— Je suis désolée... c'est mon amie, elle est... enfin c'est pas grave, merci.

Il me souhaite bon courage et referme la porte. Seulement, à l'instant où la porte claque, la lumière du couloir s'éteint. Rien d'anormal j'me dis, et j'appuie sur l'interrupteur, mais rien qui fonctionne jamais dans ces bâtiments d'merde alors je tâtonne jusqu'à ma porte. Quand j'entre, pas d lumière non plus. C'est pas qu'le couloir. La lumière du flash de mon portable et de l'extérieur est la seule source de lumière qu'il me reste. Je constate qu'il n'y a plus de *drum and bass* à l'étage du bas. Depuis quand ? Tout est silencieux. Même les dingues, les tox's et les désespérés de la rue de l'épicerie ont disparu. J reste à la fenêtre en attendant que ça passe. Pas juste la panne, mais le *bad*. J'ai peur de saigner à nouveau. J'ai peur du message d'Alba. J'ai peur qu'elle ne réponde plus. Les néons de l'épicerie 24h/24 et les dizaines de lucarnes me maintiennent dans la vie réelle. C'est comme d'habitude, juste comme d'habitude. Plus silencieux, mais comme d'habitude. Pas le temps d'en profiter pour autant : un message, de nouveau. D'un numéro non répertorié :

Qu'est-ce que tu fais ? Tu crois que j'te vois pas ? T'es encore sur le canapé ? À rien faire du tout...jamais rien... Tu veux pas changer de disque ?

D'instinct, c'est vers les fenêtres que j me dirige. Toutes,

j'les scrute toutes. Mais y'a rien d'anormal, personne qui m'regarde. Puis plus le temps d'y penser : la poignée déglinguée de la porte d'entrée, illuminée par le flash, manque presque de tomber. Y'a une voix derrière :

— Paula ! Putain, Paula, ouvre-moi !

Je connais cette voix. Impossible de me remémorer d'où.

— Déconne pas, j'ai pas mes clés ! Paula ! Tu dors ?

La lumière revient, et c'est plus la voix qui m'inquiète : mon appartement n'est plus mon appartement ! Rien de rien qui y ressemble : des murs clean, peints en mauve pâle, des plantes et des bibliothèques. Y'a même un canapé trois places avec des coussins à fleurs, et aucun trou sur le carrelage au sol. La porte s'ouvre d'un coup, c'est la nouvelle voisine du bout du couloir. Elle pose son sac l'air de rien sur une grande table avec une nappe brodée. Avant de venir à moi, me serrer dans ses bras. Je suis tellement atterrée que je ne bouge pas. Ce sont des muffins, le sac qu'elle a posé sur la table, ce sont des muffins.

— Paula ? Tu fais encore la gueule pour hier ?

— Hier ?

Elle me souffle sur le nez, comme on soufflerait sur un pissenlit. Le genre de conneries infantilisantes que pourraient faire deux personnes qui s'aiment. Elle lèche ensuite ma bouche avant de mordre ma joue.

— Va falloir arrêter de faire la gueule tout l'temps, madame Debrigue...

— Il s'est passé quelque chose que j'ai oublié ? On s'est rencontré tout à l'heure et j'ai...

— Tout à l'heure ?

Elle recule d'un coup sec, il n'y a plus une once de lumière dans son regard.

— T'as fumé un truc, Paula ? T'avais promis d'arrêter ! T'as fumé ? C'était quoi ? Tu fais chier, putain ! T'avais promis !

La porte qu'elle claque derrière elle me détruit les tympans.

Flotte dans l'air l'écho de son insulte. De quoi se sentir débile. Bien que je ne comprenne rien. J'ai envie d'pleurer, je sais pas pourquoi. J reste un moment assise à la table, en face du paquet de muffins qui sent la myrtille et le beurre. Puis me voilà en train de chialer tout en bouffant des morceaux de muffins. Il fait jour dehors. Une grande lumière vive qui prend soudain des reflets de cuivre, de flammes rouges. Le sol devient mou et je m'enfonce dans le tapis. Une fois dépassé, ça n'est plus un tapis mais de la terre. Dans laquelle je suis coincée. Faut que ça cesse ! Faut que ça cesse ! Les grains entrent un à un dans mes narines. Des sabots de chevaux me galopent dessus, ça fait comme des battements de cœurs. *Bam, bam, bam, bam !* La terre devient chaude. Ça craint, ça fait mal, la braise fait saigner. *Sorcière, sorcière*, qu'on crache ! J'peux rien faire. Qu'assister à la douleur et avoir mal au passage. Si je me concentre assez, ça finira par s'arrêter... ça finira par s'arrêter...

La bave acide et odorante me réveille. C'est celle d'un chien. Un Malinois qui me fait sursauter. Il n'est pas hostile, continue, se blottit même contre mon ventre. J reconnais assez vite les néons de l'épicerie 24h/24. Y'a une meuf qui dort à côté de moi, une tox' enroulée dans un plaid. La fenêtre de mon appartement est visible d'ici. Je suis dans la même tenue que la veille, sauf que ma veste est posée par terre comme pour faire un couchage sur le goudron. J'vais pour partir, mais le chien marche dans mon ombre.

— T'es à qui, toi ? je lui demande. Puis, j'demande la même chose à la meuf qui pionce qui m'engueule. *Rien à foutre du clebs !* Le chien, il continue de m'regarder avec sa tête penchée sur l'côté. Alors j le laisse me suivre, j'ouvre la porte

d'entrée du bâtiment et j'monte les marches jusqu'au couloir de mon appart. Ça m'fait flipper de me retrouver là, et quelque part, je suis contente que ce chien m'accompagne. J'ai jamais été aussi heureuse de retrouver mon taudis. Le chien, j'le fais entrer. Il se pose dans un carton qui traînait sous la fenêtre.

— T'es un sale punk, toi, hein ? On va bien s'entendre, j'crois.

Sa langue pend et quand il ouvre la gueule, ça forme un sourire. Mon portable sonne : je rêve ! Alba ! J'passe pas par quatre chemins :

— C'était quoi, ça ?

— Comment ça ? T'as vu le nombre d'appels que tu m'as passés hier soir ?

— Cette merde, c'était quoi ? Plus jamais un burger comme ça !

Par téléphone, on parle de burgers, pas de drogues.

— Quel burger ?

— Te fous pas d'ma gueule, Alba !

— Paula, tu fais chier ! Ça fait des mois que j't'ai pas vue, ok ? Tu fais vraiment chier !

Silence net. Elle raccroche. Même pas le temps d'en placer une. Des mois, c'est ça, ouais. C'est pas possible, hein ? Juste... pas possible.

— Tu restes là, ok ? que j'dis au chien. Avant de détalier dans le couloir jusqu'au bout du couloir, chez la nouvelle. Je toque avant de sonner. J'attends un moment avant que la porte s'ouvre et... ce n'est pas elle.

— Je cherche... quelqu'un qui vit ici.

— Qui ça ?

Je réalise que je ne connais pas son prénom.

— La nouvelle voisine. J'habite juste en face.

— Ça fait treize ans que je vis ici. Seule.

Il y a du mépris dans sa voix, genre tu sais même pas que je vis à quatre portes de chez toi, crevarde.

— Ne toquez plus chez moi.

Pourquoi elle dit ça comme ça ? Comme si c'était pas la première fois ?

— Je voulais juste... j'ai jamais toqué chez vous. Enfin j'veux dire... j'ai jamais toqué chez vous ?

— Je vais fermer cette porte. C'est clair ? Rentrez chez vous.

L'hostilité qu'elle avait pour moi hante le palier. J'retourne sur mes pas et j'constate la porte de chez moi ouverte, et le chien, dans le couloir, qui gratte sur le mur comme on gratterait un trou au sol. Il est tout agité.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi ?

C'est un trou, dans le couloir, sur le mur. Mais pas comme les autres. Pas comme tous les autres trous déglingués de cette déchetterie dans laquelle on vit. Nous, les colocs' des cafards. Non, c'est autre chose. Un trou, qui s'émiette, avec... un liquide sombre, gluant et translucide qui s'en échappe. Comme de la sève, oui, de la sève... Le chien s'est arrêté d'être affolé, reste à mes pieds. J'gratte le trou qui part en lambeaux. J'gratte, gratte, gratte, aussi fort qu'Alba gratte son putain de Banco. Si bien qu'au bout d'un moment, y'a un tunnel visible. Un putain de tunnel. Le mur tout autour de l'impact... il saigne de la sève. Le chien pleurniche.

— Où est-ce que ça mène, tu crois ?

Ça peut pas être pire qu'ici. Puis, c'est comme si c'était rassurant de l'autre côté. Dans la vie, ici, on meurt derrière les barreaux et y'a pas de sortie. La seule issue, c'est se faire piquer. Mais y'a peut-être autre chose ? Une *exit door* quelque part. Que personne ne voit. À part nous ? Les chiens de fourrière. Qu'on empoisonne tous les jours.

— Tu viens avec moi ?

On ira à deux. Jusqu'au bout. Pas de rituel sacré, pas de préparation, pas de grandes histoires à raconter. Retrouver le calme. Qui n'a jamais existé. Qui n'existera jamais. Qui

dégouline dans le couloir. Écrasé dans du tabac, dans une pilule, en pintes ou dose unique. Nouveauté attrayante. Le risque avalé par un nom flambant. La Sève. Promesse d'un oubli, d'une sérénité. Pour plus se souvenir des barreaux. Ceux des cages, des bâtiments délabrés, d'une vie grignotée qu'on écourte. Se faire tuer, de toutes les manières, sans nous le dire vraiment, comme si c'était pour notre bien. Le mauvais sort, partout. Jusqu'à ce qu'on sache voir. L'alternative. Qui existe ? Nous avec, pour une fois. Et plus personne, jamais, ne pourra nous occulter.

LA MANGE-PAPIER

Luna Baruta

Je venais de fêter ma dixième année quand pour la première fois Matteo enfonça au fond de ma gorge une page déchirée du journal qu'il lisait quotidiennement. Son bras immobilisait les miens, son autre main maintenait ma bouche tordue pour que je ne crache pas. Après m'être débattue, au bord de la suffocation, je mâchai la boule de papier à l'arrière-goût de grenier et rendue molle par ma bave, l'ingérai. Semblant autant parler à moi qu'à lui-même, il expliqua que ce fut pendant ses années d'enfance sa seule nourriture et jamais je ne sus s'il disait vrai ; Matteo racontait des choses extravagantes, certaines lui étaient réellement arrivées.

Nommée à la tête d'une enquête sur l'environnement qui s'avérerait durer de longues années, ma mère s'était envolée pour l'Amérique du Sud et il avait été décidé que je vivrais désormais chez Matteo. Ils étaient séparés depuis des années sans que le divorce n'ait été prononcé et, bien qu'il soit mon père, je ne le connaissais presque pas.

Compositeur tout d'abord reconnu par ses pairs, il subissait depuis plusieurs années une baisse de popularité, ses œuvres alors jugées communes, son style imitateur, il en nourrissait une

amertume aiguë couplée d'une jalousie sans complexe. Obsédé par György Ligeti, il s'obstinait à jouer ses compositions sans appétence ni talent, passant des heures enfermé à maugréer avant de se retrancher dans l'alcool.

Rapidement, je choisis le parti de ne pas me débattre, ainsi je trouvais mon propre rythme pour avaler le papier, promptement mais par petites bouchées. De même, je ne mis pas longtemps à me rendre compte que je digérais les phrases qui y étaient imprimées de manière particulière, qu'elles me transformaient de l'intérieur et irriguaient mes pensées, formataient mon esprit. Les heures suivant l'absorption restaient les plus intenses : chaque mot semblait inculquer mes cellules, y résonner puissamment, mais bien sûr le sens des phrases et le ton du texte imposaient leur réalité à mon corps. Selon qu'il me donnait à manger un horoscope ou un article sur la guerre, j'étais habitée par des sentiments dissemblables, soumise au contenu, au style, au rythme. Une fois passées la digestion et l'expulsion, les effets s'atténuaient, aussi bien au niveau de la connaissance que de mes ressentis, sans toutefois disparaître.

Un jour où Matteo, ivre mort, boxait le mur jusqu'à ensanglanter ses poings, j'avalai les deux premières pages d'une partition de Ligeti. Ignorant l'écriture musicale, je passai l'après-midi à régurgiter les minuscules fibres de *Volumina* dans une souffrance inouïe. Lorsqu'il s'aperçut de la disparition le lendemain, et bien qu'il ne jouât jamais cette pièce, il se mit dans une rage telle que le piano à queue – seul bien de valeur qu'il possédait encore – se trouva complètement désossé. Il demeura de longues journées abattu au milieu des décombres. Il sauta par la fenêtre au début du printemps.

Accueillie par la sœur cadette de ma mère, je passai une scolarité exemplaire, avalant mes leçons avec application ; à l'approche des examens, la boulimie entraînait une série

d'indigestions. J'obtins le bac avec mention et, malgré les mises en garde de mes professeurs, entamai des études de théâtre.

Le temps passé à apprendre les textes étant évacué, j'avais tout loisir de travailler mon jeu, ce qui porta ses fruits lors d'un atelier animé par le dramaturge et metteur en scène Alessandro Roberto, de passage à l'école. M'invitant à prendre un verre le soir même, il s'avoua épaté par mes interprétations et ma faculté à exprimer dans le silence, à l'heure où les comédiens, selon ses mots, jouaient comme des porcs à l'agonie. Nous ne fîmes par l'amour ce soir-là. Nous nous quittâmes ayant convenu qu'il m'enverrait sa dernière création tout récemment achevée, *Métaphysique de l'Invisible*, désormais convaincu que je devais incarner Anna, la personnage principale.

Deux repas suffirent pour ingurgiter la pièce. Alessandro fut impressionné lorsque je l'appelai pour lui annoncer que j'étais prête pour l'essai ; c'est ainsi que je vins pour la première fois au Molloy, le théâtre où il habitait et travaillait, et qui, je l'ignorais alors, deviendrait également ma résidence.

Je me présentai à lui désespérément nauséuse, ayant dévoré *Métaphysique de l'Invisible* trop hâtivement, mais aussi incorporé le personnage d'Anna, qu'un trouble indicible agitant, ainsi qu'une ambivalence et une perversité que jamais je n'avais jusqu'alors éprouvées. Habitée de la manière la plus profonde par le personnage, je faillis perdre connaissance pendant une scène, ce qui fit se lever de son fauteuil Alessandro et applaudir, médusé, avant de grimper me rejoindre. Posant ses larges paumes sur mes épaules, il plongea dans le mien un regard ému : Anna et moi ne formions qu'une seule et même personne. Le lendemain, j'annonçai à l'école que je ne finirais pas l'année.

Métaphysique emporta un succès notable ; la pièce faisait

débat, choquait, on parlait de nous – le public affluait. Nous nous embrassâmes le soir de la première. Nous fîmes l’amour, ivres, dans une ruelle. Nous recommençâmes au petit matin, dans son lit. Nous recommençâmes des années durant. En ingérant directement ce qui naissait de son esprit et en lui donnant corps, notre fusion devint totale, quasi mystique.

Ce fut pendant la tournée de la deuxième création, et après une soirée particulièrement houleuse – une poignée de spectateurs anti-avortement s’était donné le mot pour tenter de saboter la représentation –, qu’en rentrant à l’hôtel je révélai à Alessandro mon secret. Épuisée par notre rythme de vie et l’extrême noirceur de la pièce qui affaiblissait mon organisme et que je digérais difficilement, j’avouai ce que je m’étais promis de ne dire à personne. Alessandro m’écouta longuement. Il hochait la tête avec concentration, m’interrompant parfois pour poser une question.

Quand nous allâmes nous coucher au petit matin, il me serra plus fort qu’il ne l’avait jamais fait et je le vis pleurer avant de jouir en moi.

Alessandro s’était toujours montré possessif, ce qui, comme nous ne formions qu’un, n’apparaissait pas comme un obstacle insurmontable. Hormis quelques dérapages lors de dîners mondains trop arrosés et des crises de jalousie violentes mais ponctuelles à l’issue desquelles il se confondait en excuses et en larmes, notre amour demeurerait indéfectible.

Cette tendance à l’emportement et à la suspicion se démultiplia lorsque j’acceptai le rôle qu’on me proposait pour une création. À plusieurs reprises, j’avais été contactée par des metteurs en scène mais j’avais toujours refusé leurs propositions par manque de temps. Or, nous ne tournions plus depuis plusieurs mois, traversions des difficultés financières : le loyer du Molloy avait encore augmenté et les subventions

se trouvaient réduites de moitié. Ne parvenant pas à achever sa dernière pièce, Alessandro s'enfermait dans son bureau pour en ressortir ivre sans avoir écrit une ligne, ce qui n'était pas sans me rappeler Matteo.

Les répétitions commencèrent. Le personnage que j'incarnais était drôle et touchant, je me sentais pleine d'une légèreté inhabituelle après avoir englouti le texte. Je rencontrai un soulagement inattendu à côtoyer d'autres personnes et jouer dans un registre tout à fait différent de celui d'Alessandro. De son côté, après des crises impressionnantes où il cassa maints objets en m'accusant de trahison et d'abandon, il avait recouvré le calme et la raison, me confiant même avancer dans l'écriture.

Au bout de quelques jours, l'euphorie liée à la digestion s'estompa ; je me sentais traversée de sentiments contradictoires et mon esprit soudainement s'assombrissait. Le lendemain encore, je perdis mes mots, mélangeai les répliques. Le metteur en scène prétexta un surmenage et je rentrai au Molloy, terrassée. La crainte de ne pas me montrer à la hauteur du rôle me submergea pour la première fois mais Alessandro sut trouver les mots justes pour me reconforter et je repris courage.

Alessandro m'accompagna à la première.

L'ambiance était tendue : deux jours auparavant, de nouveaux trous de mémoire avaient écourté la répétition ; j'avais pourtant remangé la pièce plusieurs fois. Les remugles agitèrent mon estomac juste avant d'entrer en scène. Au milieu du plateau et devant une salle comble, je vomis sur la moquette du décor, ne pouvant m'arrêter.

Je vomis jusqu'à perdre connaissance.

De retour chez nous, Alessandro m'enveloppa d'une

couverture et m'installa sur le canapé. Je grelottais, toujours en proie aux haut-le-cœur. Je vomis encore. Sa main rassurait mon front brûlant, l'autre caressait mes cheveux, ses doigts d'or toujours avaient su m'apaiser. Je passai trois jours alitée, ne me redressant que pour vomir, contrainte d'annuler les représentations.

Partagée entre la faiblesse et la honte, ce fut Alessandro qui s'entretint au téléphone avec le metteur en scène. Je perçus pendant ce long échange des hausses de voix. De retour à mon chevet, il resta silencieux, continua à me veiller tandis que je n'osais m'enquérir de la teneur de la conversation, trop humiliée et dépitée par mon irréversible échec.

Bien que mon état se fût amélioré, je restai couchée les jours suivants, feignant la fièvre. Alessandro continua à me border et m'abreuver ; durant tout ce temps, je n'avalai point de texte. Je ressassais l'enchaînement des événements et dus admettre que depuis le début Alessandro avait raison : j'avais voulu me croire sans limite, pourtant je ne pouvais pas tout supporter. Certains textes me rendaient dangereusement malade. Était-ce lié à ma nature profonde, ma personnalité que je pensais mouvante et seulement tributaire de ces années d'ingestion successives ? Les textes avalés m'avaient-ils délivré une individualité ? Était-ce l'inverse ? Mon régime alimentaire circonscrit trop longtemps à la seule écriture d'Alessandro m'avait-il délimitée jusqu'à créer une sorte d'allergie, une intoxication lorsque je m'en éloignais un peu trop ? Était-ce réversible ?

Sur la table attenante au canapé, Alessandro entassait des morceaux de papier que j'avalais par poignées, sur lesquels il avait écrit joie en majuscules. Progressivement, mon abattement s'estompa, sans toutefois disparaître.

Je savais mon nom devenu la risée de la profession, ma

carrière finie, mais c'était sans compter l'acharnement d'Alessandro, qui s'entêtait à vouloir me faire remonter sur scène.

« Nous n'avons pas fini », répétait-il sans cesse, et lorsque je l'intimais de choisir une autre actrice, il objectait que moi seule pouvait interpréter ses héroïnes ; je ressuscitais de m'entendre indispensable.

Il modifia en profondeur la pièce et m'annonça un matin que je jouerai seule la totalité des personnages. J'en restai interdite, n'osant rétorquer à quel point j'aimais travailler avec d'autres. Je passai également sous silence la terreur permanente de remonter sur scène, chaque nuit rêvant du public moqueur et cruel investissant le plateau afin de me torturer jusqu'à la mort – le choix de condenser les personnages excluait la possibilité de me noyer dans la multitude et me faire oublier un peu. L'idée de me retrouver seule m'horrifiait en même temps que je réalisais l'immense honneur et la chance unique que m'offrait Alessandro.

Mes peurs m'abandonnèrent lorsque je me mis au travail, mon corps tout entier accaparé à digérer l'important texte d'Alessandro, dont de nombreuses scènes me rendirent malade. Les injonctions paradoxales des personnages, leurs désirs ardents, leurs peines, leurs déceptions, leur cruauté, j'avalai tout et Alessandro me soutenait, m'encourageait, se montrait inflexible lorsque je le suppliais de jeûner ou d'avalier au moins quelques cachets de charbon actif pour calmer mon ventre.

Les répétitions durèrent des mois ; mon corps s'endurcissait, j'aimais cela.

Nous jouâmes la première à domicile. Le Molloy accueillant moins de places qu'un théâtre classique, la jauge pourtant n'était pas pleine. Je me sentais prête bien que ballonnée, forte

malgré les contradictions des personnages : quelque part, je ne m'appartenais plus.

Je ne garde nul souvenir de la représentation. Une sorte de transe m'avait envahie, brouillant la réalité et ses repères habituels, et je ne repris pied que lors des applaudissements, quand Alessandro me rejoignit sur scène pour saluer. Des sentiments que je n'avais connus chez quiconque creusaient son visage : l'expression d'une grâce ébahie, d'un bonheur ancestral et total, flamboyait sous les spots. Cette nuit-là, nous fîmes l'amour sur la scène lorsque tout le monde fut parti ; je jouis intensément.

Tout s'effondra le lendemain quand ensemble nous lûmes les trois articles consacrés à la pièce. Le plus succinct, court de deux lignes, saluait le retour d'Alessandro.

Les deux autres, s'ils ne tarissaient pas d'éloges à mon égard, décimaient en revanche l'écriture d'Alessandro et sa mise en scène. L'un d'eux taxait la pièce de bouffonnerie conspirationniste et suggérait à Alessandro de vendre son théâtre pour devenir gourou en Inde. Si l'article n'était ni brillant ni pertinent, le malaise naquit de la dernière phrase où le journaliste implorait Alessandro de me rendre ma liberté afin que le monde découvre enfin quelle actrice j'étais. *Quel gâchis !* Ces deux mots assassins clôturaient le brûlot et je pus entendre déglutir Alessandro comme si des briques avaient éclos dans sa gorge.

Le dernier article, plus long, s'attardait sur l'intériorité des personnages et expliquait pourquoi Alessandro, à force d'avoir cherché à choquer à tout prix, se réduisait aujourd'hui à un réactionnaire dangereusement vain. *Tous ses personnages, écrivait le journaliste en guise de conclusion, s'agitent prétentieusement dans un corps social grotesque qui, si l'on s'y penche, ne semble être que le simple reflet mégalomane de leur auteur, dont on a tout à craindre de cette sénilité précoce*

qui semble frapper les artistes n'admettant pas leur vacuité. Bien qu'époustouflante, la performance de son actrice fétiche, muse et compagne, ne suffit pas à nous sauver de l'ennui fade qui croît jusqu'à l'écrasement pendant ces deux interminables heures. Par pitié, rendez-vous, Alessandro Roberto ! Vivez un peu, baisez peut-être, cessez de nous infliger votre intérieur aride et creux jusqu'au vertige, cessez de vous servir du talent des autres, à savoir celui de votre propre femme, pour cacher vos incompétences ! Cessez d'écrire, s'il vous plaît ! Laissez-nous nous souvenir, nous délecter de vos premières pièces ! Oubliez le monde de l'art avant qu'il ne raye définitivement votre nom !

Ce n'était évidemment pas la première critique assassine que nous essuyions, mais jamais une telle dichotomie entre nous n'avait été à ce point mise en exergue. Le trouble amer qui m'envahit, quant à ma seule fonction d'objet, mon unique rôle d'interprétabilité sans cerveau, n'eut pas le temps de s'appesantir, tant la fureur d'Alessandro saturait l'air d'ondes électriques. Il se leva d'un bond et commença une série d'allers-retours à travers la pièce, le pas martelant le sol, faisant trembler les meubles. Un flot de paroles déborda de sa bouche et je pouvais voir couler la haine aux bordures de ses commissures. Les papiers toujours en main, il les agitant compulsivement comme si, à force de les secouer, il pourrait changer les mots, en détruire le sens. Il stoppa sa course folle bien en face de moi, le regard planté dans le mien, avant de déchirer un morceau d'un des articles et le fourrer dans sa bouche, le mâcha furieusement, les yeux exorbités. Lorsque je me levai pour arrêter son geste, il me poussa avec une telle violence que je chus à terre, ma tête heurtant la table basse. Le bruit sourd produit par le choc retentit dans mon corps mais il ne le perçut pas : il hurlait maintenant de tout son saoul, avalant des boules de papier de plus en plus grosses. Le visage déformé et rougi par la colère, il déchira le reste des pages et

s'approcha, se pencha jusqu'à ce que nos fronts se touchent. De sa main gauche il ouvrit grand ma bouche et fourra de l'autre une grosse boule de papier. Il répétait « Quel gâchis ! » en me faisant mâcher. Il répétait « Rendez-vous, Alessandro Roberto », et j'essayais de me dégager mais sa poigne était trop ferme. Ses doigts pressaient ma mâchoire. Mes mandibules craquaient. Je cherchai ses yeux ; je ne les trouvai pas.

J'avais ingéré la moitié des articles. Alessandro ne me forçait même plus ; accroupi à un mètre, il m'observait à travers ses doigts écartés, rideau de peau aplati sur sa face. Mes dents mâchaient patiemment. Je fixais le vide, concentrée.

Nous restâmes ainsi longtemps, terrés dans le seul son de ma mastication. Mon corps s'ankylosait mais mon esprit hébété refusait le moindre mouvement ; peut-être que si l'un de nous bougeait ou parlait, nous nous rendrions compte à quel point tout cela était réel, irréversible.

Puis la respiration d'Alessandro se calma ; les inspirations se firent plus longues, la saccade cessa. La proximité de nos deux corps me souleva le cœur mais il ne s'en rendait pas compte. Il ne me ressentait pas, ne m'avait jamais écoutée. Il s'approcha jusqu'à ce qu'une vingtaine de centimètres nous séparent. Mes muscles se crispaient tandis que son odeur tant chérie provoquait en moi des relents de dégoût. La digestion produisait son effet et je ressentais les contenus des articles ; la vague de haine qui déferla en moi m'emplit d'un soulagement méchant : je ne ressentais que du vide, pas de sentiments.

Alessandro ôta de mes mains le papier restant, l'ingéra en me fixant. L'animosité avait cessé, son regard trahissait un sentiment inconnu, il commençait lui aussi à ressentir l'effet des écrits. J'avais simplement envie de disparaître lorsqu'il me prit dans ses bras. Je fermai les yeux, l'esprit dénué de toute pensée ; seul mon ventre existait et il me faisait terriblement souffrir.

Le quotidien relégua cet épisode au rang de crise, de parenthèse à oublier, un secret passé un peu honteux auquel on évite de penser, que l'on tait pour ne pas entrouvrir l'abysse.

Je feignais le pardon ; je le souhaitais d'ailleurs de toutes mes forces mais quelque chose en moi avait rompu. J'avalais une multitude de papiers pour l'invoquer mais mon corps les rejetait à chaque fois : je vomissais en bloc l'oubli, l'absolution, cependant je restais comédienne ; ce fut là le rôle le plus difficile que j'eus à jouer mais Alessandro le crut. L'épisode semblait avoir intensifié son inspiration ; il se montra très prolifique durant cette période et ce qu'il écrivait était incontestablement bon.

Je songeai à le quitter mais alors que j'avalai un extrait d'une pièce envoyée pour une proposition de rôle, je retombai malade et dus une nouvelle fois me rendre à l'évidence : je digérais les seuls textes d'Alessandro.

En avalant les nouveaux qu'il avait écrits, j'éprouvai un sentiment d'un nouvel ordre, un décalage entre la richesse des personnages et ma haine, les deux se superposant, décuplant mon énergie. Jamais je n'avais aussi bien joué ; jamais je n'avais été si malheureuse. Alessandro s'en rendait compte mais nous continuions à feindre, après tout la nouvelle pièce emporta un succès ; finalement, ce par quoi nous rêvions de changer nos existences, ce qui nous faisait puissamment vivre, n'était devenu que nos métiers.

Au plus près des tourments et déséquilibres psychiques des personnages, je traînais tard dans les bars, couchais avec des inconnus ou de jeunes élèves de l'école de théâtre où j'intervenais périodiquement, leur demandant, lorsque nous baisions, de m'appeler par le nom des personnages les plus bizarres et fous que j'avais joués.

Je disparus jusqu'à trois jours. À mon retour au Molloy, je

trouvai Alessandro étendu sur la scène, nu et inconscient. Il fut transporté à l'hôpital où on effectua un lavage d'estomac ; il avait ingéré des médicaments en quantité importante mais non létale. Le médecin indiqua qu'une étonnante masse de papier avait été retrouvée dans son estomac. Ses yeux m'interrogèrent en silence ; je ne fis aucun commentaire.

Après cet événement, les non-dits s'épaissirent davantage. Parfois, je regrettais d'avoir ce soir-là appelé les secours. Alessandro en était conscient. Ne se contentant plus de me remplir de ses propres névroses, il percevait désormais chacune de mes pensées ; je le sentais espionner mon esprit, en deviner chaque recoin, soupeser mes intentions et les juger. Sa présence immanente me suivait bien au-delà de son absence, rappelant que par ma faute il se donnerait la mort à tout moment.

Cette paranoïa perdura des mois. Je ne sortais plus et avalais à la chaîne des anxiolytiques, me réfugiant dans un état semi-comateux permanent.

Tandis que je dormais sur le canapé une fin d'après-midi, Alessandro s'assit à mes pieds. Je percevais mal sa voix. Il me tendit un paquet de feuilles imprimées, un tas moins épais que ses précédentes pièces, que j'avalai dans son intégralité, machinalement.

Je sentis d'abord mon ventre se remplir, puis toute ma poitrine. J'étais emplie de lui et ses mots résonnaient dans mes jambes, mes pieds, résonnaient dans mon sexe. Alessandro avait écrit son amour pour moi et j'en étais meublée, occupée, chaque sentiment s'inscrivant dans ma chair, chaque difficulté et contradiction saisissant mon être. La réalité de sa ferveur m'enflammait et montèrent une extraordinaire reconnaissance et l'évidence de notre passion, de notre destin ensemble, à jamais. Je l'étreignis avec force, bouillonnante. Nos corps

fusionnèrent pour la première fois depuis une éternité.

Alessandro réimprima son texte en plusieurs exemplaires que j'avalai régulièrement ; le bonheur avait réintégré notre vie et nous retrouvions la joie des débuts, notre passion inaltérable.

Nous montâmes encore deux pièces avant que ne périclitent nos vies, un cancer de l'estomac bouleversant nos existences. Alessandro souffrait et j'avalais la souffrance qu'il écrivait jusqu'à ce qu'il n'en ait plus la force. J'essayai de rester jusqu'au bout avec lui, au plus proche de lui.

Il mourut à l'hôpital et je m'effondrai.

Quatre ans plus tard, lorsqu'on me contacta pour éditer une rétrospective de l'œuvre d'Alessandro, je trouvai enfin le courage de pénétrer dans son bureau. J'avais depuis vendu le Molloy, tout en gardant l'exclusivité de quelques pièces. Passé outre l'odeur de renfermé et la poussière, les notes en désordre sur la table donnaient l'impression qu'il venait de se lever pour faire un tour, s'apprêtant à revenir. Je pleurai longuement avant de réussir à toucher un objet.

Ce n'est que tard dans la nuit que j'ouvris le tiroir où il avait minutieusement décrit ses stratagèmes. Je trouvai des articles grignotés sur la médecine légale, ainsi que des journaux de faits divers morbides. Je compris alors mes humeurs taciturnes. Je trouvai un paquet de pâtes alphabet aux trois quarts entamé ; je compris mes trous de mémoire, mes troubles de langage lors des répétitions pour la pièce qui n'était pas la sienne. Enfin, je trouvai avec effroi les quelques pages restantes de la partition *Volumina* ; Alessandro en avait dissous des pages et des pages avant la représentation pour que je les ingère et vomisse, m'en avais redonné à manger chaque fois qu'on m'avait proposé un rôle qu'il n'avait pas composé.

J'avalai lentement le restant de la partition jusqu'à la dernière note.

LES AUTEURS :

Thierry Harribey

Thierry Harribey est un humain, né le jour de l'Indépendance de Chypre, qui a du mal à comprendre les choses en général et à parler à d'autres humains. Il aime bien écrire des mots et cuisiner des trucs et laver la vaisselle.

Il a un pied dans l'Ontario, un autre en région parisienne et un dernier en Floride. Il est assis depuis 15 ans à Bogotá. Après avoir fait semblant de travailler pour une ~~secte~~ compagnie d'assurances pendant trop longtemps, il a monté une galerie d'art contemporain qu'il a sabordée début 2020.

Dorothée Coll

Dorothée Coll vit et travaille en Corse. Elle contribue régulièrement à des revues et recueils collectifs et a publié quatre recueils de poésie : *Imprécis de cuisine* et *Les autres au tamis du regard* (Jacques Flament, 2021 et 2023), *Oscillations* (Lunatique, 2022), *Terre d'accueil* (Fabulla, 2023), une nouvelle *Arpenteur de brume* (Lamiroy, 2021) et un recueil de nouvelles *Tronches de vie* (Douro, 2024).

<https://dorotheecoll.wordpress.com/>

Phil Aubert de Molay

Philippe Aubert de Molay, scénariste de bandes dessinées et de jeux vidéo (souvent sous le pseudonyme de Greg Newman). Il a

publié une centaine de fictions. Par exemple pour des univers sous licence ou originaux tels que *Blake & Mortimer*, *L'Âge de glace*, *Madagascar*, *La Guerre des boutons*, *Renaissance*, *Les Gardiens de la pierre*, *Franky*, *Night Watch*, *Popeye*, *Shrek*, *Zorro*. Il publie également des nouvelles où, comme dans ses scénarii, il est souvent question de légendes urbaines, de dystopie, de post-apo. Prix international Hemingway (2015), il est lauréat du prix Gustav Meyrink de littérature de l'imaginaire (2021) et du prix Corinne Vuillaume de la nouvelle (2023). Phil anime des ateliers d'écriture fictionnelle pour l'association *Tout 1 Roman*.
<https://www.aubert2molay.net/>

Bernard D. Sortais

Né en 1964, Bernard D. Sortais est juriste de formation. Il obtient sa maîtrise en 1990 et consacre la majeure partie de sa carrière à la gestion immobilière. Parallèlement, il se passionne pour la littérature, fantastique en particulier. De lecteur, il devient auteur et deux de ses textes ont été publiés chez N'Co et Nouvelles de Mai.

Christophe Siébert

Né en 1974, poète, écrivain et performeur, Christophe Siébert vit à Clermont-Ferrand. Ses livres, influencés par le roman noir, la science-fiction et l'horreur, donnent une voix aux gens qui vont mal, quels qu'ils soient, et communiquent au lecteur, au moyen d'une écriture sèche, des émotions fortes. Il est principalement édité au Diable vauvert.
mertvecgorod.wixsite.com/mertvecgorod

Maria Borio

Maria Borio est diplômée en littérature et titulaire d'un doctorat en littérature italienne. Elle a écrit sur Vittorio Sereni, Eugenio Montale et plusieurs poètes contemporains. Elle est responsable de la rubrique de poésie de la revue *Nuovi Argomenti*. Elle a publié plusieurs recueils poétiques : *Vite unite* (Marcos y Marcos, 2015), *L'altro Limite* (pordenonelegge-LietoColle 2017), *Trasparenza* (Interlinea, 2019 / traduit en anglais par World Poetry Books, 2022) et *Dal deserto Rosso* (Stampa2009, 2020).

Georges Pazilin

Georges Pazilin est enseignant. Il écrit des textes d'inspiration naïve.

etsiondisaitquegeorges.com

Adèle Debouverie

Adèle Debouverie est née en 1996. Longtemps, ce sont les formes longues qui ont eu sa préférence : écrire des pavés représentait l'objectif ultime. Après quelques années consacrées à enseigner la littérature, une bonne pause lui permet de reprendre son souffle... et de découvrir le plaisir des formes courtes. Depuis, elle travaille principalement à des récits brefs et des poèmes qui touchent aux liens familiaux ou sentimentaux, à la possibilité de s'émanciper, à ce qui nous échappe de nous-mêmes et des autres. Elle a ainsi vu plusieurs de ses écrits publiés dans des revues littéraires : *Pourtant* (n°5) pour sa nouvelle *Une échappatoire*, *Hurle-Vent* (n°5) pour son poème *Ce bois dont je suis faite* et *Caractère* (XXXI) pour son poème *Des taches*.

Anthony Boulanger

Originaire de la région de Rouen, Anthony Boulanger vit maintenant en Eure-et-Loir, en compagnie de sa muse et de leurs trois enfants. Touche-à-tout, il travaille aussi bien sur des (micro)nouvelles que des romans et des scénarii de jeux de rôle et de BD, dans les genres de l'imaginaire. Ses sujets de prédilection sont les oiseaux, les golems et les mythologies du monde.

Marine Joris

Marine Joris écrit à voix haute, à l'œil et surtout à l'oreille. Elle écrit court – albums, nouvelles, *novellas*.

Elle aime les mots qui sonnent, l'art, l'humour, l'obscur – les formes hybrides.

La famille, les familles – les liens qui attachent, qui s'arrachent, et ceux qui affranchissent portent souvent ses textes.

Marine Joris est aussi professeure documentaliste dans un lycée des quartiers Nord de Marseille.

Elle a publié chez Minedition en 2023, *Epi, Petit roi*. Cet album jeunesse a reçu un troisième prix à l'Astra Writting Contest 2021 et a été traduit en allemand.

Keyvan-Sayar

Franco-iranien, Keyvan a grandi en banlieue parisienne puis fait ses valises pour vivre à Grenoble, Dublin, La Haye, Bruxelles, Santo Domingo et Brasilia. Cent vingt-trois, quatorze et nonanteneuf sont ses chiffres préférés. Il est timide avec tout le monde sauf avec toi. Ses points communs avec Victor Hugo sont d'aimer les gilets, les phrases un peu longues et les pains au lait.

<https://keyvan.lesdoigtsbleus.org/>

Maëlig Duval

Née en 1979 près de la mer, Maëlig Duval coule désormais des jours d'encre près d'un canal. Après plusieurs publications en revues et anthologies, elle s'installe chez Gephyre éditions pendant cinq romans et se frotte à la théorie sur la pratique avec ses comparses du Cercle des Murmures (<https://sites.google.com/view/lecerclledesmurmures/cercle>).

Il faut croire cependant que l'appétence pour les nouvelles relève du même mécanisme que les virus saisonniers (et Terminator) : ça revient.

Emilie Woestelandt

Emilie Woestelandt est une écrivaine queer née à la frontière entre le plein essor du grunge et le premier mammifère cloné. Elle écrit de la fiction, des romans et nouvelles. Ses textes sont publiés dans de nombreux fanzines, revues et magazines, ainsi que dans un recueil de nouvelles dirigé par Luna Baruta et Christophe Siébert. Elle a co-écrit le scénario d'un court-métrage *VIVANT.E.S.*, réalisé par Vyasa Paresce, sélectionné en 2023 par le festival international du film indépendant Extramuros au Chili, dans la catégorie *Cinemetáfora* dédiée au texte littéraire. Son univers, punk, poétique et dystopique, voyage à la frontière des genres. Une littérature de l'émotion qui explore les relations humaines, dans des mondes où survivent des invisibles, personnes tour à tour révoltées, désespérées, amoureuses, et qui arrachent à une société dont les failles sont poussées à l'extrême, leur droit d'exister.

https://linktr.ee/emilie_woestelandt

Luna Baruta

Née en 1990, Luna Baruta est une autrice de fiction. Ses textes, centrés sur les corps, le passage à l'acte, le fantastique, sont publiés

dans de nombreux revues et fanzines. Depuis 2016, elle édite la revue *Violences* réunissant des dizaines d'artistes de tous horizons. Elle a coédité l'anthologie *GoreZine*, questionnant le trash et la notion de gore. Elle est depuis 2015 très active dans le collectif féministe *Dans la bouche d'une fille*, qui témoigne du sexisme ordinaire et du conditionnement de genre et dont le recueil est paru aux éditions Albin Michel en 2021. Se produisant souvent sur scène, elle joue de la musique expérimentale avec son projet solo Candy Crash ou en duo avec Imposture, ou Ma Loutre.
<https://berettaviolences.wordpress.com/>

Rendez-vous hiver 2024/2025 pour le prochain numéro



Retrouvez nos appels à textes et toutes nos publications sur :

www.revuesqueeze.com



Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Anne-Marie Valet
Conception multimédia : Jérôme Bertho
Maquette /couverture : Bérénice Belpaire X Éfelyd
Illustration couverture : Éfelyd X LimeWire
Comité de lecture : Zoé V, Dominique R, Maylis H, Renaud V, Anne-Marie V. Manu S.
Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 3, place Bouschet de Bernard, 34070 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

ISBN : 979-10-92316-30-8

Dépôt légal : Août 2024

© Les auteurs et Squeeze